



B. L. angb. 97

Epist. 544

LETTERS

DE FEU

LORD LYTTELTON.

LETTERS

DE RU

LORD LYTTLTON.

LETTRES

DE FEU

LORD LYTTELTON.

A PARIS;

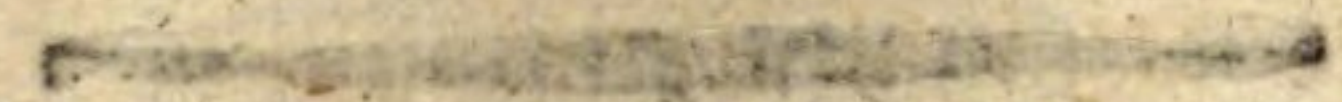
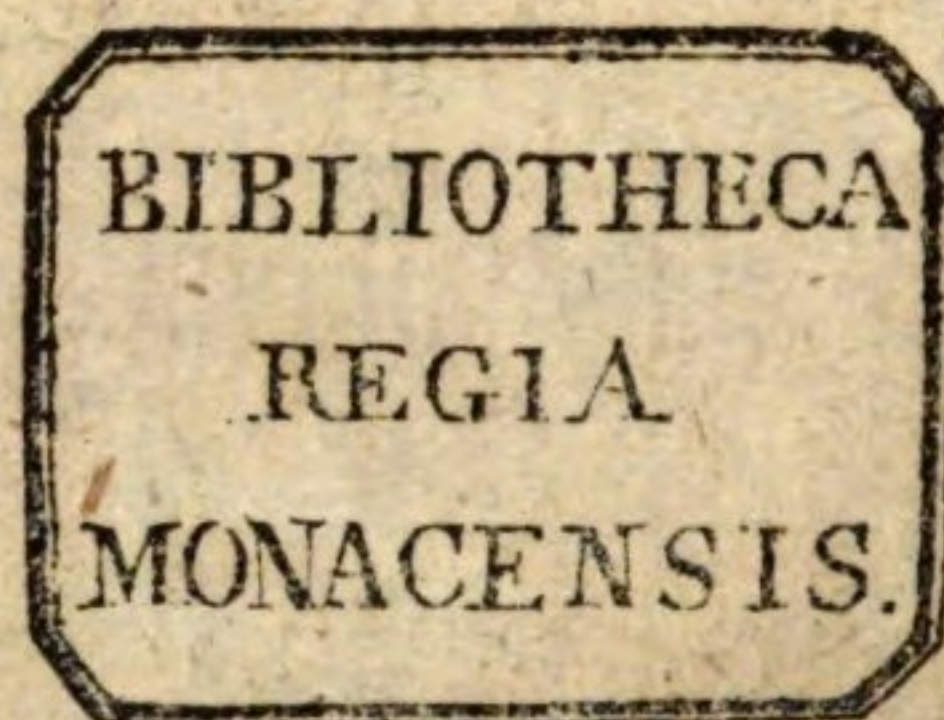
Chez LEJAY, Libraire, rue de l'Echelle
Saint-Honoré.

1789.

LETTERS

DE FEU

LORD LYTTLETON



A PARIS,

Chez J. KAY, Libraire, rue de l'École
Saint-Honoré.



1785



A SON ALTESSE
MADAME
LA PRINCESSE D'A**.

MADAME,

*L'AUTEUR de ces
Lettres, étoit un homme*

vj

d'un sens exquis ; quoi-
que très - grand seigneur ,
& infiniment aimable ,
quoique courtisan. Vous
voyez , MADAME , que
sous ce double rapport , il
étoit loin de ressembler à
cet essaim d'avortons illus-
tres , qui pullulent à la
cour & dans nos foyers ,
insectes aussi vils que su-
perbes , dont le talent uni-
que est de bourdonner , &
qui se croient des êtres su-

blimes , parce qu'ils ont des aîles dorées.

Mylord Lyttelton avoit du caractere , une originalité piquante , de l'élévation dans l'ame , & par conséquent , dans les idées. Son esprit ne consistoit point en un vain jargon d'emprunt , ni son enjouement en fades calembourgs , ou en grossieres équivoques. C'étoit , MADAME , cet Alcibiade si bien dessiné par l'auteur

des Contes. Moraux ; c'é-
toit ce S. Evremond , le
philosophe des graces ; c'é-
toit enfin , ce prince char-
mant , qu'il n'appartenoit
qu'à vous de conquérir à
l'hymen , à l'hymen que
vous vengez par-là , de plus
d'un outrage secret.

Jouissez , M A D A M E ;
du fruit de votre triomphe.
Ce triomphe est d'autant
plus doux , d'autant plus
glorieux , que vous le devez

beaucoup moins à des
raisons de convenances ,
qu'à vos qualités person-
nelles , & à vos charmes.

*Au surplus , comme il
n'est pas possible de se pein-
dre soi-même , plus au na-
turel que ne l'a fait mylord
Lyttelton , dans ses lettres ,
il en résulte , M A D A M E ,
que vous en dédier la tra-
duction , c'est vous offrir le
portrait le plus fidele de
votre aimable époux. Veuil-*

lez-donc en agréer l'hommage. Tout en vous, MADAME, vous répond qu'il est aussi pur que sincère..... Pourroit-on vous en offrir d'autres !....

J'ai l'honneur d'être avec
le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,
RAUQUIL-LIEUTAUD.



AVERTISSEMENT.

IL suffira de parcourir cet Ouvrage pour convenir que le genre d'esprit de son auteur, ne peut mieux être comparé qu'à celui d'Horace, & son caractère à celui d'Alcibiade (1). Lord Lyttelton avoit toute l'amabilité de l'un, toute la philosophie de l'autre, & l'on retrouvera dans son style, le même naturel, la même finesse,

(1) Les Contes Moraux sont connus de tous nos lecteurs; mais il n'en est pas de même des ouvrages de M. Meissner, auteur allemand, écrivain du plus grand mérite, qui vient de peindre cet illustre athénien, d'une manière beaucoup plus ingénieuse encore que M. de Marmontel. On se propose d'en publier incessamment la traduction chez le même libraire, ainsi que celle de Bianca Capello, roman très-intéressant, du même auteur, & qui a produit dans toute l'Allemagne, la plus vive sensation.

xij

& quelquefois aussi la même énergie.

Ces lettres, écrites sans aucune espèce de prétention, avoient été adressées à différentes personnes de la première qualité, & qui, pour la plus part, vivent encore. C'est par ce motif, sans doute, que l'éditeur anglais a cru devoir en supprimer le nom. Quoi qu'il en soit, son recueil a joui & jouit encore à Londres, de tout le succès qu'il mérite. Puisse ce succès prélaguer celui de la traduction ! On y a suivi, quant à la distribution des lettres, le même ordre que dans l'original ; mais on s'est permis d'en retrancher quelques-unes qui ont paru moins susceptibles d'intérêt que les autres.

LETTRES



LETTRÉS

DE FEU

LORD LYTTELTON.

LETTRE PREMIERE.

QUE vous êtes injuste, mon ami ! Toutes vos lettres me font le plus grand plaisir : la dernière même a été, comme les autres, la très-bien venue, quoiqu'elle finisse par de terribles re-

Part. I.

A

proches. Vous me soupçonnez de négligence , & ce soupçon m'a cruellement mortifié. Quoi ! parce que j'ai été quelque-temps sans répondre à vos lettres, vous supposez tout uniment que je ne m'en soucie pas ! Voilà qui est mal , & vous aurez de la peine à vous justifier. Au moins vous n'avez pas , j'espère , poussé l'injustice jusqu'à me retirer votre estime ; j'en sens tout le prix & je serois vivement affligé de la perdre. Soyez assuré que je ne suis pas aussi indifférent sur ma réputation , qu'une partie de ma conduite a pu le faire croire. Vainement fait-on parade d'insouciance & d'orgueil : le plus méchant des hommes ne sauroit

être fort heureux dans son cœur ; lorsqu'il est réduit à mépriser l'opinion publique , pour se dédommager de la mauvaise idée qu'on a de lui. Quiconque affecte ce mépris , en dépit de toutes ses bravades , est un hypocrite , douze heures de la journée ; & l'hypocrisie , comme on l'a fort bien dit , est un hommage que le vice rend à la vertu : hommage involontaire , j'en conviens , mais toujours est-il forcé de le rendre.

Je vous avouerai franchement , que j'étois aussi bien disposé , qu'homme du monde , à narguer le public & ses jugemens. J'ai rempli quelque-temps cette noble tâche , sans confusion sur la figure , il est vrai , mais non pas

sans confusion dans le cœur ; & dernièrement dans une rencontre vraiment humiliante , je ne fus maître ni de l'un ni de l'autre.

Dans la province où sont situés presque tous les biens de mon pere , & où il vit maintenant généralement aimé & respecté , à une fête publique où il y avoit un concours de monde prodigieux , on ne m'évitoit pas seulement , on me fuyoit , & mon approche , en vérité , n'eut pas inspiré plus d'horreur aux femmes , quand j'aurois été Tarquin lui-même : je me trouvois seul dans la foule , & , ce qui n'est pas moins défagréable , seul hors de la foule. Je passai ainsi une soirée entière vis-à-vis de moi-

même , & deux ou trois soirées semblables , m'eussent infailliblement réduit au désespoir , ou converti. Je sentis alors en moi-même ce que je sens toujours en vous écrivant , *que j'ai encore du bon* : mais las de ce délaissement , qui m'avoit donné cette conviction intérieure , je partis , & vins reprendre mon petit train de vie dissolue , qui bientôt eut dissipé toutes ces idées.

Il est bien malheureux que le vice , à quelque degré qu'il soit poussé , ne manque jamais de flatteurs. Que le public & la bonne société vous chassent de la scène à coups de fifflets , non-seulement vous serez accueilli , mais fêté dans ces réduits , ces

pandemonimes terrestres, où vous trouvez mille mains toutes prêtes à vous applaudir, & les plus puissans préservatifs contre les réflexions importunes & les remords de la conscience. Qu'il faudroit de force & de courage pour résister aux tentations, quand tout excite vos sens, & que les objets les plus séduisans, nous invitent à la volupté !

Je ne suis pas né stoïque & très-peu propre à faire un martyr : je hais & je déteste si cordialement toute espece de peine, qu'un plaisir cesse de l'être pour moi, dès qu'il faut l'acheter. La pénitence est un tourment, quand les fautes sont graves. Quoi ! être toujours seul, & livré à la

réflexion qui peut-être arrivera à chaque instant , avec quelque gros péché sur le dos , & sa rude discipline en main , pour vous flageller d'importance , & souffrir tout cela avec patience & résignation !.... Oh ! par tous les Dieux ! voilà qui surpasse les forces humaines ; je suis sûr au moins que cela surpasseroit les miennes. Si je pouvois aller à confesse comme un bon papiste , & qu'une absolution me rendît tout d'un coup la conscience blanche comme neige , à la bonne heure. Mais se repentir en paralytique & sanglotant presbytérien , certes , je n'en ferai rien. Pour arriver à la pénitence par un pareil chemin , je ne suis point

assez gras. Passe pour *Georges Bodens* : il est corporé comme il le faut être pour ce genre de contrition ; mais pour moi , ma chétive enveloppe ne sauroit résister aux macérations , & si je voulois mortifier ma chair par la priere & le jeûne , bientôt on me jeûneroit & me prieroit moi-même , après m'avoir descendu dans le caveau de mes peres , où les vers feroient bien attrapés , car ils feroient un maigre repas de mon corps.

J'ai eu à ce sujet , comme vous savez , de fréquens entretiens avec mon pere. Un jour il conclut une lecture chrétienne , mais d'une longueur très-peu chrétienne , par me recommander

d'implorer la miséricorde du ciel , & de joindre mes prieres aux siennes pour ma régénération. Ces discours , les conseils que j'avois déjà reçus de lui , & sur-tout le ton affectueux & tendre dont il me parloit , firent sur moi une impression si vive , que j'étois tout prêt , comme le roi dans *Hamlet* , à me jeter sur mes genoux , qui ne vouloient pas fléchir , parce qu'ils en avoient perdu l'habitude , quand il me vint dans l'idée qu'on pouvoit me voir par le trou de la serrure. A l'instant je quitte mon humble posture , & après avoir bouché cette ouverture avec toute la précaution & le secret imaginables , je crus que ce ne

feroit pas une précaution inutile que de fermer aussi les rideaux des fenêtres. Pendant cette belle opération , une musique gaie qui se fit entendre dans la rue , attira mon attention , & adieu toutes mes pieuses pensées. Je ceignis mon épée & je courus au petit théâtre de Newmarket , où messieurs *Cole* (1) , & le révérend *Dr. Squintum* , eurent bientôt chassé mon humeur repentante , & me mirent de la meilleure humeur du monde.

C'est la sagesse & la raison elles - mêmes qui ont dicté le commencement de ma lettre ; mais quoique j'aie bien vite laissé

(1) Rôle d'une comédie.

là mon air grave & sérieux , pour prendre un ton plus gai , ne désespérez pas pourtant de mon amendement. S'il y avoit dans le monde six personnes seulement qui me donnassent les mêmes encouragemens que vous , la brebis égarée , feroit bientôt ramenée au bercail. Mais j'ai si bien la réputation d'un libertin , qu'on ne croira jamais à mon repentir. F*** me disoit l'autre jour , qu'il ne me restoit à choisir qu'entre ces deux partis : d'être toute ma vie un franc vaurien , ou d'afficher une inutile hypocrisie , dont personne ne feroit dupe. Bel encouragement , ma foi ! Lady *Huntingdon* me chanteroit une autre chanson. Point

d'inquiétude cependant , mon ami ; je ne désespérerai jamais entièrement de moi-même , tant que je reconnoîtrai la supériorité de votre mérite , & que je sentirai le prix de votre amitié :

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

Croyez moi, mon ami, avec les sentimens les plus sinceres tout à vous.



L E T T R E I I.

MON CHER AMI,

Votre lettre, que je n'ai reçue qu'hier, feroit honneur au plus célèbre moraliste de tous les siècles. C'est l'histoire de nos passions, la mieux écrite & la mieux pensée que j'aie jamais lue. Je n'ai pas donné grand temps à cette étude; ce n'étoit pas mon lot. Sans cesse en butte aux orages que les passions excitent dans notre cœur, je n'ai de ma vie, eû le loisir de les observer. J'ai été, je suis, & je crains bien que je ne sois

toujours leur jouet & leur esclave. Quand aurai-je cette sérénité d'esprit si nécessaire pour les envisager d'un œil philosophique ? C'est en vérité, ce que je ne puis dire. Je vois tant de chemin à faire du point où je suis, jusqu'au point où il faudroit arriver, que je rougis de vous faire part de mes craintes. Quoi qu'il en soit, vous avouer ce que je pense, ce sera vous traiter avec la confiance que vous méritez. Je suis bien fortement persuadé que pour moi, le seul moyen de me soustraire à leur empire, ce feroit de commencer par en anéantir les sources. Mais selon l'expression ingénieuse d'un poëte, *elles sont*

les élémens de la vie, & l'homme sans elles feroit une masse de matiere insensible & inintelligente. Ces particules élémentaires qui font la vie de l'ame, vous le concevez très-bien, vous les décrivez encore mieux & surtout vous avez le rare bonheur de savoir les régler, & voilà justement à quoi je désespere de parvenir jamais. J'ai bien le projet de me corriger, mais je m'en tiens là. Pour échapper aux tourmens qu'une passion nous cause, je me livre à une autre, & c'est une habitude si bien prise chez moi, que je n'ose pas même entrevoir que rien puisse m'en guérir. Où cela vous menerait-il, me demanderez-vous assez

naturellement? Je n'en fais rien. Et à de pareilles questions, j'ai souvent répliqué, en franc étourdi, que je m'en souciois fort peu. Cette déclaration ne vous offenserá pas, j'espère : ce n'est sûrement pas mon dessein quand je vous écris. Pour toute réponse donc, je dirai ce que le joueur ruiné s'adresse à lui-même en se parlant dans une glace. *Je vous ai dit & redit, malheureux, que si vous continuiez à faire de pareils tours, vous iriez à l'hôpital.*

Vous comptez beaucoup sur le pouvoir de la raison, vous l'exaltez vivement en vrai philosophe, & dans les termes les plus forts & les plus touchants,

& vous m'offrez pour guide ,
 cette sage conductrice des foi-
 bles mortels. Je la reçois volon-
 tiers de votre main : je la res-
 pecte comme votre amie , & la
 révere comme la cause de la
 supériorité que vous avez sur
 moi. Mais si elle s'apperçoit que
 mon respect ne soit pas sincere ,
 ou si elle se rappelle combien
 je l'ai honteusement négligée ,
 elle me quittera tout douce-
 ment , & je ne la reverrai plus.
 Ma barque tranquille un instant ,
 redeviendra bientôt le jouet des
 vents & des flots.

Permettez-moi de vous faire une
 question. Mon dessein n'est pas de
 me rendre criminel envers la pro-
 vidence , ni d'accuser ses decrets.

Mais dites-moi , pourquoi ce principe gravé dans nos cœurs pour nous rendre heureux & sages , est-il si foible en lui-même , si lent dans ses progrès , si tardif dans sa maturité ! S'il nous est donné pour maîtriser nos passions , pourquoi n'est-il jamais de paix avec elles ? Pourquoi ne croit-il pas avec elles & ne prend-il pas des forces à mesure qu'elles en prennent ? Pourquoi enfin nos passions sont-elles déjà dans leur violence , quand la raison commence à peine à éclore ? Suivez l'homme depuis sa plus tendre jeunesse jusques dans la force de l'âge ; vous verrez que les passions ne font que changer d'objet ; que

la raison marche toujours à sa suite, d'un pas chancelant; qu'elle est, à chaque instant, précipitée de son trône, & que souvent même elle abandonne ses sectateurs les plus fideles & les plus dociles. Ces combats agitent toute notre vie, & nous finissons le plus souvent, comme nous avions commencé: l'avantage reste aux passions. En effet, combien n'est-il pas d'hommes qui survivent à leur raison, tandis que mille passions, & même les plus honteuses, les suivent jusqu'à la tombe. Le flambeau de la raison pâlit & s'éteint, & nous restons foibles & sans secours, en proie à ces tyrans foudroyants, qui nous tourmentent

d'autant plus cruellement , que la bienfiance & les soins de notre fanté nous obligent à leur opposer des digues qui ne font qu'accroître leur impétuosité.

Que n'est-il possible de suivre la marche de la raison dans l'esprit du plus sage de tous les mortels , depuis son berceau , jusque dans sa vieillesse ? Quel spectacle humiliant nous feroit tout-à-coup dévoilé ! Que de méprises & de délais ! Quel calme & quel tumulte ! Que de foiblesse & de courage ! Quels élans sublimes & que de chûtes précipitées ! Que de docilité & de rébellion ! Oui : voilà ce que produit en nous cette sage maîtresse des actions humaines. Les hommes

d'un tempéramment froid & d'un esprit contemplatif (tels que furent le lord Shaftesbury & M. Adisson,) & tous ceux dont une éducation soignée ou d'heureuses dispositions ont dirigé l'ardeur naturelle, vers des objets honnêtes & louables, ne manqueront pas d'élever la voix en faveur de cette faculté distinctive des hommes ; ils chanteront en concert son apothéose, & lui bâtiront des temples. Dans cette heureuse, mais petite société, je dois vous placer aussi, vous, mon ami, que votre bonne étoile a préservé des tentations dans votre jeunesse, & qu'un amour vertueux comble dans la fleur de l'âge des plus délicieux

plaisirs. Vous ne me soupçon-
nerez pas , j'espere , de chercher
à abaisser un mérite que j'admire
si sincèrement , ou à ternir l'é-
clat de la vertu. Ma jalousie es-
sayeroit envain de diminuer le
lustre dont elle brille , & mes
suffrages n'y pourroient rien ajou-
ter. Mais le temps & le hasard
ont tant d'influence sur tout ce
qui existe , que je ne saurois
croire que même votre mérite ne
soit en partie leur ouvrage.

Encore une observation , je
vous prie , & je finis cette lettre
qui , déjà n'est que trop longue :
je ne comprends pas pourquoi
l'on a confiné la raison , cette
divinité des philosophes , dans
notre petit cerveau où elle est

si mal à son aise ; tandis qu'on a
logé les passions si au large , &
qu'elles peuvent se répandre dans
toutes les parties de notre corps?..

Je vous vois sourire..... Adieu :
croyez que la raison & les pas-
sions qui sont toujours en que-
relles par-tout ailleurs , se réu-
nissent en moi pour vous assurer
de la sincérité avec laquelle ,

J'ai l'honneur d'être , &c.



L E T T R E I I I.

JE profite, Madame, de l'offre obligeante que vous m'avez faite, de permettre qu'on fourrât un petit paquet à moi, dans quelque poche de votre voiture, qui ne vous fera pas utile. Ce paquet est de conséquence. En cas cependant que messieurs les officiers de la douane à Douvres, vous prennent pour une contrebandiere de dentelles, comme vous l'êtes sûrement de beaucoup de choses plus précieuses, & qu'ils soient bien curieux de le visiter, ne faites pas difficulté de leur donner
cette

cette satisfaction. A tant de bontés ajoutez encore , je vous prie , celle de l'envoyer à son adresse , lorsque vous ferez arrivée à Londres , & que quelqu'un de vos domestiques n'aura rien de mieux à faire.

Je suis bien mortifié qu'un vilain rhume , qui me permet à peine de me faire entendre , me prive de l'avantage d'aller moi-même vous souhaiter une santé & une félicité parfaite ; un agréable voyage , & une heureuse arrivée à Londres , où le plaisir que tous vos amis goûteront à vous revoir n'aura rien d'égal sans doute , que le regret qu'ils ont eu de vous perdre. Le nombre en est grand , & croyez

que je ne suis pas le moins sincère : daignez aussi , quoique votre porte n'ait été ouverte que bien rarement pour moi , recevoir mes plus humbles actions de graces , pour les délicieux instans que j'ai passés auprès de vous , le peu de fois que vous avez bien voulu me permettre cet honneur.

Tant de circonspection venoit fans doute de la mauvaise opinion que vous aviez conçue de moi. Vous m'avez cru également trop dangereux pour rompre entièrement avec moi , ou pour m'admettre dans votre familiarité. C'étoit me faire tort , & ce qui est bien pis , c'étoit ne pas vous rendre justice. Votre émi-

nente vertu imprime le respect à tout ce qui vous approche, elle en imposeroit au plus méchant des hommes. Peut-être aussi qu'à tant de réserve se joignoit un peu de pitié. Il n'est pas possible que vous ignoriez combien vous êtes aimable & belle ; mais n'ayant pas , comme nos coquettes , un cœur disposé à faire trophée de ses conquêtes , vous auriez redouté pour moi le pouvoir de vos charmes , capables d'enflammer tous les mortels , & réservés à faire le bonheur d'un seul. Si des motifs si humains & si généreux ont dicté les ordres qu'a reçu votre Suisse , je ne saurois en être assez reconnoissant : mais s'ils me font moins

favorables , & que votre injustice à mon égard ait une autre source , je ne cesserai jamais de déplorer mon malheur.

Si j'avois joui plus souvent de l'honneur de votre société , je suis intimement persuadé que j'en aurois tiré les plus grands avantages. Ainsi , voyez : pour avoir été trop avare de vos bontés , vous vous êtes privée du plaisir de faire une très-bonne œuvre. Voilà déjà que ma lettre dissipe un peu ma tristesse , & si j'avois aujourd'hui à en écrire une demi-douzaine , à une demi-douzaine de personnes comme vous , en supposant toutefois qu'il s'en puisse trouver un si grand nombre , je regarderois ce jour,

malgré toutes mes indispositions,
comme le plus beau & le plus
heureux de ma vie. Je ne fais
pas quels sont les biens & les
honneurs que le ciel me réserve,
mais il n'en est point qui puisse me
flatter autant que la permission
de me mettre à vos pieds.



LETTRE IV.

DE tous les oiseaux de l'air ,
qui pourroit avoir été ici , si
ce n'est *** ? Je la rencontrai
au **** : elle ne put m'évi-
ter , quoique je visse bien dans
ses yeux qu'elle en avoit la plus
grande envie. Elle me reçut néan-
moins le plus poliment du mon-
de , & m'entretint pendant toute
la promenade avec beaucoup d'ai-
sance & de vivacité. Je lui deman-
dai la permission d'aller lui rendre
mes devoirs , & elle me l'accorda ,
mais d'un ton , d'un air & avec
des regards qui n'en rehaussaient

pas le prix , assurément. Vous êtes bien imprudent , me dit-elle , de risquer une pareille demande. Comme un refus feroit faire peut-être à ceux qui nous environnent des conjectures qui ne vous feroient pas favorables , je vous l'accorde : ma porte vous fera ouverte quelquefois ; mais n'en abusez pas , & ne venez chez moi , je vous le conseille , qu'aussi souvent que vous penserez que cela pourra m'être agréable. Elle m'a tenu parole. Dix fois j'ai été à sa porte , pendant six semaines qu'elle a passées ici , & je n'ai été reçu que trois fois , lorsqu'elle étoit en très-grande compagnie. C'est vraiment une femme supérieure ; elle

s'est constamment conduite avec moi de manière à me faire entendre très-clairement que je ne devois qu'à son respect pour ma famille l'accueil qu'elle daignoit me faire, & jamais cependant il ne lui est échappé même un seul coup-d'œil qui ait pu faire soupçonner à qui que ce soit ses vrais sentimens à mon égard. Mais ma bavarde conscience m'en dit toujours assez : comme un lynx à vue perçante, je vois ce qui échappe à tous les regards, & au milieu d'un cercle, je rougis à mes propres yeux, quoique tous ceux qui m'entourent ne se doutent pas même de ma honte, ni que je sois digne de blâme.

*** est une très-belle femme,

en vérité ; une femme très-sensible , & , ce qui est plus rare , une femme très-raisonnable. Ces trois qualités , la beauté , les talens & la sagesse , qu'on croit généralement ne pouvoir se rencontrer dans une même femme , elle les réunit toutes trois , & elle y joint un autre mérite encore , que je ne puis m'empêcher d'admirer , tout libertin que je suis , & que les plus dissolus , qui en sont le moins susceptibles , respectent pourtant dans quiconque en est doué ; je veux dire , la constance. Elle est fidelle à son ami , par devoir & par inclination , & , il faut être vrai , il le mérite. Une telle femme rendroit le cœur le plus dépravé

à la vertu : elle fixeroit le plus volage des hommes , & d'un fou elle en feroit un sage. Si quelqu'un est curieux de connoître la femme la plus respectable & la plus accomplie qu'on puisse imaginer , il devroit bien faire un pèlerinage , pour la voir & l'entendre. Le jour qu'elle est partie , j'étois si enrhumé , qu'il m'a été impossible d'aller chez elle , & de lui donner la main jusqu'à sa voiture , & ce contre-temps m'a été plus sensible que le chagrin d'être malade. Je m'en suis consolé en lui écrivant une lettre moitié sérieuse , moitié galante , mais surtout très-sincère.

Je ferois bien charmé de sa-

voir si elle en parle , & ce qu'elle en dit. Tâchez un peu de le découvrir sans affectation : rien , je crois , ne vous fera plus facile , & vous rendrez un bien agréable service à la curiosité

De votre très-affectionné , &c.



LETTRE V.

RECEVEZ, mon cher ami, mes plus vifs remerciemens: quoique les soins que vous vous êtes donnés pour contenter le petit desir curieux que je vous ai témoigné dans ma dernière lettre, n'aient pas eu de succès, je n'en suis pas moins très-reconnoissant. Apparemment qu'elle a déchiré ma lettre, tout aussitôt après l'avoir lue. Peut-être même n'a-t-elle pas daigné la lire, pensant que tout ce qui venoit d'un profane comme moi, devoit être putride & infecté. Cette pensée m'hu-

milie. Il est toujours dur d'être traité avec mépris , & principalement quand on le mérite. On n'a rien alors en soi-même qui vous dédommage & vous console : vainement se bouche-t-on les oreilles , le cœur est un écho où retentissent les sons déshagréables qu'on voudroit ne pas entendre ; au lieu que l'homme de bien s'enveloppe de la vertu , & n'oppose aux injustices qu'une indulgente compassion. Les dédains sont sur-tout bien poignans , lorsqu'on les accompagne de ménagemens délicats , qui interdisent jusqu'à l'idée de rendre mépris pour mépris , & qu'on les déguise sous une gaieté & des égards extérieurs qui en im-

sent à tous les yeux , excepté à ceux de la victime qu'on immole , à qui la voix de sa conscience ne permet pas de se faire illusion.

Voilà comment cette belle lady m'a traité. Elle m'honorait de toutes les marques d'une considération apparente : rien de ce qui pouvoit m'être flatteur n'échappoit à sa politesse attentive , & sa conduite envers moi a toujours été si égale , si douce , si attrayante , que je ne fais par quel enchantement elle captivoit mon cœur , sans pourtant que j'osasse me familiariser avec elle. Je pris cependant la résolution de m'enhardir ; mais à l'instant elle s'en apperçut , & par une

question adroite sur mon pere ; à laquelle je ne m'attendois assurément pas , & qui réveilla dans mon esprit les plus cruelles idées , elle me fit reculer dix pas , & évanouir en un moment toute l'impudence dont je m'étois armé pour cette grande occasion. Depuis je ne l'ai plus revue.

Vous avez formé à ce sujet de très-plaisantes idées qui m'ont fort diverti. Mais vous vous êtes trompé peut-être pour la première fois de votre vie. Vous ne croirez pas à mes protestations , & cependant il est très-vrai que j'ai pour cette femme le respect le plus sincere , & c'est ce respect justement qui me rend si sensible à ses traitemens peu obli-

geans. La moitié des hommes sont si fots , si capricieux, si envieux & si vains ; ils agissent par des motifs si bas , que leurs mépris ne sont pas même dignes d'un sourire de pitié : toujours ils s'empressent de joindre leurs voix à la voix publique , sans jamais savoir pourquoi ; & toutes leurs clameurs ne valent pas la peine de s'en affecter un seul instant. Mais le dédain des gens respectables & sensés , est le fruit d'une conviction intérieure ; il prend sa source chez eux dans cette aversion insurmontable , qu'ils ressentent pour tout ce qui est contraire à l'excellence de leur nature , & l'on ne peut pas le leur rendre. Le seul moyen de

s'en venger , & de donner un
démenti formel à leurs défavo-
rables augures, c'est une prompte
& entiere réformation. Mais ce
moyen a de grandes difficultés
que vous concevez sans doute ,
mon ami , aussi bien que moi.

Facilis descensus averni....

Sed revocare gradum, &c.

Adieu , tout à vous.



LETTRE VI.

Vous m'accusez de négligence , & me reprochez vivement de ne vous avoir pas informé que j'étois à Londres. Croyez que c'étoit bien mon dessein ; mais des événemens contraires qui m'ont causé mille mortifications , m'ont privé aussi du plaisir de vous voir. Je m'imaginois que personne absolument n'étoit instruit de mon arrivée , tant j'avois apporté de précaution à mon retour en Angleterre. Cependant , par une combinaison de circonstances

malheureuses , mon secret a été découvert , & justement par les personnes les plus disposées à en faire mauvais usage. Je fus obligé alors de changer de plan , & de demander à H*** un asyle dans sa maison , où il m'a reçu & traité avec la plus grande bonté. On n'eut pas le moindre soupçon sur ma retraite , & j'y ai demeuré jusqu'à ce que certaines gens furent intimement persuadés que je n'avois jamais quitté le continent , ou du moins , que j'y étois retourné , & que les limiers d'enfer , qui étoient de tous côtés à ma poursuite , eurent rallenti leurs recherches.

Vous avez sûrement entendu déjà parler de mon hôte & de

mon hôtesse. C'est bien le couple le plus extraordinaire qui fut jamais. Ce que les plus grands amusemens n'eussent pu opérer, je crois, sur mon esprit, leur singularité l'a produit : elle me faisoit oublier ce que ma situation a de désagréable. Le mari a un tour d'esprit très-particulier : grossier, meublé de rapsodies, & cependant assez cultivé. Tout en vous débitant les idées les plus sottes & les plus ridicules, il place quelque citation de nos poètes ou quelque trait d'érudition fort agréable. Sa femme est une étrangère qui a pris le titre de comtesse, & qui, quoiqu'elle ne sache ni lire ni écrire, a pour ce qui regarde la

toilette , les manieres & toutes les qualités de son époux. Elle est fantasque , grotesque , outrée , & sans éducation : & néanmoins il y a parfois dans sa tournure & ses façons , une sorte d'originalité vraiment plaisante.

Vous concevez mieux que je ne pourrois vous le représenter , quel bizarre & frappant contraste font ces deux caractères , & combien leur rapprochement produit d'étranges accidens. Quand la dame se persuade qu'elle est la déité qu'on adore à *Cythere* , & que son mari prend entre ses mains la lyre d'*Apollon* ; quand la déesse s'offre aux regards des mortels , avec un million imaginaire d'adorateurs à

ses pieds , & que le Dieu tance
 vertement les tables & les chai-
 ses , de ne pas danser un *cotillon*
 aux sons mélodieux de son luth ;
 quand enfin , leurs extravagances
 sont sublimes , la scene est des
 plus augustes. Mais si la rivalité
 se met entre les Divinités , l'o-
 lymppe tout-à-coup devient un
 enfer : *Vénus* n'est plus qu'une
 coureuse , & *Phébus* un miséra-
 ble ménétrier. On ne se contente
 pas de se lancer des brocards ,
 on se jette aussi des choses plus
 solides : je n'essaierai pas de vous
 décrire ces batailles. Il faut le
 génie d'Homere , pour peindre
 les combats des Dieux. On ne
 s'en tient pas là. Ce superbe opé-
 ra qui s'est joué pendant mon

féjour , au moins trois fois la semaine , & répété tous les jours , n'a pas ordinairement une issue malheureuse. Le nectar est le médiateur de ces querelles : ce jus délectable appaise la fureur des combattans , & les dispose à rendre mutuellement justice à leur mérite , avec un zele , une politesse qui furpassent , s'il est possible , la jalousie & la rage qui les animoient l'instant d'avant. Une infinité de petites circonstances accessoires servent d'intermedes à la grande piece , & quoique moins sublimes , elles sont encore fort réjouissantes.

Vous n'êtes probablement plus si fâché que je vous aie caché le lieu où je m'étois réfugié. Ces

LETTRE

bacchanales vous eussent bientôt ennuyé, au lieu qu'à moi, elles me convenoient très - bien. Je cherchois à me dissiper & à m'égayer, & je ne pouvois mieux rencontrer que dans cette retraite. Vous en connoissez assez pour comprendre ma description. Je souhaite qu'elle vous amuse. Mais si elle vous ennuie, je vous promets de vous en dédommager & de vous faire rire à vous tenir les flancs, la première fois que nous nous reverrons; plaisir après lequel je soupire avec la plus vive impatience. Adieu.



LETTRE

L E T T R E V I I.

DEPUIS cet instant de plaisir dont j'ai joui avec vous, j'ai été de nouveau obligé de battre en retraite. Je croyois m'être assuré une situation tranquille & douce; mais le diable dont je suis possédé, n'a pas voulu que je m'y maintinsse. Il y a un proverbe de Zoroastre qui dit : *qu'on trouve chaque jour mille occasions de faire le mal, & qu'à peine on en trouve une seule dans toute une année de faire le bien.* Cette observation est très-fine & très-vraie. Ce sont les mœurs

Part. I. **C**

de son temps , que ce sage connoissoit bien , qui la lui ont suggéré : s'il vivoit de nos jours il pourroit encore la faire avec beaucoup de raison & l'appliquer souvent, & peut-être aussi dans tous les siècles à venir. En effet , si j'en juge par mon expérience, tout va de pis en pis. L'occasion *journaliere* se présente à moi à chaque instant, & l'occasion *annuelle* m'échappe toujours.

Rien n'est si insupportable, & je puis ajouter, si malheureux, que de n'avoir rien à faire. Le principe péripatéticien que la nature abhorre le *vuide*, peut être appliqué avec beaucoup de justesse à l'esprit humain: il s'oc-

cupera de quelque chose de criminel plutôt que d'être sans objet. Je suis intimement persuadé que si j'avois pris ma place dans le parlement, j'aurois évité toutes les scènes fâcheuses où j'ai depuis été enveloppé. Mon esprit est naturellement porté vers la politique, & je suis né assez éloquent pour me faire honneur dans le sénat. s'aurois eu de l'occupation; mes passions, un aliment convenable & vivifiant, & ma vanité de quoi se satisfaire. Je l'ai éprouvé: je n'ai siégé dans le parlement qu'un instant, mais assez pour sentir que c'étoit ma vraie place. Mon poste me plaisoit: je me

fuis prévalu des privilèges qu'il me donnoit tant que j'en ai été revêtu : je me mêlois avec ardeur des débats publics , & les applaudiffemens flatteurs que je recevois de toutes parts me combloient de joie. Si ce temps trop court eût duré , j'étois heureux , & j'aurois épargné à mes amis bien des inquiétudes & des allarmes. Vous , fur-tout , vous n'auriez pas eu la peine de me donner tant de confeils inutiles ni de me faire tant de défagréables remontrances.

Vous me connoiffez affez pour être certain , qu'il faut à mon esprit, pour l'attacher, un objet peu commun qui puiffe tout-à-la-fois flatter mes goûts, fuffire à mon

activité, tenir toujours mes espérances en suspens, & sur-tout qui ait quelque air de grandeur & d'importance. De cette espèce, sont le pouvoir & la réputation qu'on se fait par une conduite populaire. Je n'aurois rien imaginé, rien désiré au-delà ; j'aurois été préservé de toutes passions plus viles & plus basses, ou j'aurois su m'en rendre le maître, & puisque c'étoit mon destin de vivre en esclave, mon esclavage du moins eût été plus honorable. Mais contraint de renoncer à une situation qui m'eût été si douce, je suis demeuré en proie à cette influence maligne, qui a prouvé bientôt que je devois être la faible & déplorable victime d'une

continuelle dissolution, qui a fait depuis mon unique plaisir.

Mon dessein n'est pas de manquer ici au respect que je dois à mon pere. Ce seroit vous offenser. Mais en vérité, son ignorance du monde passe toute imagination. Il est incroyable qu'avec tant d'esprit & de savoir, ayant passé toute sa vie dans le grand monde & les sociétés les plus polies, les ayant même assez bien observées, pour en parler si joliment dans ses écrits, il soit pourtant si inepte & si enfant dans sa conduite, qu'il mériteroit encore d'être mené en lisière, & d'avoir pendu à son col, le hochet dont il s'amusoit il y a soixante ans. Je vous écris ceci en confidence.

Vous savez que tout ce que je dis est à la lettre. Il y a plus, je pourrois tracer ici les erreurs de ma vie, sur son manque de ce discernement paternel, qui fait qu'on lit dans le caractère de ses enfans, qu'on épie leurs dispositions à mesure qu'elles se développent; qu'on leur imprime la forme que l'on veut; & enfin, qu'on couronne son ouvrage en leur procurant une situation qui assure leur bonheur.

J'ai été la victime de la vanité, & le sacrifice étoit consommé avant même que je fusse ce que c'est qu'une passion. Vous m'entendez, je pense. Si cependant il reste encore quelque obscurité dans mes allusions, & que vous

daigniez y consentir, je vous les éclaircirai dans une autre lettre. Il y a une grande différence entre un bon citoyen & un bon pere. J'ai connu beaucoup de personnes bien inférieures au mien en vraies vertus ; mais bien supérieures à lui, par leur tendresse pour leurs enfans.... Encore une fois, c'est ce que je vous développerai incessamment. Pour cet instant & pour la vie, croyez-moi,

Tout à vous.



LETTRE VIII.

Vous me priez , Monsieur , de m'expliquer plus clairement , & de vous apprendre ce que c'est que cette vanité que j'accuse d'être la cause de routes mes fautes , & de tous mes maux ; de ceux que j'ai soufferts , de ceux que je souffre , & même de ceux que probablement je souffrirai , & dont le sort , j'ai peur , ne fera point avare.

D'abord vous conviendrez , j'espère , avec moi , que la vanité est le foible de toute ma

famille : chacun de ceux qui la composent en a sa petite part pour lui & pour les siens : vains d'eux-mêmes , ils veulent l'être aussi de tout ce qui leur appartient. Ils n'ont point au reste à se plaindre de cette vanité. Si parfois elle les rend ridicules , elle fait du moins leur bonheur , & jamais elle n'a été fatale à aucun d'eux , excepté à moi. Oui : j'ai les raisons les plus fortes de détester & d'abhorrer cette passion , & de maudire l'instant où , pour la première fois , elle s'est glissée dans mon cœur.

J'étois fils unique , & l'unique espérance de ma maison ; je devois donc tout naturellement

réunir en moi seul tout le génie, les talens & les vertus héréditaires dans toute ma famille. Voilà le langage dont on s'est servi quelque temps en parlant de moi, & mon babil enfantin étoit le sujet d'une continuelle admiration. A mesure que je grandissois, on encourageoit mon naturel hardi & indépendant, qu'une prévention un peu trop aveugle regardoit comme une noble fierté, si convenable à un homme. Les faillies impertinentes qui m'échappoient, & pour lesquelles on eût dû me donner le fouët, on les relevoit, on les exaltoit, comme les marques d'un esprit rare & d'une étonnante prématurité. La nature, libé-

rale envers moi , j'en conviens ;
 m'a doué de quelques talens ; mais
 elle les a accompagnés de dispo-
 sitions qui demandoient à être
 fortement réprimées , & non pas
 excitées. Ce n'étoit pas de la
 liberté , c'étoit un frein qu'il
 me falloit. Mais la vanité avoit
 mis son bandeau , non-seulement
 sur les yeux de mes parens , mais
 aussi sur ceux de toutes leurs in-
 times connoissances. Jamais , je
 crois , on n'a prodigué à per-
 sonne plus qu'à moi , cette flat-
 terie enivrante , si capable de gê-
 ner l'esprit , & de lui faire pren-
 dre les plus mauvais plis. Le
 feu lord Bath & milady Mon-
 tagu s'empressoient à l'envi d'en-
 tretenir le feu , & de faire fumer

l'encens devant la petite idole : ainsi, dès mon berceau, on a fomenté l'audace dans mon cœur, & comme me moquer de mon pere & de mon oncle , ou de quelqu'autre de la famille , n'a jamais été une chose fort difficile , je donnois tant qu'on vouloit de si belles preuves de capacité. Voilà l'histoire de cette imprudence qui en empoisonnant ma vie , a imprimé à mes dérèglemens un caractère particulier : ceux qui blâment si hautement mes désordres, & qui peut-être n'eussent pas hésité de les commettre, devroient se souvenir au moins qu'ils font leur ouvrage.

En avançant en âge , quelques

lueurs de raison me firent sentir, je l'avoue, la foiblesse de mes parens ; mais j'étois toujours jeune : la dépendance me sembloit un fardeau insupportable, & je n'ai acquis que depuis assez de connoissance du monde pour rectifier mes premières idées sur l'autorité paternelle. Je consentis donc sans nulle opposition au projet qu'on forma de me marier, pour donner plus de solidité à mon caractère, & garantir mon ame de la contagion du siècle. C'est à une jeune Lady, aimable & riche, que fut confiée l'heureuse & honorable tâche d'être la sauvegarde d'une aussi pure & sainte vertu que la mienne ; de me

préserver des fougues de la jeunesse & des erreurs de l'inexpérience ; & enfin , de m'orner de toutes les perfections les plus capables de justifier les belles espérances qu'avoient en songe conçu de moi tous mes parents.

La jeune personne , je dois en convenir , étoit aimable & belle , mais d'une froideur excessive : c'étoit une *anachorete* ; & quoiqu'elle eût fait assurément une très-bonne femme pour un mari , on ne pouvoit pas plus mal choisir pour retenir un étourdi. On mit enfin la dernière main à l'ouvrage , & pour que rien ne manquât à ce beau plan si bien imaginé & si bien digéré par tant de sages têtes ,

on résolut de me faire voyager par toute l'Europe , avant mon mariage , afin de faire de moi un mari accompli , dans l'espoir que l'idée charmante de la beauté que j'allois quitter me suivroit par-tout , & feroit pour moi un talisman magique , qui me défendrait contre les séductions , même les plus dangereuses. On ne s'en tint pas là. Il falloit bien me mettre en état de faire une figure proportionnée à ma naissance , ou en d'autres termes , me fournir tous les moyens de me corrompre , & toutes les bourses de la famille me furent ouvertes. En un mot , on me donna carte-blanche pour la dépense , & l'on prit les mesures les plus justes

pour que je fusse à mon retour tout le contraire de ce qu'on s'étoit proposé. Vous savez ce qui m'est arrivé pendant mon voyage, & depuis; & c'est, je pense, à cette première cause que vous attribuerez, du moins en partie, ma mauvaise conduite.

Votre sagacité suppléera aisément à ce qui manque à cette esquisse, qui consiste en indications, plutôt qu'en développemens clairs & précis, & vous ferez l'application de mes raisonnemens à mille petites circonstances que votre mémoire vous rappellera en les lisant. Vous étiez présent à la réception que je reçus un jour de mes parens : avec quelle ardeur, quelle

joie , quel air de triomphe ils me presserent tous dans leurs bras ! La plus éclatante vertu eût à peine mérité un tel accueil ; & , ce que le repentir le plus sincere n'eût peut-être pas opéré , toutes mes fautes en un instant furent oubliées & pardonnées. Et pourquoi ? Parce que j'avois prononcé dans le parlement un discours fleuri & hardi , en effet , mais très-peu digne de l'objet important que j'avois à traiter , & cela dans une circonstance où il eût été bien plus prudent de me taire , puisque c'étoit m'exposer très-certainement à perdre ma place. N'importe : il plut à M. *Ellis* de me féliciter , & d'observer que je parlois

avec l'éloquence héréditaire dans ma famille ; & ce petit compliment y produisit en une minute ce grand & étonnant changement , mais qui fut aussi court que soudain.

Que mes parents aient à se plaindre de moi , c'est de quoi je ne disconviens pas : mais je soutiens en même temps , & vous serez sans doute de mon avis , que j'ai aussi fort à me plaindre d'eux. Quelque malheur que j'éprouve dans la suite des temps, quelque faute que je commette , il faudra toujours en chercher la cause dans leur folle vanité , & non dans quelque vice opiniâtre & incorrigible , inhérent à mon caractère. Adieu.

LETTRE IX.

SI vous vous fussiez expliqué, mon cher ami, au sujet de mon *coursier arabe*, il eût été fort à votre service. Quoiqu'il soit un don de cet *hymen*, à qui j'ai, Dieu fait quelles obligations, j'ai cependant toujours eu pour cet animal une prédilection particulière, & je l'ai amené avec moi sur le continent, où il m'a été très-inutile & m'a donné beaucoup d'inquiétudes. Mais il ne m'en donnera plus ! Une petite mésaventure fort ridicule, qui m'est arrivée il y a quelques

semaines , me le fait haïr & détester. S'il y avoit eu là des rieurs , ils n'auroient pas été de mon côté. J'ai eu la folie d'y être si sensible , que depuis il n'a plus été en mon pouvoir de regarder de bon œil la maudite bête qui m'a occasionné ces mortifications.

Je ne vous conterai pas cette histoire : comme j'y joue le principal rôle , je la conteroïis mal. Je laisse ce soin à P***. Lorsque vous le verrez , mettez-le sur la voie , il vous satisfera. C'est un très-aimable homme , toujours de bonne humeur & fort amusant. Il supporte les peines de la vie comme si c'étoient les choses du monde les plus agréables :

bonnes & mauvaises nouvelles, il reçoit tout avec la même contenance. Cette espèce d'insouciance philosophique, est le don le plus heureux que la nature puisse faire à ses enfans. Elle allège le fardeau de nos peines, & fait voir les objets les plus tristes & les plus cruels, sous une face gaie & consolante. Ce n'est pas encore là le seul avantage que j'envie à P***. Avec l'habit le plus simple, il se trouve paré comme un roi : le son d'un flageolet, est un concert à ses oreilles. Le soleil luit-il un instant, il court vite se promener ? Si le vent s'élève, il se fauve gaiement ; & lorsqu'il a été mouillé jusqu'aux os, il ne s'en

souvent que pour vous amuser de la maniere plaifante dont il s'est féché auprès de son feu. Etes-vous lourd après votre dîné; digérez-vous mal? Il s'évertue & cherche dans fa tête cinq ou fix de ses tours qu'il vous conte si joliment, que vous riez, quelque humeur que vous ayiez. Il a tous les talens qui font le charme de la fociété. Jamais paresseux, querelleur ni insolent; mais toujours très-fociable; c'est le meilleur vivant que j'aie jamais connu. Il a une politesse à lui, & tout-à-fait singuliere & divertissante.

Sa compagnie m'a été d'une grande ressource. Cultivez sa connoissance, mon ami, vous

n'aurez pas regret aux momens que vous passerez avec lui. Ni vous, ni moi, n'avons été jetté dans le même moule, & c'est bien tant pis. Tyrannisés par mille goûts différens, & sans cesse à la merci des passions les plus orageuses ; si parfois la trompeuse espérance adoucit nos chagrins, la crainte aussi empoisonne tous nos plaisirs. Je donneroie de bon cœur la moitié de tout ce que je dois valoir un jour, pour partager avec P*** son tempéramment & ses heureuses dispositions.

Je suis, &c.

LETTRE

LETTRE IX.

ET je me suis éveillé, & j'ai appris que j'étois un *lord* ! Quelle agréable tranfition : ne trouvez-vous pas ? Des rêves les plus diaboliques & de l'oreiller le plus dur ; de la nullité & du délaissement , passer tout-à-coup à la dignité *de pair de la Grande-Bretagne*. Privilèges glorieux attachés à ce titre, augmentation de fortune , mille bonheurs à la fois ! Que j'ai éprouvé de sensations inconnues, nouvelles pour moi ! Quelle importance j'acquiers en un instant au-de-

Part. I.

D

dans & au-déhors ! Les em-
 pressemens du public à mon
 égard, se sont accrus si subi-
 tement, si extraordinairement,
 qu'ils en sont ridicules. Par dieu !
 Mon cher ***, vous & moi,
 nous étions des êtres bien mé-
 prisables : & l'un de nous l'est
 encore !

Sans chercher à faire ici une
 misérable pointe, très-certaine-
 ment *je ferai le lord* avec ceux
 qui se sont donnés des airs de
 me mépriser. Que ma couronne
 va briller à leurs yeux , d'un
 importun & insultant éclat !
 Qu'elle va causer de mortifica-
 tions à ces ames de boue ! J'ai
 reçu une lettre de *** ce para-
 fyte crotté , pleine de condo-

léances & de congratulations ,
 avec un *milord* , à chaque ligne
 & une *votre seigneurie* à chaque
 phrase. Je ferai rentrer ce faquin
 dans la poussière. Après m'être
 amusé assez long-temps de ses
 flatteries , & l'avoir fait mentir
 à se dessécher la langue , je le
 convaincray de sa perfidie & je
 lui tournerai le dos pour le reste
 de mes jours. Il y a une ving-
 taine d'insectes aussi vils & aussi
 méprisables que lui , que les
 rayons de ma prospérité vont
 réchauffer & faire sortir de leur
 nid. Avant que je sois à Londres
 seulement dix jours , leurs noms
 seront tous à ma porte. Mais que
 je sois dévoué à une éternelle
 infamie , si je ne les accable des

plus humilians reproches , & ne fais saigner la veine la plus sensible de leur cœur. Je ne fais jusqu'à quel point on changera dans le monde de façon de penser à mon égard : son mépris à tout événement s'adoucira , j'y pourrai paroître avec moins de confusion ; & si mon caractère moral ne me concilie jamais son estime , au moins mes travaux politiques me vaudront-ils , j'espère, quelques applaudissemens.

Soyez sûr , au reste , mon ami, que quelque changé que je sois jamais avec certaines gens , je ferai toujours le même pour vous. La fortune a beau accumuler richesses & dignités sur ma tête , mes sentimens ne va-

rieront point à l'égard de ceux qui , comme vous , m'ont voué une amitié si constante & si vraie. Non : vous ne vous repentirez pas de m'avoir conservé des bontés inaltérables. Il est une balance pour les passions. L'homme sensible aux injures , qui ne respire que vengeance , est aussi le plus fidele à la reconnoissance : vous l'éprouverez chaque jour davantage , & mes ennemis aussi éprouveront si je pardonne !

A propos. Remettez , je vous prie , vous-même , la lettre ci-jointe , entre les mains de * * *. J'ai eu toutes les peines du monde d'obtenir d'elle qu'elle repassât en Angleterre. Je crains qu'elle n'ait été m'attendre à Londres. Au

nom du ciel , délivrez-moi de
 ses persécutions , s'il est possible ,
 pour l'amour d'elle-même autant
 que pour l'amour de moi. Si elle
 est en ville , il vous fera facile
 de la trouver. Faites-en mon
 nom toutes les promesses que
 vous jugerez nécessaires. Mais
 ne perdez pas un instant : mettez
 en usage tous les moyens que
 votre imagination vous suggé-
 rera , pour la décider à retourner
 dans sa province Vous
 m'entendez.

*** & *** sont partis d'ici
 ce matin , un petit dessein en
 tête , & munis de pistolets , de
 poudre & de balles. Peu s'en est
 fallu que je ne fusse de la partie.
 Mon habit noir & les devoirs

funebres que j'ai à remplir, m'ont été une belle excuse pour m'en dispenser. La premiere nouvelle que j'apprendrai de cette affaire, marivera, je pense, en Angleterre où je compte avoir avant peu le plaisir de vous voir & de vous embrasser. En attendant,

Je suis, &c.



LETTRE X.

VOTRE lettre m'est parvenue, mon ami, avec un énorme paquet, a d'autres missives, que m'a attiré la mort de mon pere. Que le style dont on m'écrit maintenant est changé! Le vôtre est toujours le même. S'il y a quelque légère différence, c'est qu'il est, peut-être, plus sévère que jamais. La flatterie est un langage tout-à-fait nouveau pour moi. Mais, en vérité, on m'en a prodigué par les deux dernières postes de quoi fatiguer la coquette la plus fiée. Votre lettre n'a pas ce

mérite , je suis forcé de le dire : oh ! il n'y a pas le plus petit brin d'adulation , & cependant c'est la seule qui m'ait fait un vrai plaisir , parce que seule elle respire une sincere amitié. Quoique je me sois toujours conduit d'une maniere directement opposée à vos avis & à vos remontrances ; je n'en suis pas moins très-sensible au sentiment généreux qui vous les a inspirés , & je veux aujourd'hui , s'il m'est permis de m'exprimer ainsi , *tirer l'essence de tous vos conseils* , en m'appliquant sans relâche à mener une vie constamment honorable. Quelques torts que vous ayiez à me reprocher par la suite , ce ne fera jamais d'avoir

manqué à ma parole. Je n'ose plus avoir assez de confiance en moi-même, pour exiger que vous croyiez à mes promesses ; mais je n'ai pas perdu tout espoir de regagner cette confiance ; & si quelque jour j'y parviens, vous goûterez, le premier, les fruits de cette rénovation.

La plupart des hommes, dites-vous, employent leurs premières années à rendre misérable le reste de leur vie. Je sens toute la force de cette observation, je vois où elle tend, & je la regarde comme un avis indirect à moi adressé, de ne pas poursuivre dans un train de vie qui auroit infailliblement de si misérables suites. Mais, hélas ! *Credula*

turba sumus. J'ai payé bien cher ma crédulité, si ce n'est peut-être qu'elle m'a fait acquérir une grande expérience. Dès que nous connoissons bien le monde, nous le méprisons. Mais nous y sommes attachés avant de le connoître, & souvent notre cœur est donné avant que les plus foibles étincelles de raison aient brillé dans notre esprit.

Je succède aujourd'hui à la possession de ces privileges qui font une partie, & la meilleure peut-être, de mon héritage. Les nuages épais qui m'enveloppoient de toute part, se dissipent. Tout change autour de moi, & je prends au-dehors une existence nouvelle. Quelques hom-

mes feroient fans doute peu émus d'événemens, si étrangers, en quelque sorte, à eux-mêmes. Mais je ne suis pas d'un tempéramment assez froid pour n'en pas être affecté. Il faut à un esprit aussi actif que celui qui m'anime, des objets importans par leur nature, d'une apparence attrayante, & où il obtienne des succès qui lui en fassent toujours envier de plus grands. N'étant plus forcé désormais à recourir à des breuvages enchantés, préparés par les mains de quelque *Circé*, pour m'étourdir & me rendre moins sensible aux defagrémens secrets ou aux disgraces publiques, je pourrai déployer des talens dont on ne me soup-

çonnoit pas même d'être doué,
& mes bons amis feront tranquilles ?

Mes devoirs politiques fourniront à mon génie naturel, matière à s'exercer, & je me flatte que l'application nécessaire pour briller dans cette carrière, ne me laissera point de temps pour ces misérables poursuites, qui ont été jusqu'à ce jour mon unique ressource. N'allez pas vous imaginer pourtant que ma conversion soit l'ouvrage d'un instant. Le temps des miracles n'est plus, & si elle étoit si subite, personne n'y croiroit. Je suis, il est vrai, un assez gros pécheur, pour avoir besoin de l'intervention des Dieux ; mais notre siècle n'a pas

le droit d'exiger que le ciel daigne se mêler de lui. Mon amendement fera lent & progressif; mais enfin, sincere & efficace. Soyez assuré, au reste, que quand même les vœux que vous formez pour moi, ne s'accompliroient pas, je n'en ferois pas moins très - persuadé que tout ce que vous me souhaitez, est absolument nécessaire, outre les dignités, le rang & la fortune, pour constituer le véritable honneur.

C'est avec ces sentimens, que je vous prie de me croire,

Tout à vous.



LETTRE XI.

JE suis arrivé & je suis seul. Devinez, je vous prie, quel est le livre qui m'a amusé cette soirée & qui fait le sujet de cette lettre.... Eh ! vous y rêveriez en vain dix années entières, fusiez vous-même aidé d'un catalogue *d'Osborne*. C'est un livre de poésie, je veux bien encore vous donner cet indice, & toujours, je défie votre pénétration.

J'avois lu déjà deux fois les deux volumes dont je m'étois muni pour mon voyage, &

comme dépaqueter une malle , pour en avoir d'autres , eût été un trop grand embarras , je dis au garçon de l'auberge de demander pour moi un livre à sa maîtresse. Je m'attendois à quelque très-plaisant ouvrage , & dans l'intervalle je me réjouissois de cette idée , bien résolu , toutefois , dût-on m'apporter les *progrès du pèlerin* , les *devoirs de l'homme* , ou même *la Sainte-Bible* , d'en faire ce soir le sujet de mes méditations nocturnes. Le garçon revint savoir si je voulois de la prose ou des vers. Cette demande me parut de bonne augure , & m'étant décidé pour des vers , en deux minutes il me remit entre les

mains un petit volume d'hymnes presbytériennes, intitulé: *Les heures lyriques* du Dr. *Watts*. Mes espérances alors se refroidirent un peu, & pourtant je me mis à le feuilleter assez rapidement, quand tout-à-coup je tombai sur une très-bizarre composition, dont le texte, des plus singuliers, pouvoit m'être appliqué au mieux. Le voici: *peu de mariages heureux*. D'abord le caractère de l'auteur qui est un ministre *non-conformiste*, me fit soupçonner que les raisons qu'il alloit donner du *malheur de la plupart des mariages*, seroient communes, tristes, tirées toutes de *l'écriture*, & je comptois bien trouver-là de terribles

anathêmes contre les libertins, tels que votre humble serviteur. Mais point du tout. Son idée est gaie, originale, & en vérité, *Apollon* & les *neuf Muses* se feroient envain creusé la cervelle toute une année; jamais ils n'en auroient enfanté une semblable.

Le poëte suppose que nos cœurs sortent tous paire par paire, mâle & femelle, des mains du créateur qui les confie aux vents célestes, pour les apporter dans ce bas monde. Lorsqu'ils y arrivent sains & saufs & qu'ils s'y rencontrent, ils poussent par un secret instinct l'un vers l'autre les corps qu'ils animent, & alors il se forme

des hymens, qui, originairement désignés par l'auteur de toutes choses, sont nécessairement heureux. Mais comme le trajet est long & qu'ils ont bien des tempêtes à effuyer en route, ils sont presque toujours séparés avant d'arriver à leur destination : leur réunion est extrêmement rare, & si l'un d'eux contracte une alliance avec quelqu'autre que sa *contre-partie* naturelle, ces unions contraires aux décrets éternels, sont nécessairement misérables ; & de là, les querelles & les dissensions qui troublent la paix de la plupart des ménages. Cette idée ingénieuse vous fera rire, & si j'avois assez de temps & de

papier pour vous faire part de toutes celles qu'elle ma suggérées, je vous ferois éclater les veines. Ce sera pour une autre-fois. — Ainsi donc, selon mon cher docteur Watts, les unions se font dans le ciel, & les mariages sur la terre. Je croirois assez que quelques-uns ont été fabriqués en

.....

.....

.....

.....

.....

.....

..... mais brisons là-dessus.

Que j'ai d'obligations à ce *Pindare* presbytérien ! Il met ma conscience en repos & calme

toutes mes inquiétudes, *sur un certain sujet* pour l'instant & pour toujours. Ce cœur infortuné qui est sorti avec le mien des *portes célestes*, a sans doute été poussé dans quelque tourbillon, emporté par quelque coup de foudre, ou retenu par quelque gelée aérienne, & porté enfin pour le moins aux *antipodes*. Sûrement nous ne nous rencontrerons jamais. Le pauvre cœur ! Il est perdu, j'ai peur, &, à en juger par le mien, c'est dommage, en vérité, grand dommage !

Quoiqu'en disent tous nos *parleurs* & nos *écrivains sentimentals*, le mariage n'est autre chose qu'une espèce de trafic, & le plus commode de tous. Nous

échangeons passion pour passion; les titres, la beauté, &c. pour de l'argent; la jeunesse pour la vieillesse, ainsi du reste. Quelquefois le marché est heureux, mais c'est chose bien rare; & si l'on pouvoit péser exactement la perte & le gain, c'est toujours, je crains, du côté de la perte que pencheroit la balance. *Citez-moi*, dit un proverbe espagnol, *un seul mariage où la beauté soit entrée pour quelque chose, & où il n'y ait pas eu de fraude* Ce proverbe est bon dans tous les cas, & il vient à l'appui de mon principe, que le mariage est un trafic fondé sur l'artifice & la tricherie. L'un se marie par raison de convenance ou de fortune;

un autre par tempéramment, un troisieme pour avoir des héritiers ou pour complaire à sa famille, & ainsi de tous. De tous nos amis qui sont mariés, il n'y en a pas un seul qui n'y ait été porté par quelqu'un de ces motifs, excepté *Lord C**** qui a épousé sa femme, comme il achete des boucles, parce qu'elle étoit à la mode, & qui depuis enrage, je suis sûr, de tout son cœur, de ne pouvoir la troquer, comme il fait de ses boucles, quand la mode en passe: peut-être même qu'au bout d'un mois il eût déjà fait volontiers ce marché.

Platon ne favoit que faire des femmes, il doutoit s'il les devoit

ranger dans la classe des brutes ou des êtres raisonnables ! Le docteur *Watts* est plus galant ; il n'hésite pas à leur donner une nature toute divine. Moi, j'ai aussi mes doutes. Quant à *Mahomet*, il a eu à ce sujet de très-jolies idées. Otez la défense de boire du vin , & la vie turque sera fort agréable.

Bonne nuit.



LETTRE

LETTRE XII.

EN vérité , mon ami , votre liste de nos hommes d'esprit actuels , ne vaut pas un écu. Le temps de l'esprit est passé. Il n'y a pas aujourd'hui dix hommes qui méritent ce titre ; & la génération naissante ne promet pas de nous dédommager de nos pertes. L'arbre qui porte de tels fruits , est séché jusque dans ses racines. Ne confondez pas , je vous prie , l'homme d'esprit avec celui qui vous fait rire. Un vieux conte plaisamment narré , une bouffonnerie , une grimace , &

même un regard sérieux , il n'en faut pas davantage pour exciter des éclats de rire convulsifs : qu'une personne en rie, toute la compagnie en rira. Mais les traits vraiment spirituels & délicats , affectent bien moins les muscles que le cœur , & souvent le cœur sourit , sans qu'il paroisse aucune trace de gaieté sur la figure. Plus j'y réfléchis , moins je conçois comment il a pu vous venir dans l'esprit que *Chase-Price* étoit un homme d'esprit. Il n'a pas plus de prétentions à l'esprit qu'aux graces. C'est un bouffon , assez plaisant , & rien de plus. Toujours de bonne humeur , il compose des chansons obscènes &

les chante ; dit & fait des choses que personne que lui , ne voudroit , ni dire ni faire. Mais le fond de son caractere , c'est la politique ; non pas la politique publique , mais une politique *privée*. C'est l'homme de la *Grande-Bretagne* , qui entend le mieux cette science & qui la pratique avec le plus de succès. Il a toujours quelque'arriere dessein , quelques vues secrettes , & jamais il n'a chanté un couplet , ni conté quelque sale histoire , sans quelque'intention détournée. S'amuser ou amuser les autres , n'est jamais son seul but. Son honneur lui a valu une grande fortune , & la lui assurera , je pense , toute sa vie.

Croyez - vous que lorsque *Bolingbroke*, *Swift*, *Arbuthnot*, *Pope*, &c. &c. se trouvoient réunis ; croyez-vous que la conversation de ce cercle d'hommes éclairés & polis, ressembloit aux propos bas & grossiers de M. *Price* ? Leurs discours respiroient la raison & le sentiment parés des fleurs & des graces de l'imagination la plus brillante. Il leur échappoit mille faillies qui égayoient la sagesse & ne la bleissoient point, & les foux qui veulent toujours rire, sans savoir pourquoi, se feroient assurément ennuyés fort souvent dans leur société.

Si moi, je vous répétois quelques-unes des ballades ou des contes

du sieur *Price* , vous ne leur trouveriez , j'ai peur , aucun agrément , parce que je ne vous les débiterois pas avec ces cris & ces grimaces qui en font le principal mérite. Peut-être vous amuserois-je cependant une heure ou deux , tout au plus. Mais les traits d'esprit plaisent dans tous les temps , dans toutes les langues , dans toutes les bouches ; ils ne vieillissent point ; on peut les oublier , mais tant qu'on se les rappelle , ils font plaisir ; au lieu que les facéties d'un bouffon , n'amusent qu'un instant , & ne vont qu'à lui. Avançons dans votre catalogue.

Pour lord C*** , tout son esprit est dans ses talons : il s'est

tant exercé & il a si bien réuissi à faire des *entre-chats* , que hors de là il languit & ennuie en tout & par-tout. Quelques vers d'écolier ne suffisent pas pour mériter la palme du génie , & ce qui prouve , sans réplique , que le noble Lord n'en a point , c'est qu'il a fait part au public de ses productions. Il fait un peu de français & d'italien , & parle passablement ces deux langues ; eh bien ! c'est une preuve qu'il n'a pas oublié tout ce qu'il a appris au collège ; mais en vérité , en vérité , mon ami , ce n'est pas là un homme d'esprit.

Charles Fox & Fitz Patrick , ont tous deux des talens supérieurs & beaucoup d'éloquence ;

mais ils ne possèdent ni l'un ni l'autre , ce caractère *attique* , qui , éclairé & guidé par un goût délicat & pur , donne tant de force à l'imagination & d'élévation à l'esprit. Ce ne fut pas là non plus le partage du feu comte de *Bath* , nide M. Charles *Townshend* , & c'est une intempérante vivacité de génie qui a étouffé cette qualité chez M. *Edmond Burke* (1). L'homme qui est doué dans le plus éminent degré de cet avantage précieux & rare , a joué un rôle si brillant dans les affaires publiques , qu'uniquement occupé des grands talens qu'il y a déployés , on n'a pas fait atten-

(1) Grand orateur.

tion à ce que son caractère domestique a d'aimable. C'est de milord *Chatham* que je veux parler. Je ne connois rien de préférable à ses entretiens familiers que ses discours publics. Quant à lord *Mansfield*, il réunissoit, si je puis m'exprimer ainsi, *toutes les dispositions attiques*. Mais, destiné au barreau dès son enfance, l'éducation qu'il a reçue, son état ensuite, & mille autres circonstances dont il n'est pas besoin de parler, ont accoutumé son esprit à une marche symétrique & lente, & réprimé les élans de son génie. Pénétré de respect pour ce nom illustre, je ne puis m'em-

pêcher de m'écrier avec Pope :

Que dans *Murray* (1) l'on perd un agréable *Ovide* !

George Selwyn est bien supérieur à *Chase-Price* ; mais bien à *Charles Townshend* , dont il se moque cependant , à ce qu'on m'a dit , continuellement. Mais cela ne prouve rien ; car en fait de raillerie , le narquois *George Bodens* feroit leur maître à tous les deux. Je me trompe peut-être ; mais il me semble que le talent de M. *Selwyn* pour la raillerie , est un instinct machinal , & le fruit de l'habitude , plutôt que du génie. Il feroit bien malheureux en effet , que

(1) Nom de famille de milord Mansfield.

jouant sur les mots depuis dix ans , il n'eût pas l'art de leur faire dire tout ce qu'il veut.

B*** parle avec élégance ;
L*** est un excellent critique ,
& l'on en trouveroit mille autres de la même classe , très-propres à être membre d'un *club littéraire* ; mais rien de plus. *Gar-
rick* est lui-même sur la scène , & un acteur par-tout ailleurs : *Foote* est un mince par-tout ; un mince admirable sur le théâtre , dans la société ; mais toujours un mince. Il feroit impossible de se donner plus de peine que *mylady Montagu* , pour être toujours environnée de gens d'esprit ; elle les recherche , les pensionne , les flatte & leur donne de bons

dînés ; c'est une femme aimable & extrêmement polie ; elle n'est plus jeune à la vérité, mais ce n'est pas de quoi il s'agit : eh bien ! en dépit de tous ces soins qu'on croiroit devoir faire jaillir l'esprit des planchers, la conversation y languit souvent, la médisance & la pédanterie ne s'en mêlent que trop, & quoique les discours qu'on y tient soient toujours très-décent, & ordinairement assez instructifs ; cependant un observateur impartial & tranquille, riroit parfois de l'embaras de la *belle présidente*, pour donner de la couleur & de la vie à son cercle littéraire.

Je m'étonne que dans votre liste vous ayiez oublié *Windham*,

qui fera quelque jour (remarquez bien ma prophétie) un des hommes les plus habiles , & des plus beaux génies de notre siècle. Je hazarde peu en faisant cette prédiction : mon pressentiment ne sera pas trompé : son savoir , son jugement & ses talens le justifieront sûrement.

Les bons mots & les railleries qui font l'unique entretien de nos tables , fournissent aux convives des propos fort agréables , j'en conviens : mais il y a loin de là à ces conversations attiques , le plaisir le plus délicieux & le plus satisfaisant que l'esprit humain puisse goûter. Oui , mon ami , je crois que l'esprit humain est éteint , & je le

crois, (entre mille autres raisons) parce que non-seulement il n'est pas un seul homme aujourd'hui qui mérite le titre d'homme d'esprit, mais que personne même ne semble savoir ce que c'est que l'esprit. Avoir de tout quelques idées ; parler de tout & ne douter de rien ; affecter le sentiment & ne cultiver, pour ainsi dire, que la surface du jugement ; joindre à des expressions heureuses & recherchées, une imagination agréable & une conversation aisée ; avoir les qualités nécessaires pour plaire, mais aucune pour justifier l'estime ; être né avec le don, funeste peut-être, d'une conception facile, & partir de là pour se croire au-

deffus de la réflexion ; voler d'objet en objet fans rien approfondir ; se hâter de cueillir par-tout des fleurs , fans jamais donner aux fruits le temps de mûrir : tous ces traits réunis , forment la peinture des gens auxquels de nos jours on s'empresse de donner le nom de *grand esprit*.

Ne me fachez pas mauvais gré de la longueur de ma lettre ; remerciez - moi plutôt de ce qu'elle n'est pas plus longue encore , vu le sujet sur lequel vous m'avez forcé de vous écrire , & le desir que j'avois de rectifier vos idées qui me paroissent un peu erronées sur ce sujet. Je vous le répète encore , l'esprit se meurt

& les grands talens aussi. Cette fois mes paroles sont des oracles, & avant peu d'années, vous en reconnoîtrez la vérité. Il m'eût été facile de vous prouver plus au long le *comment* & le *pourquoi* ; mais ces objets moitié-métaphysiques , sont très-peu du goût de votre , &c. &c.



L E T T R E X I I I .

U^N *Strephon*, comme vous, devoit tout naturellement s'imaginer que je m'empresserois de faire ma cour aux *nymphes* . . . je veux dire aux *nymphes* champêtres de *Hagley*. Eh bien! j'ai si peu de considération pour elles, que j'ai d'abord formé le dessein de les dépouiller de toutes leurs parures, & de faire un objet de bénéfice des chênes qui leur servent d'asyle. Vous allez vous écrier aussi haut que feroit une *Dryade*. Mais ni vos cris, ni vos supplications, ne me tou-

cheront. La résolution est patriotique , je ne m'en départirai point , & je ferai des bocages d'*Hagley* , un sacrifice très-utile à mon pays.

Le systême de nos jardins modernes , en dépit de la mode & de *M. Brown* (1) , est une vraie folie. Rien n'est plus ridicule que ce mélange d'édifices de toute espèce , dans un parc ou un jardin. Un château magnifique ne peut que perdre , à être environné de tant de bâtimens recherchés. C'étoit le sentiment de *Keert* (2). Aussi tous les endroits bâtis sur

(1) Fameux dans l'art de disposer & d'orner les jardins.

(2) Architecte renommé.

ses plans, (qu'il avoit le bon esprit de ne pas gâter , par ces raffinemens insensés , qui plaisent tant aujourd'hui) tous ces endroits , dis-je , respirent une majestueuse simplicité , qui seule porte dans l'ame cette douce admiration qui frappe , étonne & charme tout-à-la-fois. Un joli bois est un objet fort agréable , & plus les masses de feuillages sont rapprochées & entassées , plus la beauté approche de la magnificence. Mais la blancheur des édifices dont on les parfume , leur ôte toute leur majesté , & pour être trop coupés , ils ne font plus aucune impression. La verdure dans notre pays , n'est pas faite pour orner

des temples grecs ; mais bien pour ombrager des troupeaux de moutons & les cabanes des bergers. Les divinités d'*Athènes*, & de *Rome*, ne fauroient se plaire dans notre climat, excepté pourtant les enfans d'*Eole*, qui s'y font vivement sentir tous les hivers. Il y a à *Hagley* un temple de *Thésée*, que le jardinier appelle communément, le temple de *Persée* : il est découvert, & on l'apperçoit de toute part ; tandis que le temple de Dieu, que le jardinier nomme *l'église du curé*, est tellement entourée & cachée par des arbres, que les dévotes ont bien de la peine à y lire dans leurs heures. C'est donner une préfé-

rence bien marquée aux Dieux étrangers , & , selon moi , commettre un vrai sacrilège. — Partout où la nature est grande , il faut en profiter , non pas en cherchant à l'embellir encore , mais en écartant tout ce qui la gêne ou la cache. Un site agréable par lui-même , n'a pas besoin d'ornemens étrangers , sur-tout s'il se rencontre dans un parc où l'on n'aime jamais à voir la main de l'art.

Stow (1) est , à mon avis , un endroit détestable. Il a par-tout l'air d'un *golgotha* , digne d'un

(1) Maison de plaisance de Mylord , Temple où sont les plus beaux jardins d'Angleterre.

prince, je l'avoue : aussi n'y peut-on nulle part oublier un instant cette triste idée , & c'est de quoi je me plains. Mes parcs , à moi , offrent aussi quantité de beautés vraiment rares. Mais pour les rendre *classiques* (comme on dit) on les a gâtés par des embellissemens aussi mal-entendus que superflus. Sentez-vous tout ce qu'ont de ridicule ces expressions : *un jardin , un parc classique ?* Autant voudroit dire , un *plenubpudding* , un *alloyau classique*. Quelle sottise de faire de nos bosquets couverts d'éternels brouillards , le siege des Héros , des Dieux & des Déesse*s classiques* ! Mais l'affectation & l'ineptie des petits esprits , passent

toute imagination. Combien n'y a-t-il pas de gens qui, dans la crainte qu'on ne remarque pas leur profond savoir, ont toujours la bouche remplie de grands mots & d'expressions pédantesques? Lord *Orrery*, par exemple, donna à son chien, pour des raisons *classiques*, un nom très-*classique*; & ce nom n'étoit rien moins que celui de *César*. Mais *César* un jour mordit son maître d'une manière nullement *classique*, & son maître saisit un bâton & le poursuivit tout autour de la chambre, avec toute la gravité & l'importance convenable, en lui adressant ces menaces *classiques*: « *César*, *César*! si je t'attrape, *César*! je te donnerai

» autant de coups de bâtons ,
» que *Brutus* dans le *Capitole* a
» donné de coups de poignards
» au grand homme qui portoit
» ton nom. » N'est - ce pas - là
le comble de la bêtise & de
l'affectation ?

Adieu ; &c. &c.



LETTRE XIV.

C'EST bien malgré moi, Monsieur, que je vais vous obéir & vous faire la relation de cette aventure dont vous avez tant entendu parler, & qui a excité si vivement votre curiosité. Tout le prix de ces fortes d'histoires consiste dans la maniere dont elle sont narrées, & celle-ci que j'ai contée parfois avec tant de succès & de façon, à remplir de terreur pendant la nuit, les esprits simples & crédules, fera, j'ai peur, une triste figure dans
un

un récit écrit. N'importe, je vais vous satisfaire.

D * * * dans sa jeunesse étoit un jour à la chasse avec quelques-uns de ses amis. Tout-à-coup paroît un homme de très-bonne mine & très-bien monté. Il manioit son cheval avec tant d'adresse & de force, que tout le monde en fut frappé. Ce cheval étoit un animal d'une vigueur & d'une vîtesse surprenante. Rien ne l'arrêtoit. Il atteignoit tous les chiens à la course, & le piqueur qui ne pouvoit suivre, juroit que cet homme & sa bête étoient des *diables d'enfer*. La chasse finie, on invita à dîner ce personnage extraordinaire, & là, le convive surprit,

bien plus encore par les agrémens de sa conversation & l'élégance de ses manières, que n'avoit fait l'écuyer par ses prouesses. Il étoit orateur, poète, peintre, musicien, jurisconsulte, théologien, il étoit tout. Aussi ses discours avoient-ils un charme magique si puissant, que les chasseurs, quoique harassés & n'en pouvant plus, veillèrent bien plus avant dans la nuit que de coutume. Enfin, l'enchantement le céda au sommeil & à la lassitude. On commença à se retirer. Toutes les fois que quelqu'un de la société sortoit, il lui échappoit des signes très-visibles de mécontentement & de chagrin : il redoubloit d'efforts pour plaire,

& déployoit toutes les reffources , toutes les richesses de son imagination , afin de retenir ceux qui restoient ; mais en vain. Il fallut se séparer. On le conduisit à sa chambre , & chacun fut dans la sienne. A peine fermoit-on l'œil , que toute la maison retentit des plus terribles cris qu'on eût jamais entendus. Ce vacarme éveilla tout le monde. Comme il dura peu , on s'imagina que c'étoit quelque dogue qu'on avoit , par mégarde , enfermé dans un coin du château , & l'on essaya de se rendormir. Mais à l'instant on fut éveillé de nouveau , par des cris mille fois plus affreux que les premiers. On tira toutes les sonnettes , tous

les domestiques arriverent & dirent tous , que ces sons effrayans partoient de la chambre de l'étranger. Quelques personnes se leverent : pendant qu'elles s'habilloient pour aller à la source de ce tumulte , voilà que des clameurs aiguës qui sembloient l'accent du désespoir & de la mort , vinrent de rechef les étonner & les faire frissonner de tout leur corps. On frappa quelque temps à la porte de l'étranger : il répondit enfin , comme s'il s'éveilloit , dit qu'il n'avoit rien entendu , & pria d'un ton mécontent , qu'on ne vînt plus troubler son repos. Retirés chez eux , ces Messieurs commençoient à se faire part de leurs

idées , lorsque leur conversation fut encore interrompue , & cette fois , par des beuglemens , des rugissemens si affreux , si épouvantables , qu'on eût cru entendre hurler l'enfer & tous les damnés. Ils écoutent , vont au bruit , arrivent à la même porte , l'enfoncent & trouvent cet homme à genoux sur son lit , une discipline en main , se déchirant le corps , & ses draps couverts de sang. Dès qu'il les eut aperçus , il s'arrêta , les supplia du ton le plus touchant , que par pitié , ils daignassent le laisser , les assurant que la cause de ce bruit extraordinaire , n'existoit déjà plus , & que le lende-

main , il leur rendroit raison , & des cris qu'ils avoient entendus , & du triste spectacle qu'ils voyoient. Pressés par ses instances réitérées , ils le quitterent ; & le lendemain , dès qu'ils furent levés , ils retournerent à sa chambre : il n'y étoit déjà plus. On examina son lit , il n'y restoit pas une goutte de sang. On s'informa dans toute la maison , & l'on apprit des palfreniers , que dès que le jour avoit commencé à pointer , ce gentilhomme étoit venu à l'écurie , tout botté & éperonné , prier qu'on fellât promptement son cheval ; qu'il avoit témoigné la plus grande impatience pendant cette opéra-

tion , & que dès qu'elle avoit été finie , il étoit parti au grand galop. Sur le champ on envoya des domestiques à sa poursuite , dans l'endroit & aux environs ; mais on n'en put découvrir aucune trace , & depuis , personne n'a vu ce singulier personnage , personne n'en a entendu parler.

On écrivit à l'instant tous les détails de cette aventure , & tous les témoins les signèrent , afin que si quelqu'un la contoit par la suite , on n'hésitât pas de l'en croire , & la plupart de ceux qui l'ont ainsi attestée , sont gens de la plus grande distinction.

Ce seroit une impertinence

(128)

d'ajouter un seul mot à ce récit , ainsi je finis en vous assurant des sentimens avec lesquels ,

Je suis , &c. &c.



L E T T R E X V.

RECEVEZ, mon cher ami, mes remerciemens les plus sinceres de vos félicitations obligantes, sur ma derniere promotion, & quant aux conseils pleins d'amitié dont vous les avez accompagnées, je ne crois pas pouvoir les mieux reconnoître, qu'en vous ouvrant mon cœur & en vous y laissant lire mes plus secrets sentimens.

Vous avez connu mon pere, & je suis sûr que vous conviendrez avec moi que son caractère faisoit vraiment honneur à son

rang & à sa naissance. On payera sans cesse à sa mémoire le tribut de respect & de reconnoissance qui lui est dû , jusqu'à ce que par une longue révolution de temps , la postérité ait perdu toute idée de notre âge & des hommes qui l'ont illustré. Dans la république des lettres , il a volé à un rang très-élevé. Ses connoissances en politique sont avouées de tout le monde. Il s'est fait dans les deux chambres de notre parlement, la plus glorieuse réputation ; il étoit uni de l'amitié la plus entière avec tous les grands hommes de son temps , & sa vertu & sa piété ont fait l'édification de son siècle. C'étoit , en un mot , un homme

d'un très-rare mérite : c'est l'idée qu'on a unanimement de lui, & il suffit de prononcer son nom, pour réveiller dans tous les cœurs, les sentimens les plus flatteurs. Je vous laisse le soin d'ajouter ce qui manque à cette esquisse. Mais combien n'allez-vous pas être étonné d'apprendre que la place à laquelle cet homme également recommandable par les qualités de l'esprit & de l'ame, borneroit toute son ambition, & qu'il n'a jamais pu obtenir, étoit celle de *chef de la justice à Lyre*. Voici le revers de la médaille. Son gracieux fils, votre humble serviteur, dont vous connoissez aussi fort bien le caractère, & qui n'est pair du

royaume, que depuis deux jours, vient d'être élevé à ce poste, sans l'avoir mérité par aucun service antérieur ; sans l'avoir demandé ni paru le desirer, & même sans que le ministre lui ait imposé aucune condition pour l'obtenir. A cette offre, ma surprise a été sans égale, & ce qui ne m'est pas ordinaire, le rouge m'est monté au visage, par la comparaison soudaine que j'ai faite de mon pere à moi, & de mon lot au sien. J'avois le cœur si plein, que dès que l'*émissaire ministériel* m'eût quitté, je me dépêchois de m'épancher dans le sein de la premiere personne que je rencontrai, & en vérité, on ne pouvoit pas plus mal

choisir , pour confier des réflexions de sagesse.

C'est un assez bel encouragement pour être un peu scélérat dans ce monde. Le *diable* n'y paroît pas toujours sous la figure d'un *lion rugissant*. Il y joue ordinairement un rôle plus agréable. A quoi bon , mon ami , tant d'incompréhensibles singularités ? C'est l'opprobre de notre siècle , ou la honte du gouvernement , que la dissolution l'emporte sur la vertu. Peut-être aussi est-ce une politique chez les ministres , de jeter un os aux dogues dont ils ont peur , pour les empêcher d'aboyer. Vous qui avez étudié le cœur de l'homme ; qui avez fouillé si avant dans ses replis ,

& qui possédez l'art heureux de concilier dans les choses de ce monde, les trompeuses & inexplicables apparences, éclaircissez-moi un peu ; détrompez-moi, grondez-moi, j'y consens. Tout ce qui est bien, me touche ; l'éclat de la vertu me charme ; je tente de la saisir, mais elle m'échappe & je retombe dans la fange. Ma raison & mes passions sont souvent aux prises, mais les passions l'emportent toujours, & je sers à leur triomphe.

..... *Video meliora, proboque,
Deteriora sequor.*

Adieu.

Tout à vous, &c. &c.

LETTRE XVI.

PUISSENT le *Morning-Post* & toutes nos gazettes , qui répandent les plus méchantes , les plus fausses & les plus détestables histoires , auteurs , imprimeurs , éditeurs , libraires , colporteurs & lecteurs , être tous à tous les diables. Lorsqu'on est le sujet de quelque paragraphe de temps à autre seulement , il n'y a pas là de quoi s'affecter. C'est une taxe que paye toute personne constituée en dignité , qu'elle le mérite ou non , à ce démon de la

calomnie , qui maintenant est très-bien servi dans notre capitale, où chaque table de déjeuner est un autel dressé pour lui. Mais occuper toujours à moi seul la *chronique scandaleuse*, & voir les mensonges outrageans qu'on y débite sur mon compte , non-seulement la tirer de l'oubli , mais la mettre en vogue , & la faire rechercher de l'univers entier ; cela est aussi par trop mortifiant & trop cruel ; & pour mettre le comble à mon dépit, aucun moyen d'en avoir satisfaction n'est en mon pouvoir. M'armer de la verge du ressentiment, & m'en servir à mon gré, ce feroit ouvrir un nouveau champ à ces

impertinences , & vouloir les perpétuer : n'y opposer qu'un silence méprisant est au-dessus de mes forces , & la conduite que vous me prescrivez de tenir , ressemble à la raison qu'avoit S. *Augustin* : de croire une chose , *quia impossibile est*. Je ne puis entrer nulle part que je ne trouve sur la table la page où mon déshonneur est écrit. Je ne rencontre personne dans la rue , que ses regards ne me disent clairement qu'elle la lue. Et mes propres valets aussi , oui , je les ai surpris qui faisoient leurs observations. Les porte-faix enfin , vont , si bon leur semble , répéter toutes ces fables , & je m'attends tous les jours à en-

tendre mon cheval , comme *l'âne de Balaam* , me hennir des reproches , non pas par l'opération du ciel , mais par celle du diable.

Il faut cependant faire quelque démarche , concerter quelque moyen pour imposer silence à ces cris. Chercher à gagner ces chiens qui aboyent , feroit une humiliation égale au moins à ce que je souffre. Mais enfin je ne puis deviner quand ce déchâînement finira , & le *totâ cantabitur urbe* est terrible. Je ne saurois ni le supporter , ni me venger ! Le frippon se tient sagement dans le cercle de ses privilèges : essayer de l'en faire sortir pour profiter de son im-

prudence, & l'en punir, est le
 seul parti qui s'offre à ma ven-
 geance; mais je crains fort que
 l'exécution ne réponde pas à
 mon attente. Je ne fais que faire.
 Voyez donc à prendre pour
 moi quelque bonne résolution,
 & persuadez-moi de la suivre,
 ce fera le service le plus signalé
 que vous ayez jamais rendu,

A votre affectionné, &c.



LETTRE XVII.

LE vif intérêt que vous avez daigné prendre , mon cher ami , à ma. derniere persécution , est une marque bien flatteuse de l'affectueuse estime que vous m'avez toujours conservée. Je vous en remercie sincerement , & je n'aurois plus rien à desirer , si le monde pouvoit connoître la place que j'occupe dans votre cœur , & combien est ardente l'amitié que vous m'avez vouée : ce seroit un puissant antidote contre le poison funeste qui infecte tous les esprits sur

mon compte. Les batteries du scandale ont enfin cessé d'être toutes tournées contre moi , & le premier objet qui s'offrira à leur rage , ensevelira promptement , & pour toujours à ce que j'espere , dans le profond oubli les odieuses attaques que j'en ai effuyées.

J'aime trop mon pays , ses loix & ses privilèges , pour rien écrire ni même penser contre le *Palladium* de la constitution Britanique , c'est-à-dire , la liberté de la presse , quoiqu'assurément j'en aie souffert ma bonne part. Tant que cette liberté sera en vigueur , (& puisse-t-elle y être toujours !) le peuple peut être tranquille sur les

privilèges qui lui affurent la prééminence sur toutes les autres nations. Mais , si je pense qu'il feroit extrêmement dangereux de porter l'atteinte , même la plus légère , à la liberté de ceux qui en se prévalant de ces droits , les soutiennent , je crois , en même-temps , que ce feroit peut-être très-sagement fait , de réprimer un peu l'énormité de tous les scandales particuliers. Les innovations vont tous les jours en croissant , & cet abus une fois toléré , il est difficile de fixer le point où l'on s'arrêtera.

Un prêtre , si je ne me trompe , passe pour avoir inventé *la poudre à canon* : un homme de

guerre a donné la premiere idée *de l'art de l'imprimerie* , & souvent j'ai entendu faire les observations les plus curieuses , les plus étonnantes & les plus profondes sur l'étrange *disparate* qui se trouve entre la plupart des inventeurs & leurs inventions. Un instant de réflexion suffit cependant pour se convaincre qu'il eût été bien plus surprenant & moins naturel , que ce fussent des hommes d'un caractère différent , qui introduisissent ces nouveautés dans l'art de la guerre & la république des lettres. Tout le monde convient , je crois , que depuis qu'on fait usage de *l'artillerie* & des *armes à feu* , les batailles sont moins meur-

trieres : les guerriers ne se baignent plus dans des ruisseaux de sang : ils ont à peine le temps de tirer leur épée. Il me semble donc qu'une découverte qui a adouci le carnage & les horreurs des combats , devoit tout naturellement être faite par un ministre de l'évangile de paix. Examinons maintenant ce qui se passe dans la littérature , depuis l'introduction de la presse. Quelle foule innombrable n'a-t-elle pas fait éclore de polémiques auteurs armés de tout ce que la malice & le ressentiment ont de plus amer & de plus cruel. Que de haines nationales & domestiques n'a-t-elle pas excitées ? Quelle rage , quel fiel n'a-t-elle pas distillé

distillé dans tous les cœurs ? Que de querelles , que de dissensions n'a-t-elle pas engendrées ? Que de controverses honteuses , funestes , criminelles & impies n'a-t-elle pas fomentées ! Que de scandales de toute espece n'a-t-elle pas propagés ? Que d'odieuses passions n'a-t-elle pas servies ? C'est au point que les gouvernemens même les plus tolérans , ont été obligés d'arrêter ces licences , & de les réprimer par des loix sévères. Pourquoi donc s'étonner que ce soit un homme dont la profession n'a d'autre base que l'animosité , l'injustice & la méchanceté des hommes , qui nous ait fait ce

présent ? Je ne doute pas que vous ne conveniez maintenant de grand cœur avec moi que le monde a bien plus d'obligations au prêtre qu'au soldat. Vous me direz peut-être qu'il est facile de s'appercevoir que mes blessures saignent toujours , & que c'est dans les douleurs qu'elles me font encore ressentir qu'il faut chercher la cause de ma maniere de raisonner. Eh bien ! je suis d'un sentiment tout contraire. Mais n'importe , je vais laisser ce sujet jusqu'à ce que toutes mes plaies soient entièrement refermées , & alors , si vous le permettez , je profiterai de ma premiere heure de

loisir , pour vous mettre sous les yeux ce qu'il me reste encore à dire sur ce sujet.

J'ai l'honneur d'être avec toute la considération possible , &c.



LETTRE XVIII.

IL faut que j'avoue , quoique j'y sois traité avec beaucoup de politesse , que la dédicace dont vous me parlez , est un très-mauvais ouvrage , & l'a disgrâce du livre à la tête duquel on l'a placée. Vous vous étonnez que je ne me sois pas chargé , moi-même , d'en faire une meilleure. Assurément , je voudrois de tout mon cœur l'avoir faite. Mais l'auteur de cet ouvrage , qui a mille autres bonnes qualités , est si bavard que je ne hazarderois

jamais de lui confier le plus léger secret.

Trois différens motifs ont donné lieu aux dispositions du testament qui l'ont chargé de la glorieuse fonction d'éditeur. — Le ressentiment de mon pere pour un fils ingrat , dont il étoit bien aise de donner une preuve. — Sa prévention pour son gracieux neveu qui lui avoit fait concevoir par ses assiduités & ses flatteries , la plus haute idée de son mérite. — Et enfin , le desir de faire à ce gracieux neveu un legs flatteur par l'honneur & le profit qui pourroient lui revenir de la publication de ces écrits. Enflé de ce soin comme un nouveau noble de ses titres ,

il ne connoît plus d'autre bien que l'encens des imprimeurs & de leurs ouvriers ; d'autre plaisir que d'être traité en enfant de la science. Je desirerois seulement , que content de la célébrité dont il jouit , il n'en cherchât plus d'autre. Mais ou je le connois mal , ou après avoir joué le rôle d'éditeur , il voudra jouer le rôle plus brillant d'auteur , & il s'imaginera facilement avoir tous les grands talens nécessaires pour s'acquiescer , après avoir publié avec succès les ouvrages d'autrui , une gloire bien plus éclatante encore , en donnant au public les siens propos. Que de chûtes il se prépare , s'il essaye jamais de

grimper l'échelle de l'ambition ,
 & sur - tout dans l'empire des
 lettres. Je lui avois , moi , con-
 seillé d'être content ; mais c'est
 jalousie de ma part , lui persua-
 dent les fots. Pauvres esprits !
 Que le geai se contente de ses
 plumes , c'est tout ce que je veux.
 S'il tente de se parer de celles du
 paon , sa vanité l'engagera dans
 un piège , où il sera bientôt dé-
 pouillé nud comme la main.

Changeons de sujet , & par-
 lons d'une fotte après avoir parlé
 d'un fot. Mis. * * * a fait ce
 qu'elle n'avoit pas le droit de
 faire , & dit ce qu'elle n'étoit pas
 autorisée à dire , & si peu , que les
 raisons même d'un aussi habile
 & respectable avocat que vous ,

ne sauroient l'excuser. Vos arguments qui seroient si puissans & si decisifs , si vous plaidez la cause de la vérité , ne sont que de foibles toiles d'araignée dans une circonstance où il s'agit de soutenir , ou , pour mieux dire , de pallier l'injustice. Au reste , cette maladresse à faire valoir une mauvaise cause , ne peut tourner qu'à votre honneur , & je vous en félicite , si vous vous y êtes porté de vous-même : si c'est à la sollicitation de Mylady , j'admire le pouvoir que l'amitié a sur votre cœur. Vous avez toujours raison avec moi , & pour vous donner toute la satisfaction que vous méritez , je vous autorise à tranquilliser la

dame, & à calmer toutes ses craintes. Le sacrifice n'est pas léger ; car j'ai en main tous les moyens possibles de me venger. Enfin, je vous permets, si cela peut servir vos intérêts auprès d'elle, de lui déclarer que c'est à votre considération que j'ai tout oublié.

*Nullum memorabile nomen ,
femineâ in pœnâ est , nec habet victoria lau-
dem.*

J'ai l'honneur, &c.



LETTRE XIX.

JE n'oserois l'affurer comme une chose dont je suis certain ; mais , j'ai quelques raisons de penser que le feu comte de *Bath* donnoit sur la fin de ses jours une espece de préférence au gouvernement français , sur le gouvernement anglais. Sur quels principes un tel sentiment étoit-il fondé ? Je n'en fais rien , je ne puis le dire. Mais sans doute ce n'est pas d'après un mûr examen qu'il s'est déterminé. Ce ne peut donc être que par un vain orgueil qui méprisoit

l'opinion commune , par un vif amour pour le pouvoir absolu , ou enfin , par des motifs personnels qui n'ont jamais plus d'empire sur nous , que lorsque nous approchons du terme de notre vie. Avec un tel caractère & de telles dispositions , on doit tout naturellement préférer le gouvernement français à tout autre. Cette conjecture n'est pas honorable pour le feu Comte , mais je la crois vraie. Voilà les hommes : à chaque instant les préjugés d'habitude triomphent chez eux de la raison & du jugement , & je vais vous en donner un exemple qui fans doute ne vous déplaira pas.

Il n'est pas un seul homme,

s'il a le sens commun, quelque idée des choses de ce monde, & quelque connoissance du cœur humain, qui, après avoir mûrement examiné & comparé l'évangile & le coran, ne donnera sur le champ au premier la préférence la plus décidée & la plus illimitée. Il admirera dans l'un cette doctrine si raisonnable & si douce, & conviendra de toutes les absurdités qui se trouvent dans l'autre. Eh bien ! Il y a cependant des hommes d'un grand sens, (j'en connois, mon ami & vous êtes du nombre,) qui sont tellement esclaves de leur prédilection d'habitude, qu'ils consentiroient très-volontiers à troquer le *christianisme*,

contre la religion de *Mahomet*. C'est sans doute à quelqu'opinion qu'on lui aura suggérée, que *lord Bath* doit, d'avoir laissé triompher un sot amour-propre, de cet amour si louable de l'humanité. Peut-être, s'il a conçu une si bizarre, une si extravagante idée, est-ce l'ineptie de ses affections domestiques qu'il en faut accuser.

J'ai lu quelque part ou entendu faire une observation assez singulière : c'est qu'il n'y a pas sur la terre, une seule société d'homme qui se gouvernent par des principes d'humanité, & en jettant un coup-d'œil sur les coutumes des différens peuples qui couvrent le globe, j'ai été

forcé, quoiqu'à regret, de reconnoître qu'il n'en étoit presque point qui ne vînt à l'appui d'une si cruelle assertion. Qu'on lise avec attention les annales du monde; qu'on examine la conduite de tous les hommes dans tous les temps, & l'on conviendra, qu'excepté les devoirs absolument nécessaires pour la conservation de l'espece humaine: on conviendra, dis-je, qu'il seroit impossible de citer un seul principe de morale, d'imaginer une seule regle de vertu, qui n'ait été directement choquée dans quelque coin de la terre, par l'usage constant d'une nation entiere. Encore aujourd'hui, dans les pays les plus

policés , on croit avoir autant de droit d'exposer les enfans , que de les créer. Il existe encore des contrées où les fils croyent faire un grand acte de piété filiale , d'abandonner ou de tuer leurs parens , quand ils ne sont plus en état de pourvoir à leur subsistance. *Garcilasso de la Véga* parle d'un peuple du *Pérou* , qui faisoit des concubines , des femmes qu'il prenoit à la guerre , les nourrissoit avec soin , & leur faisoit des enfans dont il dînoit ensuite. Ce n'est pas tout : dès que la mere n'étoit plus en état de donner des mets si délicats à leurs horribles festins , elle partageoit le sort de ces fils , & fournissoit un repas à ces bar-

bares , dont le gosier s'étoit abreuvé du sang de ses enfans.

Il feroit très-facile de faire un volume entier des inhumanités fans nombre , qui de nos jours font comprises dans les institutions des gouvernemens d'*Asie* , d'*Afrique* , & des nations sauvages de l'*Amérique*. Les anciens historiens trouveroient aujourd'hui beaucoup à ajouter à la triste histoire des calamités humaines , & il n'est pas un seul coin même , de la région du globe que nous habitons , qui ne pût fournir un trait pour ce déplorable tableau. Oui : les différens usages , religions & gouvernemens qui distinguent les divers pays de l'Europe , des quatre

parties du monde la plus éclairée , offriroient sans contredit , une foule d'actions moins barbares , il est vrai , en apparence , mais tout aussi répréhensibles dans le fait , & aussi dangereuses dans leurs conséquences , que celles dont je viens de parler.

L'Angleterre , quoi qu'il en soit , a sur-tous les royaumes qui l'entourent , ce rare avantage , que si elle a donné quelquefois de grands exemples d'inhumanité , ç'a toujours été par un abus audacieux de ses loix ; au lieu que chez toutes les autres nations , ces atrocités naissent de la nature même de leur constitution. Dans le monde

entier, il n'est qu'un seul pays où l'on puisse trouver ce code si sage, si raisonnable & si humain, qui regle la conduite de ceux qui gouvernent aussi bien que de ceux qui sont gouvernés, & ce pays, c'est le nôtre. Nos loix sont fondées sur la raison la plus pure & sur ce mélange heureux de justice & de clémence qui, selon les théologiens, caractérise aussi les décrets de la toute puissance.

Mais ma feuille qui se remplit, m'avertit de quitter cet intéressant sujet, où il ne me resteroit plus de place pour vous assurer des sentimens,

Avec lesquels, &c.

LETTRE XX.

LE premier article de votre dernière lettre où vous m'apprenez la mort de * * * *, m'a vivement affecté : si elle étoit arrivée trois heures plutôt , je serois à l'instant parti pour *Londres* , afin de dissiper toutes les noires idées qu'elle m'a suggérées. Je ne saurois croire ce que vous me dites de ses derniers instans. Elle avoit tant à regretter dans ce monde , rang , fortune , amis & beauté à laquelle , dit *S. Evremond* , les femmes ont plus de peine à re-

noncer , qu'à la vie même. Elle voyoit , il est vrai , s'ouvrir devant elle , les portes de l'Elysée , où elle va avec les ombres les plus heureux :

Sur des fleurs étendue & de fleurs couronnée ,
Savourer à longs traits les plaisirs les plus purs.

Quoi qu'il en soit , sa mort m'a été bien sensible. Je la pleure , & je la pleurerai long-temps , non pas comme une amie , car jamais elle ne m'a admis qu'à ses assemblées publiques ; mais comme un objet digne de la plus tendre vénération , & surtout pour l'amour de toutes les femmes qui lui survivent. Il n'en est pas une seule qui puisse la

remplacer dans mon estime : si j'avois quelque considération pour toutes les personnes de son sexe , c'est que je la respectois dans chaque femme ; & ce respect , j'ai peur , va descendre avec elle dans sa tombe. Elle n'avoit rien de la légèreté des femmes ; & avoit toute leur délicatesse. Il n'est point d'hommes à qui ses connoissances , ses discours , ses sentimens & ses manieres n'eussent fait honneur , & elle leur donnoit un nouveau prix par cette grace , cette élégance , & sur-tout cet attrait invincible , qui est le partage exclusif de son sexe. Je vous dirai , en confidence , qu'elle est la seule femme

qui m'ait jamais fait rougir : un
jour elle excita sur mes joues
une rougeur si vive, si ardente,
qu'elles en brûlent encore au-
jourd'hui.

.

.

Se montrer constamment dans
toutes les circonstances de la
vie, bonne, tendre, sensible &
sincère ; dédaigner l'ambition,
l'avarice, le luxe & la vanité ;
fuir avec soin l'affectation, la
folie, l'enfantise & la légèreté :
toutes ces qualités réunies, for-
ment le caractère d'une femme
parfaite, & celle que nous pleu-
rons, les possédoit toutes. Elle
ne s'est jamais imaginée, je crois,
que ce seroit moi qui ferois un

jour son éloge ; & vous , vous riez fans doute de mes prétentions à peindre les perfections d'une femme. Je l'avoueraï , la période que vous venez de lire , m'a coûté : mon cerveau a été long-temps en travail , & ce n'est pas fans peine qu'il en est acouché : maintenant , je recommande ce pieux enfant à vos soins , & , je pense , que la sage-femme & la nourrice conviendront qu'il en est digne.

Ma liaïson avec **** , qui m'étoit si douce , finit par ma faute , il y a quelques années , à un bal masqué , chez le duc de *Bolton* , à *Hockwood*. J'y hasardai ce que j'appellerois , moi , une simple galanterie ; mais ce

qu'elle appella , elle , une impudence , & depuis ce temps , elle n'a plus souffert que je l'approchasse , ni même que je me rencontraisse avec elle. Mon effronterie , que rien ne sauroit déconcerter , m'a donné , comme vous savez peut-être , une terrible réputation , & je crains bien de la mériter. Cette manière de se conduire , ne laisse pas d'être imprudente , & quoique ce soit le moyen d'obtenir plus de succès que les gens modestes ne croient , la conclusion des aventures n'est pas fort heureuse , la plupart du temps. Une seule conquête manquée attache pour jamais à notre nom une très-déplaisante épithète. Dans
les

les opérations militaires ; les attaques subites & d'affaut, couvrent ordinairement les combattans de gloire ; mais dans un autre genre de guerre , il est à craindre parfois qu'on ne soit repoussé , & ces tentations malheureuses , entraînent toujours beaucoup de perte & de sang répandu. Tel a été mon sort sous des drapeaux moins glorieux ; mais plus agréables que ceux de *Mars*.

J'ai interrompu un instant cette lettre pour lire les papiers nouvelles qu'on vient de m'apporter. Ils m'ont appris une circonstance que vous aviez oubliée , c'est qu'elle est morte en couche. J'ai lu quelque part que

Part. I.

H

chez d'anciens peuples , c'étoit l'usage d'enterrer un nouveau-né avec sa mere , quand il avoit causé sa mort. Je frémis à cette idée , & cependant , dans ce cas-ci , j'aurois presque la cruauté de souhaiter ce sort à ce petit marmouzet , qui a privé le monde de son plus bel ornement.

Adieu. — Dois-je un compliment à votre pénétration , & découvrirez - vous avec quelle lenteur ma plume s'est prêtée à écrire cette page ? Mais non. Il y a un proverbe françois qui dit : *On ne parle jamais de bonne foi , quand on parle mal des femmes.* Je craindrois qu'après l'avoir renversé , vous ne fussiez assez méchant pour l'appliquer

A votre serviteur.

LETTRE XXI.

ENNUYÉS de nous-mêmes, nous avons tous quitté notre rustique retraite, & fait d'une voix unanime la partie d'aller à *Bristol*, où j'ai mangé de si excellentes tortues, & bu de si exécrationnable vin, que quoique j'y misse de l'eau à force, je me suis tout-à-coup trouvé mal & obligé de sortir pour prendre l'air. Je n'y ai pas eu grand plaisir, je vous jure. Une sueur froide, accompagnée de frissons & d'une défaillance intérieure, m'a fait sentir, mieux que je n'avois ja-

mais fait, qu'il faut mourir & ce que c'est. J'y ai réfléchi si sérieusement, que de retour chez moi, je profiterai de mon premier jour de mélancolie, pour faire mon testament, nommer l'exécuteur testamentaire, & haranguer mon avocat, sur la doctrine de la mort & des jugement derniers.

Je fus ensuite, (seul, car personne de notre société ne voulut m'accompagner,) à un déjeuner public, où je m'assis à une longue table avec un grand nombre de cadavres animés, qui dévoroient leur repas comme s'ils n'eussent plus eu qu'une heure à vivre, & plusieurs en effet sembloient près

d'expirer. Ce n'est pas tout encore. Je vis trois ou quatre groupes de spectres étiques qui dansoient un *cotillon*, & je pensai sur le champ à *la danse de la mort de Holbein*. Un gros & épouvantable coquin jouoit du fifre à ces victimes. Allant toujours, j'arrivai à la fontaine : mais au lieu d'y trouver des visages frais , vermeilles , & brillans de santé , elle n'étoit entourée que de cacochymes de toute espece & de toutes couleurs. Je voulus m'approcher pour goûter l'eau , mais à l'instant je me sentis suffoqué par l'haleine fétide de la consommation , étourdi par des toux pénibles , & frappé d'une odeur pestilentielle

qu'exhaloient tant de poulmons ulcérés. Non , je ne me ferois jamais fait de ce *Golgotha* vivant , une idée même approchante de la vérité. Jettant les yeux sur les montagnes qui s'élèvent avec majesté tout autour de ce triste séjour, je les considérai comme les pierres sépulcrales de ce vaste & dévorant tombeau.

Lord *Walpole*, me dit qu'il étoit là pour attendre sa fille. Quant à moi, j'étois très-pressé de quitter cette révoltante scene, car je n'y étois pas venu pour y rester, & pendant que j'attendois ma voiture, deux personnes vinrent me mettre des

billets de mort dans la main ; & elles m'apprirent que c'étoient l'endroit du monde où l'on expédioit les funérailles avec le plus de célérité, & qu'il y avoit des bieres toutes faites pour toute l'Angleterre. Je m'élançai dans ma chaise, & j'ordonnai à mon postillon de fouetter pour me tirer promptement d'un lieu où je courois risque d'être enterré vif.

La vie, après tout, est un mauvais présent, quand on songe à toutes les infirmités cruelles auxquelles elle est sujette, & qui non contentes de détruire l'édifice, tourmentent encore le possesseur avec tant de vio-

lence , & lui font endurer de si affreuses douleurs , qu'il maudit souvent sa possession !

Ah ! sous quel joug cruel tous les hommes gémissent !

Quel est leur sort ? Pleurer , travailler & souffrir ;

Murmurer d'être nés & craindre de mourir.....

Avec la mort pourtant, tous nos malheurs finissent !

Si je continue quelques instans encore sur ce ton , vous croirez sûrement que je finirai par me repentir , fonder un hôpital , & que mon éloge funebre & celui du *Rocheſter* , pourront être imprimés dans le même volume pour l'édification & l'encouragement des grands pécheurs : ainsi donc ,

Adieu.

LETTRE XXII.

JE ne chasse jamais , ni dans mes bois , ni en plaine. Le premier de ces amusemens demande des sacrifices , que je ne rapporterai pas ici , mais que je ne saurois faire. Le second me conviendrait mieux , mais n'est pas davantage de mon goût. Le tracas , les soins qu'il faut se donner , je dirois presque la tyrannie qu'il faut exercer pour s'assurer de trouver du gibier , ne sont pas dans ma façon de penser. Les loix sur la chasse

font un vraie monopole très-in-constitutionnel : d'ailleurs, la paix de la société est toujours plus ou moins troublée par les jalousies & les disputes qu'occasionne la chasse dans toutes les parties du royaume. J'employe mon temps à de plus nobles amusemens. Je lis dans cet instant avec autant de plaisir que d'application les ouvrages du chancelier *d'Aguesseau*. Il y a bien des années , déjà , que mon pere m'en mit un volume entre les mains, me recommandant d'y prêter la plus sérieuse attention , & de faire de son contenu autant que de ses propres conseils à lui. Je ne fis ni l'un ni l'autre , & je me repens

aujourd'hui bien vivement de ma négligence. Le magistrat, le ministre, le jurisconsulte, l'homme du monde, l'orateur, le philosophe, trouveront, tous, dans ces écrits, une source infinie de délices & d'instruction. Je n'en puis pas dire davantage, mais en voilà sans doute assez pour vous engager à les placer dans votre bibliothèque, s'ils n'y sont pas déjà.

Encore un mot : je suis très en colere de ce que vous ne m'écrivez pas, ou plutôt, de ce qu'au lieu de m'écrire vous ne venez pas vous-même. Oui : venez au plutôt visiter une retraite qui vous plaira, & voir un ami qui vous estime & vous

aime. Le matin nous étudierons ensemble ; le soir nous ferons notre cour aux muses , & quand la lune seule éclairera l'horifon , vous irez visiter l'urne de *Pope* , & je ne me moquerai pas de vous, je vous le promets. Je compte rester ici encore une quinzaine ; mais si vous y venez , ce sera vous qui déciderez du jour de mon départ.

Adieu.

Fin de la premiere Partie.



LETTRES

DE FEU

LORD LYTTTELTON.

SECONDE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

Vous vous trompez, mon
ami, l'ironie n'est pas mon talent.
B*** dit que je suis trop im-

pudent pour être railleur. Mais ce n'est-là qu'une belle figure de rhétorique. Si l'on étoit sûr de manier l'ironie aussi bien que *Junius*, ce talent mériterait assurément d'être cultivé. Mais quand vous me soupçonnez d'avoir exercé ce que j'en ai sur la personne de sa majesté, vous vous rendez coupable tout-à-la-fois d'une grande erreur & d'une plus grande injustice. Je me rappelle parfaitement bien la conversation qui a donné lieu à un rapport si défavantageux pour moi, & je puis le dire, si déshonorant, s'il étoit vrai. Je puis mépriser la méchanceté qui entend bien & rend mal mes discours, mais l'igno-

rance qui les rend mal parce qu'elle ne les a pas entendus, est aussi par trop mortifiante ! Ce seroit un blasphême que de mal parler de notre reine. Elle fait honneur au trône qu'elle occupe : elle a un droit à cette place dans le cœur de tout bon anglais , & j'ai toujours pensé d'elle, qu'aux vertus royales elle joignoit toutes les qualités aimables de son sexe. Je n'ai de même jamais été disposé à parler défavorablement des dames qui l'approchent ou qui composent sa suite. J'avouerai seulement qu'il est à la cour une demi - douzaine de figures qui me font pitié , & le mépris que j'ai montré pour elles , on vous

l'aura représenté comme une moquerie offensante pour leur *royale* maîtresse. C'est ma mémoire qui me justifiera. Je vais vous rapporter fidèlement le sens de toutes mes paroles , & je laisserai à votre candeur à en faire l'interprétation.

Lady *Townshend*, douairière, partageoit, comme vous savez, le genre humain en trois classes : les hommes, les femmes & les H****. Quel si grand mal fais-je donc , si , appliquant cette manière de raisonner de Mylady, à la maison de sa majesté, je la partage aussi en trois classes : les hommes, les femmes & les filles d'honneur ? Quelque nouvelle que vous paroisse cette distinc-

tion , vous la trouverez raisonnable si vous réfléchissez aux fonctions , aux singuliers privilèges & aux récompenses de ces vierges de cour.

Se faire deux habits de cour par an ; danser quelques menuets dans le même espace de temps ; se tenir debout un jour de cérémonie dans la chambre d'audience , à la suite l'une , de l'autre , comme à une procession ; s'asseoir dans les coins qui leur sont désignés dans la salle d'assemblée ; répondre , *oui, Sire* , ou *non, Sire* , quand le roi les interroge ; *oui, Madame* , ou *non, Madame* , quand la reine leur fait le même honneur ; s'entasser avec leurs énormes paniers dans

une voiture *royale* , ou assister à quelque fête dans une loge de côté , pour faire nombre : voilà les devoirs qui remplissent la vie des *filles d'honneur* ; mais ces devoirs ne restent pas sans récompense : un salaire modique , mille livres sterling de dot quand elles trouvent un mari , un appartement dans le palais , & je pense , un dîner de la cuisine *royale* , une fois dans l'espace de six semaines , une voiture , un cocher & une vieille paire de chevaux du roi , pour se faire traîner par toute la ville , de boutique en boutique , rendre quelques visites , & venir prendre l'air dans les promenades *royales* où elles descendent à la porte

même, tandis que les femmes de la plus haute qualité sont obligées de laisser leurs voitures à plus de cent pas, & de faire ce trajet à pied sur la pelouse : tenir la place des filles de baronnets ; entendre *gratis* les opéra & les *oratorio* ; avoir, sans payer, des médecins & des médecines ; jaser avec les seigneurs ou les valets-de-chambre autour du feu d'un anti-chambre ; examiner scrupuleusement le visage imberbe d'un page nouvellement arrivé, & se réjouir quelquefois de son embarras : voilà les divers privilèges de nos filles d'honneur.

Ce court exposé, vrai dans tous ses points, vous fera sans

doute , applaudir mon ami , à ma tendre pitié pour ces vierges automates. Je ne les ai jamais vu représenter dans quelque cérémonie , que je n'aie cru lire en gros caractères sur leur front , ces quatre mots : *qui veut m'épouser ?* Depuis trois ans cependant que ce roi est sur le trône , il n'en est pas une seule dont l'hymen ait encore exaucé les vœux , & dans leur situation , de toutes les mortifications qu'une femme peut essuyer , c'est la plus cruelle. Les femmes-de-chambre de la reine ne servent au moins qu'un temps , & pendant cette servitude limitée , elles sont en quelque sorte les compagnes de leur *royale* maî-

treffe ; mais nos vierges d'honneur ne sont pas admises , même à piquer une épingle dans le fichu *royal*. Les premières ne figurent que le jour de la naissance de sa majesté , au lieu que nos pauvres demoiselles sont des meubles de parade destinés à orner toutes les salles d'assemblées ; qu'elles se portent bien ou mal , qu'elles soient d'humeur ou non , la nuit comme le jour , il faut toujours qu'elles soient prêtes , & les trois quarts de leur vie se consument à remplir de si ennuyeux devoirs.

Je me souviens qu'étant encore petit garçon , je vis un jour une jeune demoiselle à qui on faisoit faire son apprentissage

pour occuper une si importante place : cette grande tâche consistoit à apprendre le langage de la cour , à lire passablement pour son entrée en fonction , & , enfin , à porter un large panier & à lui faire prendre toute espece de formes & de plis : je ris , comme rit un enfant , & tout jeune que j'étois , je fis en moi-même quelques réflexions sur un si ridicule spectacle. Depuis ce temps , j'aurois volontiers donné le prix d'une souscription d'opéra , pour assister encore une fois à un semblable exercice.

Où sont donc maintenant mes torts envers ces honorables vierges ; je n'en fais rien , & je conçois encore moins que vous

ayiez jugé nécessaire de m'écrire une si longue épître, pour me faire sentir combien il étoit peu convenable de mal parler des dignités. Jamais mon esprit, quel qu'il soit, n'a lancé contre le trône, la plaisanterie même la plus innocente : je partage tous vos sentimens pour leurs majestés, & je souscris du plus profond de mon cœur, à tous vos vœux pour la félicité de leur regne. Enfin, mon ami, riez avec moi & de moi; blâmez-moi, grondez-moi; mais de grace ne soyez plus si prompt à croire toutes les petites & iniférables histoires qu'on se plaît à forger pour me déshonorer.

Je suis, &c. &c.

LETTRE II.

P O U R cette fois , mon cher ami , votre sagacité est un défaut : vos soupçons sur l'origine & les progrès de la fortune de M. D****, ne sont pas justes. Autant que je puis me la rappeler , voici , au vrai , l'histoire de son avancement.

Il se peut qu'il ait dû la première place qu'il a occupée pour le service de l'état , à l'intérêt que mon pere prenoit à lui : peut-être même la lui avoit-il procurée pour les raisons qu'en donne la voix publique : sur ce point

point je ne suis pas mieux informé que les autres. Ce dont je suis bien sûr , c'est qu'une fois placé , bien ou mal , notre famille l'a abandonné à lui-même , & a laissé à son mérite , au hazard , ou aux jeux de la fortune , le soin de son avancement. Cette dernière étoit très-disposée à lui rire , ou , pour mieux dire , à récompenser la modestie avec laquelle il usa de ses premières faveurs , pour en mériter de plus grandes. Le cours naturel des choses , qui fait que chacun monte en grade à son tour , lui donna bientôt un droit reconnu à une place très-considérable. Il arriva que lord *Holland* , pour des raisons

que j'ai oubliées , ou que peut-être je n'ai jamais vues , eut envie de disposer de cette place , en faveur de quelqu'autre , & M. D**** pour complaire à *Mylord* , se désista de ses droits. Le seigneur qui n'a jamais souffert qu'un bon office demeurât sans récompense , le fit nommer , très-peu de temps après , commissaire - général pour l'expédition qui se préparoit alors contre les possessions françoises dans *les Indes orientales*. Il y fut heureux : ses gains & ses appointemens le mirent dans une situation dont il se trouva , je pense , plus que content. J'ai oui dire qu'il n'envioit plus rien absolument. Mais lord *Holland* ,

ne croyoit jamais en avoir fait assez pour ceux qui l'avoient obligé, & je suis fort trompé si ce n'est pas ce seigneur qui s'est employé pour lui faire avoir le même emploi dans l'armement formidable qu'on faisoit alors contre la *Havanne*. Le succès couronna l'entreprise. Grand nombre de gens, comme on fait, s'y enrichirent considérablement, & M. D**** plus que personne. De retour à Londres, il commença à étaler beaucoup de faste & de magnificence, sans cependant déranger sa fortune; car quoique M. George ait une dose de vanité fort raisonnable, elle ne lui a fait d'autre tort que de le rendre inattentif au *sum-*

mum bonum de la vie. Il bâtit une belle maison dans *Portman square* , & acheta du duc de *Kingston*, la terre de *Tong-Castle*, la plus belle de cette contrée. Il rétablit le château qui tomboit en ruines ; l'orna d'une véritable décoration d'*ordre gothique* , embellit les jardins & y fit conduire une longue piece d'eau qui , se partageant en trois bras , fait en trois endroits différens , le tour de ce superbe édifice. Le château est un bâtiment très-vaste , avec des appartemens très-spacieux , & remplis jusqu'à la profusion , de tableaux & de tapisseries magnifiques. Quoiqu'il ne soit pas des plus agréablement situés , il a , tel

qu'il est , de quoi flatter l'ostentation d'un homme vaniteux. Il eût certainement bâti une maison de campagne bien plus commode , pour moins d'argent que ne lui en ont coûté les réparations de celle qu'il a achetée. Mais le mot de *château* sonnoit agréablement à ses oreilles , & s'accommodoit au mieux avec ses idées de grandeur. Dans la crainte qu'un titre si beau ne tombât peu-à-peu dans l'oubli avec les hautes tourelles & tout l'édifice , il résolut de leur donner une plus grande étendue qu'ils n'avoient avant , & qui pût leur conserver leur ancien & honorable nom , jusqu'à ce que le temps où quelque événe-

ment inattendu les détruisît pour jamais. Quelques - uns de mes anciens voisins m'ont assuré qu'ils se souvenoient d'avoir entendu *George D***** déclarer , dans sa jeunesse , qu'il espéroit posséder un jour ou l'autre une plus grande maison que *Hagley* , & ils croient fermement que s'il s'applique avec tant de soin à reculer les bornes de *Tong - Castle* , c'est uniquement pour que sa prophétie se trouve accomplie. (Ceci soit dit en passant.) Le monde , qui ignoroit quelle ambition il nourrissoit dans son cœur depuis sa plus tendre jeunesse , avoit cru que tant de splendeur & de dépenses dans sa terre , avoient pour but de tenter quelque jeune

Lady, d'une famille illustre, à venir en être la maîtresse. Ce ha-meçon jetté par un aussi bel homme, n'eût pas été longtemps sans qu'on y mordît; mais l'attente générale a été plaisamment trompée. Il vient de faire une espece de mariage demi-clandestin, avec une jeune *Quacker* de dix-neuf ans, élevée dans les principes les plus austeres de sa secte. Elle n'a aucune prétention à la beauté; (observez que j'écris sur des *oui-dire*) mais c'est une très-agréable personne, d'une aimable simplicité, & aimant son mari avec idolâtrie. J'ai entendu votre ami le conseiller *Day*, dire le plus grand bien de son pere : il en parloit

comme d'un homme d'un excellent jugement , qui a les inclinations très-nobles , & des manieres très-polies. Depuis le mariage , le superbe service de vaisselle ne paroît que très-rarement ; le seigneur du noble château vit dans un donjon , avec quelques parens , & semble revenu de toutes les vanités du monde. Son frere est ministre de ma paroisse ; il s'appelle le *docteur* John. Mais le *docteur* & l'*Ecuyer* ne vivent pas trop fraternellement.

Je crois ce petit récit exact dans toutes ses parties : si cependant il s'y trouvoit quelque erreur , soyez sûr , mon ami , qu'elle n'est pas de mon inven-

tion. Quant à la mésintelligence qui regne entre M. D**** , & la famille des *Littelton* , elle ne vient pas des causes que vous & le public pourriez lui assigner avec quelque'apparence de raison ; mais d'un concours de circonstances entièrement ignorées du monde & de vous. Mon oncle étant gouverneur de la *Jamaïque* , reçut des ordres exprès de lever & de discipliner un régiment de nègres , pour l'expédition de la *Havanne*. Ce secours n'ayant pas joint le grand armement au temps fixé , M. D**** fut dépêché à la *Jamaïque* par le commandant en chef , pour témoigner son mécontentement à ces levées tardives. Le

rapport dit qu'il y trouva une lenteur étonnante à obéir aux ordres du gouvernement. Les instructions de M. D**** por-
toient peut-être de menacer le gouverneur d'intenter contre lui à *Londres* , une accusation de désobéissance , & il est très-probable aussi qu'il ne manqua pas à cet article de ses instructions. Mon oncle répara-t-il sa négligence, ou les succès qui suivirent cette expédition la firent-ils oublier , je n'en fais rien ; tout ce que je fais très-bien , c'est que mon pere fut vivement piqué dans le temps , & qu'il fit au curé de *Hagley* les plaintes les plus ameres , de l'empressement de son frere à disgracier cette

branche d'une famille qui l'avoit toujours si ardemment protégé. J'ignore le reste. Mais que *George D***** ait été élevé à une place où il ait pu faire à quelqu'un des *Lyttelton* ce qu'on appella une menace insolente, c'est une chose dont on ne se souviendra jamais dans la famille, sans la plus vive mortification, & que par conséquent, on n'oubliera jamais.

Adieu.



LETTRE III.

LES différentes manieres dont les hommes sentent & conçoivent , sont les causes (très-remarquables) de la plupart des disputes , & par conséquent des inconvéniens qu'elles entraînent. Delà tant de querelles & de démêlés qui ne finissent jamais , & dont personne n'est exempt. Rarement on employe le mot propre ; plus rarement on attache aux mots une idée précise , & cette négligence aussi , fait qu'on ne s'entend , & ne s'accorde jamais. L'étendue &

la profondeur de ses vues , obligent un philosophe à généraliser ses idées , je le fais. Ce n'est même qu'en faisant un pareil usage de ses facultés intellectuelles , qu'il parvient à débarrasser son esprit de toute espèce d'entraves ; à passer de l'homme individuel à tout un peuple ; de toute une nation , à toute l'espèce humaine ; du siècle où il vit , aux siècles à venir , & de ce qu'il voit , à ce qui lui est invisible. Mais lorsqu'il veut faire part aux autres du fruit de ses études & de ses réflexions , il doit se réduire à peser les mots , à comparer les termes , & , pour empêcher toute méprise , à n'employer que les dé-

finitions les plus simples , les expressions les plus claires ou les périphrases les plus lumineuses , si la langue trop, stérile ne lui offre pas le terme propre & immédiat , afin , non-seulement, d'aider l'intelligence de ses lecteurs , mais même de leur en créer une.

Vous vous plaisez , dans votre dernière lettre , à charger notre siècle du crime de scepticisme , & vous faites , à ce sujet , la plus vigoureuse sortie. A vous dire vrai , je ne comprends pas bien où tend cette accusation. Est-ce à la religion , est-ce à la politique que vous faites allusion ? Dans le premier cas , vous auriez de la peine , je crois , à soutenir ce

que vous avancez ; & dans le second , la soumission de notre nation prouve contre vous. Peut-être aussi que laissant ces grands objets à part , vous n'avez eu en vue que les affaires ordinaires de la vie , & le commerce réciproque des hommes entr'eux , & alors il est malheureux que la plus insigne mauvaise foi , vous paroisse caractériser particulièrement notre siècle. L'âge où nous vivons , n'est pas doué , je l'avoue , au même degré que les âges précédens de cette foi vive qui transporte les montagnes : l'aveugle crédulité , pour avoir trop souvent & trop grossièrement outragé la raison , s'est , en quelque sorte , détruite elle-

même , ou , pour mieux dire , elle a été restrainte dans les justes bornes où il convient à des êtres raisonnables de la contenir. L'autorité papale , ce ridicule , ce terrible & arrogant phantôme a disparu il y a long-temps : le météore de la superstition dont les feux éblouissoient nos simples aïeux , penchent vers l'horison & pâlit devant le flambeau brillant de la science , dont rien ne sauroit obscurcir la clarté. Mais je ne puis croire cependant , à quelque point que soient poussés le luxe , la dissipation & les dérèglemens qui en sont les suites nécessaires ; je ne puis croire , dis-je , que l'incrédulité en matiere de religion , soit un

trait caractéristique de notre siècle. Si maintenant nous allons de l'église à la place publique, la ferme confiance de la majeure partie de la nation, dans un gouvernement qui, je suis forcé de le dire, n'a pas toute la sagesse qu'on en pourroit exiger, est une circonstance si avantageuse pour moi, que si je voulois m'en prévaloir, vous vous trouveriez, peut-être, fort embarrassé de répondre : & dans les affaires ordinaires de la vie, le crédit étonnant dont jouit le commerce, est une objection sans réplique à votre accusation. Interrogez lord *Foley*, *Charles Fox* & mille autres ; demandez-leur ce qu'ils pensent de l'incréd-

dulité du siècle ? Ils vous diront tous que les *juifs* même , la race la plus soupçonneuse qui ait jamais existé , ont enfin deserté les étendards de la défiance , & qu'après avoir porté pendant plus de dix-sept cens ans la peine de leur incrédulité , en matieres *spirituelles* , ils gémissent aujourd'hui des effets de la crédulité en matieres *temporelles*.

Credula turba sumus ! — Oui , nous sommes une race crédule ; les sectateurs les plus ardens du *scepticisme* sont trompés & trompent tous les jours. La religion , qui exige qu'on croye non-seulement ses vérités palpables , mais encore des mysteres qu'on ne peut concevoir , habitue ses

disciples à tant de soumission & à une foi si vive & si aveugles , qu'ils ne savent plus comment rejeter les fictions même les plus invraisemblables de l'imagination humaine, & dans leur facile piété , ils adoptent tous , le *credo quia impossibile est* , de Tertullien. Pour appuyer ces réflexions, je vais vous rapporter une petite histoire que j'ai entendu conter, & q^{ue} est encore moins extraordinaire par le fond des choses, que par le regard, l'air & le ton de bonne foi dont on la débitoit.

Un voyageur égaré dans un pays sauvage & montagneux, (c'étoit, je crois, dans les mon-

tagnes d'Ecosse) apperçut enfin
 une lumiere propice , qui lui fit
 juger qu'il trouveroit à peu de
 distance , quelque habitation. Il
 tourna de ce côté. Mais en ap-
 prochant, au lieu d'une maison ,
 il ne vit qu'une espece de cha-
 pelle bien illuminée , & d'où
 partoient les clameurs les plus
 effrayantes qu'on ait jamais en-
 tendues. Non moins surpris qu'a-
 larmé , il hazarda de regarder
 par une fenêtre. Jugez de son
 étonnement , quand il ne vit
 qu'une assemblée nombreuse de
 chats rangés dans un bel ordre ,
 & qui pleuroient & gémissaient
 sur le corps d'un être de leur
 espece , couché au milieu &
 couvert de toutes les marques

de la souveraineté. Epouvanté au-delà de ce qu'on peut dire , à la vue d'un tel spectacle , il s'éloigna de cet endroit plus vîte qu'il ne s'en étoit approché. Quelques heures après il arriva à la porte d'un gentilhomme , qui n'avoit jamais refusé l'hospitalité à aucun voyageur. Le nôtre , toujours vivement affecté , montrait si visiblement dans son air & toute sa contenance , combien il étoit peu tranquille , qu'on le pria instamment de déclarer la cause de son inquiétude. Il y consentit & conta son aventure. Un gros chat de la maison qui avoit été couché devant le feu , pendant qu'il parloit , se leva , dès qu'il eut fini. *En ce*

cas , s'écria - t - il , *c'est moi qui suis le roi des chats* , & après avoir proclamé sa nouvelle dignité , il sauta sur la cheminée , & disparut si bien , que jamais on ne l'a revu depuis.

Maintenant, l'homme qui a conté sérieusement cette singulière histoire, est un pair du royaume, qui a figuré avec honneur dans les différentes scènes de la vie , & qui s'est concilié l'estime & l'admiration générale par ses talents , sa sagesse & sa piété vraiment chrétienne. Eh bien , mon ami , après le récit de cette aventure , que je vous donne pour vraie, que dites-vous? Persisterez-vous encore à accuser

d'incrédulité un siècle où il se trouve un être si crédule ?

Quant à moi , je ne donne ni dans l'un ni dans l'autre excès. Trop sceptique pour être d'une crédulité ridicule , je suis trop pieux aussi pour rejeter ce qu'il est de mon devoir de croire , uniquement parce que je ne le conçois pas , & pour me priver ainsi de toutes les satisfactions & les consolations les plus douces de la vie , & que la foi seule peut nous procurer.

Maintenant , que j'ai tout dit , si vous persistez toujours dans votre opinion , & que le scepticisme vous semble encore le caractère du siècle , j'espère au

moins que vous voudrez bien
croire aux sentimens d'estime
& de respect avec lesquels je
suis , &c. &c.



L E T T R E I V.

TOUTES vos lettres , Monsieur , portent l'empreinte de la plus tendre amitié , & c'est dans les mêmes sentimens que je les reçois. Je les crains , néanmoins , & elles me font éprouver une sorte de déplaisir causé par l'obligation presque continuelle où je me trouve , d'être , moi-même , le *héros* de mes réponses.

Toutes les accusations que contient votre dernière lettre , sont fondées. Les personnes que vous me citez , comme mes amis intimes , je les admets toutes

dans ma maison & à ma table. Vous prétendez que ce n'est pas seulement un déshonneur, mais un véritable crime, d'entretenir des liaisons particulières avec de tels hommes ; qu'il est indigne d'un être raisonnable de recevoir chez soi des gens chassés de partout ailleurs ; plus indigne d'en faire ses bouffons & ses plastrons, pour les accabler de railleries, qu'ils ne renvoyent jamais. Je l'avouerai, je n'ai rien à dire pour ma défense. Mais une grace, une seule grace, je vous prie. Sacrifiez un quart-d'heure de loisir à relire le grand livre de la nature humaine ; repassez en vue toutes les foiblesses de l'homme, & jetez ensuite les

yeux sur la page où mon nom est écrit. Vous y verrez que le desir le plus ardent la gloire, & un amour non moins ardent pour les plaisirs forment mon caractere, cette découverte, me vaudra, j'espere, un regard indulgent. Eh bien, continuez : faites encore un pas. Voyez ce que le monde pense, & fait à mon égard ; ses préjugés, contre moi ; son empressement non - seulement à grossir mes fautes & mes folies ; mais à forger les plus déshonorantes histoires, exprès pour le plaisir de me les attribuer. L'opinion publique m'exclut de la société de tout homme vertueux, de toute femme chaste. C'est au point que dès que j'entre quel-

que part , la frayeur se peint sur tous les visages : les meres tremblent pour leurs filles ; les maris pour leurs femmes ; les freres pour leurs sœurs. Il n'est pas jusqu'aux *impures* de la ville , qui n'aient rejeté mes offres les plus généreuses , dans la crainte de mes grands talens pour la méchanceté. Je ne le dissimulerai point : ma vie a été marquée par la plus extravagante dissipation. Mais jamais mes passions ne se sont portées à des excès assez violens ; jamais elles n'ont été couronnées de succès assez éclatans (quoiqu'à parler le langage du vice , il y auroit bien un peu de quoi se glorifier) pour justifier ces craintes continuelles

& terribles qu'on a de ma personne.

Mais supposons pour un instant, que ce fieffé libertin médite une réformation, & que pour entreprendre ce grand ouvrage sous un favorable augure, il commence par fermer sa porte à tous ces vagabonds, (ce sont vos termes) que vous lui faites un si grand crime de recevoir. Ensuite il faudroit sans doute, dans ce beau transport de zele, pour regagner l'estime publique, aller me prosterner aux pieds des autels & de leurs ministres, & sanctifier mes projets de conversion, en obtenant leur sanction : mais loin d'ajouter foi à mes déclarations, ces hommes en

Dieu, se persuaderoient à l'infant que mon foi-disant repentir n'est qu'un prétexte pour colorer quelque dessein pervers, en un mot, l'intention sacrilege de me moquer d'eux. Permettez-moi de pousser plus loin cette singulière idée, & de supposer encore que la première de mes visites *épiscopales* soit pour notre évêque, un des hommes les plus distingués dans ce siècle, par son éminente vertu. D'abord il faudroit répéter plusieurs fois cet ordre à mon cocher. Et puis croyez-vous en bonne foi, que la porte de la seigneurie s'ouvreroit pour moi? Tant s'en faut. Il jetteroit au feu mon billet de visite, & défendrait à son portier de jamais

inscrire mon nom sur sa liste. Cependant , comme il est poli , il me rendroit ma visite. Mais le très - révérend prélat choisiroit l'instant où sachant que quelque débat me retient au parlement , il n'auroit pas à craindre d'être reçu ; mais où il feroit sûr d'en être quitte pour laisser son nom à ma porte. — Ainsi donc , trop méchant pour les bons , trop bon pour les méchans , je me trouverois seul au monde. L'idée seule m'en fait frémir. J'aime la supériorité , la flatterie , les plaisirs , & tous ces agrémens , je les trouve dans cette compagnie que vous désapprouvez tant. Elle n'est composée , dites-vous , que de gens déshonorés & déshonorans :

oui , dans l'acception vulgaire de ces mots , mais *dulcibus abundant vitiis* ; & comme de mauvais instrumens entre les mains de bons musiciens , exécutent de jolis concerts , tous ces caractères me forment à moi une société très-agréable. Avec eux , je n'ai nullement besoin de me gêner. Ils savent l'histoire du jour ; plusieurs sont donc vraiment accomplis , & pendant qu'ils s'amusent l'un de l'autre , je m'amuse de tous. Quoique j'ordonne , personne n'y trouve à redire ; pas même un seul regard de désapprobation : je dispense tous les honneurs , & tout conspire à me divertir.

Vous me demanderez peut-

être si je n'ai pas honte de faire ainsi *le roi de ma société*, (comme on dit.) — Mon ami , l'envie de dominer est innée , plus ou moins , dans tous les cœurs ; elle se mêle plus ou moins dans la plus éminente vertu , & ce sont les plus grands hommes qui en sont le plus possédés. *César* disoit qu'il valoit mieux être le premier dans les *Gaules* , que le second à *Rome*. *Whitefield* (1) ne changeroit pas , j'en suis sûr , son tabernacle pour un évêché ; & *Zinzendorf* voit d'un œil de pitié l'empire du plus despote des souverains. Dois-je donc , moi , en gouvernant mon *pandemo-*

(1) Prédicateur méthodiste.

nium , envier les honneurs de votre Lycée ?

Voici au vrai ma façon de penser : c'est peut-être un raffinement de dissolution : n'importe , la voici. Un plaisir cesse de l'être pour moi , dès qu'il faut l'acheter par la plus petite peine , & voilà pourquoi je suis bien aise , pour ainsi dire , d'en avoir qui foyent logés chez moi : s'il falloit les aller chercher , ils perdroyent tout leur prix. C'est ainsi que les gens pieux font élever des chapelles dans leur maison. Tant que ceux qui composent la mienne , ne se rallentiront pas dans leur zele , je n'aurai rien à desirer. Ce sont les circonstances de ma vie passée , qui

m'ont donné ce goût ; il pourra changer avec le temps. Les gens de mon caractère , & même d'un caractère beaucoup plus estimable , changent avec les événemens : ce sont eux qui les font ce qu'ils sont , aussi font-ils souvent différens d'eux-mêmes , à chaque instant. L'expérience fera quelque chose pour moi , & les conseils de votre amitié encore davantage : en me rappelant souvent ce que je dois au monde , vous parviendrez à me persuader. En un mot , comme *tout dépend du hazard & du temps* , l'instant viendra peut-être où les prélats croiront pouvoir manger ma soupe sans risque de se contagionner , & où les femmes chastes

m'admettront dans leur société sans craindre pour leur réputation. Ne vous fâchez donc plus, je vous prie ; il est une meilleure manière de traiter ce sujet, & même si je ne craignois de vous déplaire, en vous demandant encore une grace, quand vous m'en avez déjà tant accordées ; je vous prierois de faire dorénavant rouler notre correspondance sur un objet plus agréable & plus intéressant que les fautes de votre serviteur.



LETTRE V.

LE monde est si enclin à généraliser ses idées , qu'il n'arrive que très-rarement qu'il ait raison ; & ce n'est jamais que quand il se donne la peine d'examiner ses opinions en détail. Il a tant d'yeux & tant d'objets à voir, que lorsqu'il veut motiver les causes de sa faveur ou de son mépris, qu'il soit juste ou dans l'erreur , c'est toujours un effet du hasard. J'ai été, comme vous savez, l'objet de ses plus sévères censures , & , malgré toutes mes fautes, j'ai cependant à me

plaindre de ses jugemens précipités.

Entre autres preuves de ses indispositions prématurées envers moi, la circonstance de laquelle vous parlez avec tant d'humeur en termes couverts, en est une bien forte. Ce qu'il y a de plus mortifiant, c'est que ma famille a joint sa voix à la voix publique, de maniere que je suis dévoué en quelque sorte au libertinage; car c'est en criant de toute part qu'il faut me convertir au - plutôt, qu'on m'a mis dans l'impossibilité de me convertir jamais.

Mon pere faisant un jour, avec sa tendresse accoutumée, un long détail de mes indignités

à *Henri de Salis*, très-digne de recevoir une si charitable confiance, conclut cette liste de mes crimes en l'assurant que j'entretenois alors des intrigues à-la-fois avec trois femmes de la plus haute qualité. Sans me permettre le moindre commentaire sur l'idée très-vraisemblable qu'il vouloit donner de ma personne, ni sur l'agréable peinture que sa pieuse *seigneurie* faisoit de nos femmes de la première distinction, je vous assurerai seulement que ce n'étoient ni mes prouesses avec les dames, ni aucune de mes folles & vilaines actions, qui m'attiroient dans cet instant l'indignation paternelle. Ce sont des lectures que

je faisois quelquefois le matin à la dérobée, qui ont été la cause véritable, mais toujours cachée, de ma disgrâce. Je me dois de vous conter cette petite aventure avec toutes ses circonstances.

Vous avez sûrement entendu parler de *Claude Anet*, ce célèbre sceptique. Ses écrits & les persécutions qu'ils lui attirèrent ont donné à son nom la plus grande célébrité. Sachez donc qu'après les Saintes-Ecritures, mon pere n'estimoit rien tant que deux traités théologiques très-connus. L'un contenoit des détails, des explications & des observations sur la résurrection du *Christ*: dans l'autre on défendoit le caractère & la

conduite de l'apôtre *Paul*. M. *West*, intime ami de mon pere, étoit l'auteur du premier , & l'auteur du second c'étoit mon pere lui-même. Cet indigne *Claude Anet* , s'avisa d'honorer séparément ces deux productions d'une attention particuliere. Il eut l'abominable impudence de déclarer que non-seulement les principes en étoient faux , mais encore que tous les raisonnemens dont on les étayoit n'étoient pas soutenable en bonne logique. Il entreprit même de faire voir que dans ces écrits on n'avoit rien dit de ce qu'il falloit dire , & de ce qu'on pouvoit dire , ce qui équivaloit à une bonne réfutation. C'est sur ce

plan qu'il dressa son attaque & il remporta , du moins à ce qu'on m'a dit, la victoire la plus complete au jugement de tous les gens instruits & à talens. C'est de quoi je ne puis décider : je suis sur ces matieres un juge très-incompétent. Tout ce que je fais , c'est qu'il régné dans sa réfutation un ton de supériorité & de mépris bien capable de mortifier cruellement même des gens moins sensibles que nos deux auteurs. Aussi en furent-ils vivement affectés. La vanité de l'auteur l'emporta cette fois sur l'humilité du chrétien. Le fort de ce damnable sceptique changea en un instant. Au lieu d'adresser au ciel , comme ei-

devant , les plus ferventes prieres, pour qu'il daignât lui deffiller les yeux & lui faire connoître son erreur , ses pieux adverfaires le donnerent à tous les diables , lui & fa théologie.

Un jour (jour à jamais malheureux !) on découvrit que j'étois poffeffeur de cet outrageant ouvrage , & que je m'en occupois parfois ; delà tous les déplaisirs & les mortifications fans nombre dont on s'est plû à m'accabler , & auxquels ont fervi de prétexte mes déréglemens , qu'il falloit bien révéler à tout le monde , pour fe justifier. Non , je ne fache pas de foibleffe humaine plus dangereufe que la vanité. En un jour elle nous fait perdre le fruit

de plusieurs années de vertus. Si *Claude Anet* eût lancé ses traits ailleurs , ou si je me fusse mieux caché pour en suivre la direction , j'aurois pu avoir des intrigues avec un sérail entier de *princesses* , sans ressentir jamais la plus légère atteinte de cette vengeance cruelle dont je suis la victime. En découvrir la vraie cause , c'eût été m'exposer à rendre plus terrible encore , s'il est possible , la colere de mon pere , & très-inutilement ; car mon autorité mise dans la balance avec la sienne , eût été plus légère qu'une plume , & le public , à-coup-sûr , eût été pour le persécuteur. - Oui certes, religion à part, c'étoit une vraie & abominable persécution.

Jamais je n'ai senti si vivement que dans cette occasion , les inconvéniens d'une mauvaise réputation. L'impudence ne pouvoit m'être que d'un foible secours ; le masque de l'hypocrisie toujours si épais , & sous lequel la moitié des hommes se cachent si heureusement , n'eût été qu'une gaze légère sur mon visage & mon repentir.... Personne n'eût voulu y croire. J'étois réellement dans le cas de ce *dogue* d'un *Quacker* , qu'on surprit à voler dans le garde-manger : « je ne te batterai , pas » lui dit son indulgent maître ; « je ne te donnerai » pas de coups de pied , mais je » ferai pis , je te donnerai un » *mauvais renom* ». A l'instant ,

il le mit à la porte , allarma tout le voisinage , & cria que son chien étoit enragé. On poursuivit aussitôt ce pauvre animal avec la fureur étourdie & brutale , ordinaire dans ces occasions , & sans lui donner de relâche qu'on ne l'eût tué.....

Vous ferez , mon ami , de cette petite histoire , l'application qu'il vous plaira.



LETTRE VI.

Vous conviendrez, je pense, que lorsqu'on veut se faire une bonne réputation & la conserver, une chose très-essentielle, & peut-être la plus essentielle de toutes, c'est de connoître la portée de son esprit, à quoi il est propre, jusqu'où il peut s'étendre, afin de pouvoir fixer le point juste où il faut l'arrêter, pour ne pas se compromettre & lui poser une barrière qui soit, pour ainsi dire, son *nec plus ultra*, & qu'il n'essaye jamais d'outrepasser. Tout homme qui avec cette connois-

fance se conduira comme il le doit
comme elle le lui prescrira , se
fera honneur quelques soient son
état & ses talens , & si avec de
grands calculs il se trouve dans un
poste élevé , il fera sûr de faire
passer son nom aux siècles à venir,

L'ambition, fille inquiète &
ardente de l'amour-propre, pousse
sans cesse les hommes à se char-
ger de fardeaux trop lourds pour
leurs épaules. L'avarice, monstre
hideux , né du même pere, mais
son opprobre, prend , pour par-
venir à ses fins , des voies que
la raison méprise & que l'hon-
neur abhorre. La folie ne de-
sire que ce qu'elle ne sauroit ob-
tenir , & croit mériter tous les
lauriers réservés à la sagesse.
Enfin ,

Enfin , l'ignorance de nous-mêmes , soit qu'elle ait sa source dans nos passions ou dans un manque de jugement , est la vraie cause de la plus grande partie de nos fautes dans la vie privée comme dans la vie publique. Dans la vie privée , elle souffre seule de ces erreurs , ou du moins leur effet n'est pas fort étendu ; mais dans la vie publique , non-seulement un peuple entier peut en être la victime ; mais quelquefois toute une partie du globe. Si *M. Pitt* s'est couvert dans son administration d'une gloire bien éclatante & bien flatteuse , & dont il ne cessera jamais de jouir tant que subsisteront les annales de la *Grande-Bretagne* , il la doit

sur-tout à cette sage prudence qui lui faisoit toujours proportionner les moyens aux desseins, & à cette sagacité rare, qui fa-voit tirer parti de tout le monde, en mettant tout le monde à sa place. Vous voyez sans doute où j'en veux venir ? C'est à justifier ma conduite politique depuis que j'ai mis le pied dans notre parlement. Selon vous, je devrois m'appliquer plus sérieusement aux affaires, & renoncer enfin à cette douce incurie, plus précieuse que l'or, il est vrai, mais indigne d'un bon patriote. Vous me conseillez, dans les termes les plus flatteurs, de briguer quelque place éminente dans le gouvernement où je pusse mieux

mériter mes émolumens , par une scrupuleuse attention aux devoirs qu'elle m'imposeroit , que par une demi-douzaine de discours *parlementaires* , prononcés dans le cours d'un hiver , & dont je suis assez payé , selon vous , par les jouissances qu'ils procurent à ma vanité. C'est parler clairement & sans détour , il le faut avouer. Mais réfléchissez un instant , je vous prie ; imaginez un peu quelle figure je ferois au lutrin ? Quoi ! je me résoudrois , moi ! à gémir sous le poids accablant de cette multitude d'affaires toujours renaissantes , qui ne laissent pas à un ministre un moment de relâche ? Avez-vous pu le croire un instant , si vous con-

noissez mes talens & mon caractère? Notre admirable constitution , notre commerce , nos intérêts & nos alliances ont été de tout temps l'objet de mon étude & de nos recherches les plus soutenues. Je ne laisse échapper aucune occasion de me mettre au fait des changemens long - temps & profondément médités , qui régulent mes sentimens , & quand j'ai occasion de les proférer en public , ce ne sont jamais les circonstances du moment , un enthousiasme ou une vanité passagere qui décident de mes discours ; je ne parle que d'après les plus exactes perquisitions , les réflexions les plus sérieuses & les plus mûres déli-

bérations. C'est vers ce seul but que je dois continuer de diriger mes talens comme j'ai toujours fait , ou , pour mieux dire , c'est en leur laissant suivre leur direction naturelle que je me suis fait , en matieres d'état , une réputation , qui deviendrait bientôt un objet de mépris & de dérision , si je m'avisois de vouloir jouer un rôle dans le gouvernement , & plier mon esprit aux perplexités des devoirs ministériels. Il faut plus qu'une vigilance de *Vestale* , quand on est chargé de conduire une roue dans la machine de notre gouvernement , & c'est de cette vigilance justement que je suis incapable. Peut-être me ferois-je violence

quelque-temps , peut-être m'acquitterois-je de mes devoirs avec zele ; mais non pas avec gloire ; & mon existence me deviendrait bientôt insupportable , si je ne voyois jamais le repos succéder à tant de travaux , quand je voudrois ,

Nonchalamment couché sur un lit de verdure ,

Goûter un doux repos , au sein d'Amarryllis ,

Ou de la folâtre Noëris ,

Mêler la blonde chevelure.

Il faut pour réussir dans les grandes places , joindre à un certain phlegme , cette ardeur soutenue pour la gloire , qui fait la grandeur des individus comme celle des nations : mais , je ne

suis capable ni de l'un ni de l'autre. Je m'anime bien quelquefois , mais ce n'est que par secouffes ; il est mille autres passions qui disputent mon cœur à cet amour pour la gloire, & qui tour-à-tour avec lui, y régnerent & y obéissent. Laissez-donc , je vous prie, couler cette source déréglée dans les canaux que la nature lui a marqués ; tantôt à flots gonflés & précipités , & tantôt d'un cours paisible & doux. Contentez-vous d'observer ses progrès , & quoiqu'aujourd'hui elle cherche en grondant à s'ouvrir un passage à travers la montagne, vous la verrez bientôt réfléchir dans son limpide crystal, les moissons do-

rées & les prairies émaillées de fleurs. Mais essayez de changer son cours naturel, & ce ne fera plus qu'une mare dormante, indigne d'être comparée, même aux plus petits ruisseaux.

Je puis vous citer, pour appuyer mes raisonnemens, une petite aventure assez ridicule, arrivée dans ma famille. Mon pere s'est fait honneur dans les deux chambres; il s'est montré en digne sénateur; il avoit en politique toute l'érudition théorique nécessaire pour être un excellent conseiller d'Etat; mais il eût été incapable, comme vous savez, de compter vingt livres, si on les eût mises devant lui *pêle-mêle*, en un tas & en différentes mon-

noies angloises : cependant , sans qu'il fut d'arithmétique , ce qu'il en faut à un directeur d'hôpital ; on le fit chancelier de l'échiquier. place où l'on est chargé de toutes les opérations de finance & de tous les comptes du royaume. Qu'en est-il arrivé ? Que la nation s'est moquée de lui tout le temps de sa courte administration. Aussi n'y a-t-il pas un seul voyageur visitant *Hagley*, (s'il passe dans la chambre où est encore le coffre de l'échiquier , & qu'il jette les yeux sur cette marque aujourd'hui vuide de la dignité du feu *Lord* , & qui en rappelle assez mal-à-propos le souvenir ,) il n'y en a pas un seul , dis-je , à qui il n'échappe

un regard très-significatif de surprise , ou qui ne hausse les épaules.

Un sage médecin cherche à améliorer & non pas à changer le tempéramment de ses malades. Il leur administre avec précaution des remèdes doux, salutaires & qui les guérissent peu-à-peu de leurs infirmités. Eh bien ! Il faut gouverner de même la santé de l'esprit , mais vouloir lui faire prendre tout-à-coup, & de force, une autre pente que sa pente naturelle , c'est une cure de charlatan , dans le moral ; c'est vouloir détruire toute sa force & sa capacité, émousser sa sensibilité, le jeter dans un état de torpeur

& d'apathie , en un mot, c'est
l'épuiser sans ressource & pour
jamais.

Adieu.



L E T T R E V I I .

TOUT le monde ici , excepté moi seul , étant à une chasse de renards , je saisis cet instant de loisir qu'on me laisse , pour vous apprendre où je suis , ce que j'y fais , & avec qui j'y suis. Un terrible accès de mélancolie s'étant emparé de moi il y a quelque-temps , je fis mettre vite les chevaux à ma chaise , & je vins chercher la joie dans ce château où elle régne toujours , & où l'on est toujours sûr d'être bien reçu. Une heure après moi arriva , pour augmenter notre sa-

tisfaction.... Devinez qui !... Eh !
 Le curé , votre ami , qui nous
 apporta avec sa simplicité un
 peu brusque & son aimable ruf-
 ticité , tous les agrémens que
 l'on goûte toujours dans sa so-
 ciété. Le (1) *ministre Adam* ,
 (car ici il n'a pas d'autre nom)
 vint dîner le dimanche , & resta
 à se réjouir avec nous , jusqu'au
 samedi suivant. Ce jour-là , il
 demanda tout-à-coup , & com-
 me revenant d'un long sommeil ,
 si nous n'étions pas au dernier
 jour de la semaine. Etonnés de
 cette question à laquelle nous
 ne nous attendions pas , nous
 commençâmes par rire , ensuite

(1) Caractere décrit dans un roman.

on lui dit, qu'oui. A l'instant il se leva avec précipitation, visita toutes ses poches avec beaucoup d'inquiétude & de vivacité, & tira le cordon de la sonnette avec tant de violence, qu'il l'arracha. Nous lui demandâmes la cause de son agitation extraordinaire, & il nous répondit, d'un ton de voix qui laissoit assez voir combien il étoit troublé, que puisque nous étions à samedi, ce devoit être le lendemain dimanche, & que le dimanche étant le jour du *Sabbat*, il falloit que sur le champ il retournât chez lui pour se préparer aux devoirs que ce jour lui imposoit. La nuit approchoit, & comme elle menaçoit d'être

obscure, nous lui conseillâmes
 de se rasseoir dans son fauteuil
 & de remettre au lendemain à
 penser à ses devoirs. « Sachez
 » mes amis, nous dit le docteur,
 » que mon habitation est à qua-
 » torze milles, & que l'église où
 » je dois officier demain, est
 » juste à moitié chemin. Si donc
 » je reste avec vous, il fau-
 » dra demain matin que j'aïlle
 » d'abord à quatorze mille cher-
 » cher mon sermon, que je re-
 » vienne sur mes pas l'espace de
 » sept milles, pour le prêcher une
 » première fois, & que je re-
 » fasse encore ces sept milles de
 » nouveau, pour le prêcher une
 » seconde fois; ce qui fait en
 » tout, si je fais l'arithmétique,

» vingt-huit milles , & c'est trop
 » pour mon cheval & pour moi.
 » J'avois bien songé, continua-t-
 » il , à me munir de ce saint
 » discours , afin de pouvoir , en
 » m'en retournant , m'arrêter à
 » mi-chemin , sans aller jusques
 » chez moi ; mais il faut que j'aie
 » oublié de le mettre dans ma
 » poche , ou que l'ayant malheu-
 » reusement tiré sur la route , avec
 » ma tabatiere , je l'aie perdu. »
 Et voilà que de rechef il fouille
 dans toutes ses poches , sans ou-
 blier ses larges goussets , les re-
 tourne , couvre le plancher de
 miettes de pain & de fromage ,
 tire sa montre , fourre deux doigts
 dans le pochon , examine la dou-
 blure de son habit , & enfin

déclare , avec un profond soupir , qu'il est perdu. « C'étoit , » dit-il , le plus beau de mes sermons , & peut-être de tous les sermons. Il étoit divisé en trois points : le premier pris de *Clarcke*, le second d'*Abernethy*, & le troisieme de ma composition , fans parler de deux excellens morceaux de morale , tirés d'un sermon latin , prêché & imprimé à *Oxford*, l'an de notre Seigneur, 1735: » Sur ma remarque que ce discours étoit un *Cerbere* à trois têtes , il prit feu , & dit qu'il valoit mieux avoir trois têtes , que de n'en point avoir du tout. « Mais il y a plus , » ajouta-t-il , ce sermon avoit

» quatre exordes & sept péro-
 » raisons différentes , de maniere
 » que je pouvois le prêcher avec
 » un égal succès au jour de Noel
 » de Pâques , devant un évêque ,
 » à une assemblée du clergé , à
 » un service funebre & en mille
 » autres occasions. » F*** ob-
 serva que ce sermon , lui rap-
 pelloit la mention qu'on faisoit
 dans *Tristram Shady* (1) , d'un
 texte qui convenoit à tous les
 sermons , & d'un sermon qui
 convenoit à tous les textes. Notre
 zélé rédacteur s'emporta , dit
 que c'étoit une insinuation ma-
 ligne & fausse ; que son texte
 étoit absolument propre pour son

(1) Roman par Sterne , auteur du voyage sentimental.

poste , & ne le quittoit jamais ,
& que si quelqu'un le prenoit ,
lui , pour un homme capable
d'arborer le pavillon ennemi , &
d'en changer selon les occasions ,
il se trompoit lourdement sur son
caractere , & lui faisoit une in-
justice criante. Sur ces entrefaites ,
rentra le maître de la maison ,
qui venoit de culbuter , mais
inutilement , toute sa bibliothé-
que , pour voir s'il ne trouveroit
pas quelque vieux sermon qui
pût servir à notre curé , & en lui
sauvant les ennuis & les dangers
d'un voyage de nuit , procurer à
la compagnie le plaisir de jouir
plus long-temps de sa conversa-
tion. Pour mettre fin à cet em-
barras , je hazardai de dire , que

le curé nous avoit tant donné d'agréables preuves de sa grande éloquence , qu'il lui seroit très-facile de faire un excellent sermon *impromptu* , & je le pressai fortement d'adopter mon idée ; mais il me ferma la bouche , en me répondant , avec un air de mépris & de colere , que je me trompois fort , si je croyois qu'il fût aussi aisé de faire en chaire , sans préparation , un bon sermon sur un sujet divin , que de bavarder pendant une heure sur un sujet politique , dans une chambre du parlement. A l'instant on vint annoncer que les chevaux étoient prêts , & il partit , à notre grand regret , par la nuit la plus obscure , qui fût jamais.

Il étoit sept heures. Toute notre bonne humeur étoit partie avec le curé. Nous faisions envain tout ce que nous pouvions pour nous égayer , & nous allions , je crois , nous endormir , quand heureusement il arriva un changement de scène. Je dépeçois une aîle de poulet , lorsque nous fûmes vivement allarmés par une voix qui crioit de toute ses forces : *quelqu'un , holà quelqu'un*. Nous courûmes tous à la porte , comme la même voix demandoit ; « ne suis-je pas sur le chemin de *Bridgenorth* ? » — Non — je suis donc au château de *Davenport* , » — encore , non. » — En ce cas , où diable suis-je ? répliqua la même voix , »

car nous ne pouvions rien voir. Mais enfin , les lumieres arri-
verent , & nous reconnûmes le
malheureux curé qui, après avoir
couru trois heures par les che-
mins , étoit revenu au même
endroit. Nous le reçûmes en
triomphe , le placâmes au haut
bout de la table , où sans faire ,
ni excuses ni complimens , il
s'empara du quart d'un dindon
& d'un gros morceau de jam-
bon qu'il dévorait, en nous lais-
sant rire & nous réjouir , sans
proférer un seul mot. Enfin nous
jugeâmes qu'il falloit humecter
son gozier , & croyant le *Punch*
la liqueur la plus propre à lui
rendre la parole , nous en fîmes
apporter ; il avala , sans se

faire prier, plusieurs grands verres de cette douce & bienfaisante liqueur. Alors sa langue se dénoua : il nous dit, que la providence, à ce qu'il supposoit, ne jugeoit pas à propos, sans doute, pour de bonnes & sages raisons, qu'il remplît le lendemain les fonctions de son ministère, puisqu'elle lui avoit suscité tant d'obstacles pour l'en empêcher ; que son dessein étoit peut-être de l'éprouver ; qu'il se soumettoit donc sans murmurer, aux décrets du ciel, & qu'il distribueroit la nourriture céleste à son troupeau le dimanche suivant. Il nous entretint sur le même ton ; jusqu'à ce qu'enfin fatigués de rire, nous fûmes

nous coucher. Le lendemain matin , la compagnie lui fit dire , qu'on ne l'empêcheroit point d'assister au service divin de la paroisse ; mais il répondit que ce feroit ajouter le mépris à la négligence , si s'étant absenté de son église , il mettoit le pied dans un autre. Quoique son scrupule fût un peu singulier , il tint ferme , & nous passâmes ce dimanche d'une manière très-contraire aux loix & à l'évangile.

Le curé nous a fait l'invitation la plus honnête & la plus cordiale , d'aller dîner chez lui jeudi prochain. Je m'y promets beaucoup de plaisir pour ma part , & vous pouvez compter que

(265)

que par la premiere poste , je
vous rendrai le meilleur compte
qu'il me fera possible , du repas
qui nous attend.

Je suis , &c. &c.



Part. II.

M

LETTRE VIII.

NOTRE visite est faite, & nous nous sommes amusés au-delà même de notre attente. Notre révérend hôte avoit exigé de chacun des conviés, non pas, *à la mode de Scarron*, d'apporter son plat, mais d'en demander un de son goût. Ce préliminaire nous a beaucoup plu; moi, je procurai à la compagnie le plaisir de manger le meilleur *plum-pudding*, qui ait jamais embaumé un festin, & l'on est aussi-tôt convenu unanimement, d'appeler dorénavant ce mets, un *Lyt-*

telton. Quel honneur pour moi ; mon ami , & quelle délicieuse chose va porter mon nom ! F*** demanda une oie , qu'il baptisa sur le champ , & à laquelle il donna le nom de son parrain , qui ne goûta pas la plaisanterie , & n'en put pas rire , quoiqu'il fût , tandis que toute notre société étouffoit : enfin , rien ne manqua au festin. Le docteur nous versoit à grands flots d'un vin très-buvable : son punch portoit au nez une odeur charmante ; mais il l'avoit préparé dans une immense vase d'étain , ce qui m'empêcha d'en boire.

Nous observâmes au bon curé qu'il avoit dû lui en coûter bien des peines pour nous procurer

tant de bonnes choses. Il nous
 assura que le *plumb - pudding*
 seul , lui avoit donné quelques
 soins , & qu'il avoit usé une
 paire de culottes de pluche
 noire , à courir toute la contrée
 sur son cheval , pour s'informer
 de la vraie maniere de le faire.
 Puis s'adressant à moi : « vous
 » n'ignorez pas , Mylord , me
 » dit-il , qu'un *plumb-pudding* , de
 » quelque maniere qu'il soit pré-
 » paré , n'est jamais que du *pud-*
 » *ding* , où il entre d'abord des
 » raisins secs , qui en font l'es-
 » sence , & ensuite d'autres in-
 » grédients qu'on varie selon les
 » goûts. Mais craignant que la
 » façon ordinaire de l'appêter
 » ne fût pas assez recherchée

» pour des palais aussi délicats
 » & aussi gourmands que les
 » vôtres , je résolus de parcourir
 » tout le voisinage , dans l'espé-
 » rance d'apprendre quelque ra-
 » finement. Tous les gens inf-
 » truits se rapportèrent , comme
 » votre seigneurie pense bien ,
 » sur les choses essentielles ,
 » comme l'eau , le lait , les aro-
 » mates , le beurre , les œufs &
 » les raisins ; mais on m'indiqua
 » encore une infinité d'autres
 » choses , sur lesquelles on ne
 » s'accordoit pas si généralement ,
 » & dont les noms remplirent
 » deux pages de mon souvenir ,
 » & me jetterent dans un terrible
 » embarras. Peu de lumières ,
 » comme dit le proverbe , &

» beaucoup de confusion ; voilà
 » ce que je recueillis de tant
 » d'avis. C'étoit du *rum* , de
 » l'eau-de-vie , du vin , de la
 » biere , des épices de toute es-
 » pece , du foix haché , & du
 » gingembre de *Hollande* , qu'on
 » me conseilloit aussi de faire
 » mettre dans mon *pudding*.
 » Etant bien endoctriné , je vo-
 » lai au marché , où je m'appro-
 » visionnai de tout ce qui man-
 » quoit dans mon office , & je
 » revins à la maison , fatigué ,
 » rendu , & mes poches pleines
 » de tout ce que produisent les
 » quatre parties du monde. Mais ,
 » continua-t-il , je n'étois pas au
 » bout de mes peines , les plus
 » fortes m'attendoient au logis ,

» dans les diffentions qui s'éle-
 » verent sur le choix & la ma-
 » niere d'employer ce tas de
 » drogues, & cette quantité de
 » liqueurs qui étoient rangées par
 » ordre, sur la table de la cui-
 » sine. C'étoit une grande affaire,
 » *car monseigneur l'avoit ordonné.*
 » On délibéra; les délibérations
 » partagerent les sentimens, &
 » la diversité des sentimens oc-
 » casionna des disputes. Enfin,
 » je fus obligé d'interposer mon
 » autorité, & pour mettre fin
 » aux querelles, d'ordonner
 » qu'on employât sans distinction
 » ni exception, tous les articles
 » prescrits, qui se montoient à
 » plus d'une douzaine. On fit
 » donc le mélange, & comme

» toutes les personnes consul-
 » tées , avoient été d'avis que
 » plus il cuiroit , meilleur il se-
 » roit ; je le fis mettre dans la
 » marmite , vers minuit , & le
 » fis porter chez une fameuse
 » cuisiniere du voisinage , avec
 » ordre de veiller auprès , avec
 » une vigilance de *Vestale* , &
 » de le faire *mitonner* jusqu'à ce
 » la compagnie fût arrivée. La
 » voilà arrivée , & instruite du
 » sort du *plumb-pudding*. J'espere
 » maintenant qu'elle fera honneur
 » à nos peines , & nous en dé-
 » dommagera en attaquant avec
 » un appétit d'*Hercule*, ce *pudding*
 » qui en a coûté les travaux ».
 Là , finit sa harangue de cui-
 sine , dont l'objet , comme je

vous l'ai déjà dit , étoit excellent , & tout en riant , nous y faisions de furieuses brèches. Oui, mon ami , nous mangions & rions , nous buvions & rions encore , jusqu'à ce qu'enfin la nuit fut arrivée , tout doucement & sans que nous nous en fussions apperçu. Notre prévoyant hôte nous avertit qu'il avoit deux lits & un berceau dans sa maison , & qu'il en avoit fait préparer trois autres chez un fermier du voisinage ; qu'ainsi nous ferions bien de passer la nuit chez lui , pour ne pas la passer aussi cruellement que lui. Les *écuyers* , ajouta-t-il , iront à la ferme ; les deux lits seront pour le *pair* & le *baronnet* , & le berceau pour

moi. Ce berceau , qui nous fit rire , & qui vous fera rire aussi , vous qui connoissez la rotondité du personnage qui devoit l'occuper , ce berceau , dis-je , est le plus joli lit portatif , qu'on puisse imaginer : assez long pour contenir un enfant de six pieds , il peut se placer où l'on veut , & sûrement c'est l'invention de quelque belle ame , dont la vertu favorite étoit l'hospitalité , pour recevoir un ami , quand tous les lits sont occupés. Si je n'avois crainit de désobliger notre curé , je lui aurois demandé d'en faire l'essai ; mais on m'avoit destiné le meilleur lit de la maison , qu'on avoit garni de draps de la plus fine toile de

Hollande, qui, probablement, n'avoient pas été tirés de l'armoire depuis long-temps, Aussi n'aurois-je pas été un instant sans m'endormir, si la forte odeur du romarin, que ces draps exhaloient, n'eût affecté mon imagination, & ne m'eût fait croire que j'étois mort & enseveli. La fatigue l'emporta enfin, sur l'imagination; je dormis tout d'un somme, jusqu'au lendemain, que je me réveillai à la vie, & non à l'immortalité.

Avant de finir, je veux encore vous rapporter une très-jolie repartie que le curé me fit à l'instant que nous allions partir.

Je regardois par la fenêtre de

M 6

fa falle , d'où l'on n'apperçoit rien qu'une épaisse & horrible bruyere. Il me demanda ce que je pensois de ce point de vue. Si *Nabuchodonosor*, lui dis-je, eût été condamné à paître dans vos environs , il y feroit mort de faim : oui , me repartit-il , mais si c'eût été dans votre parc de *Hagley* , il n'eût pas regretté le trône, & n'eût peut-être pas voulu redevenir homme. — C'est une trop belle & trop flatteuse occasion de finir là , pour que j'ajoute rien , ainsi adieu.

Je suis, &c. &c.



LETTRE IX.

JE suis bien charmé que mes deux dernières lettres vous aient amusé autant que je desirois. Notre curé de village est , je vous assure , d'une grande ressource à la campagne , & ne contribue pas peu aux plaisirs qu'on peut s'y procurer. Rien n'est si plaisant que de se trouver avec un homme , dont l'humeur , le grands sens & les foibleesses , font un contraste si singulier , & lui forment un caractère tellement mêlé de sim-

plicité & de vanité, qu'il ne s'aperçoit jamais si c'est avec lui, ou de lui que l'on rit, de maniere qu'on peut se livrer à toute sa gaieté, sans être retenu par la crainte de l'offenser ou de lui déplaire. Notre révérend ami, disoit dernièrement à B***, que c'étoit une grande disgrâce pour les paroissiens, d'être obligés de vivre avec un aussi grand pêcheur que moi, & que l'un d'eux, qui m'avoit vu dernièrement à *Kidderminster*, avoit été débiter dans tous le voisinage que j'avois un *pied-fourchu*. On ne manquera pas, j'espere, quelque'un de ces jours, de me gratifier aussi d'une queue & d'une paire de cornes, & alors ce sera

le *diable* en personne , ou du moins un mari dans toutes les formes.

Enfin les graves & anxieuses occupations d'une sageffe mondaine , ont succédé aux plaisirs & à la joie. Les intérêts de l'argent , la durée de la vie , le moyen de placer ses fonds & d'assurer ses rentes ; voilà , quels sont dans cet instant , les objets de mes méditations. Je m'explique : je cherche à libérer mon bien des hypothèques qu'ont sur eux les deux myladi Douairieres de Lyttelton , (car elles le font l'une & l'autre) en leur remboursant leurs douaires. La fortune m'a été favorable , & je veux , au moins une fois dans

ma vie , mériter votre approbation en faisant un bon usage de ses dons. Que diriez-vous d'un tableau où seroit représenté un jeune gentilhomme sacrifiant les faveurs de la fortune sur l'autel de la sagesse , sur-tout si ce gentilhomme étoit lord *Lyttelton* d'aujourd'hui. En cas que mon idée se réalise , comme je l'espere , voudrez-vous bien substituer ce tableau à celui qui est depuis si long-temps tracé dans votre esprit , & où l'on voit ce même jeune homme sacrifiant tous les dons qu'il a reçus de la nature , à la folie , au vice , & à l'intempérance.

Jamais , j'ose m'en flatter , on ne pourra compter au nom-

bre de mes défauts , un fordide amour des richesses. La passion du jeu vient , il est vrai , du desir de gagner , & par conséquent , est fondé sur un principe d'avarice. Mais , dans ce cas , l'avarice est la passion universelle , car je crois fermement que nous sommes tous plus ou moins passionnés pour le jeu. Mais il faut mettre une grande différence entre desirer de gagner pour faire un noble usage de son argent & se procurer les agrémens & les plaisirs de la vie , ou être dévoré du besoin d'amaasser des richesses pour les enfouir & n'en faire aucun usage.

LETTRE X.

A**** ne mérite votre pitié à aucun égard , & la maniere dont je viens de le traiter & dont je le traiterai dorénavant , a pour cause la parfaite connoissance que j'ai de son caractere , & la façon dont il s'est ci-devant conduit envers moi. Je vous ai dit , il y a longtemps , que ma canne étoit levée , & qu'un temps viendrait , quelqu'airs d'importance qu'il se donnât , où il baisseroit la tête à son tour & tendroit docilement les épaules : tout cela ,

& même plus , est arrivé & passé.

Vous vous étonnez , dites-vous , qu'il n'ait témoigné aucun ressentiment dans son dernier voyage à *Hagley*. C'étoit bien son dessein & son desir le plus vif , mais il a été trompé dans ses espérances. Au reste , quoique la fièvre de la vengeance le devorât , il a , prudemment , caché tous les symptômes de sa maladie , & moi , je lui laisse le soin de se guérir. Il desireroit d'obtenir une commission d'enseigne : il consacrerait , alors , ses heures de loisir aux muses , & peut-être même fera-t-il connoître son nom au public dans quelque journal ou

sur le titre de quelque mauvais poëme ; mais c'est où se borneront toutes les prouesses de notre héros. Il est si complaisant que si je lui commandois de me faire cuire des pommes, il n'hésiteroit pas un instant, se brûleroit les doigts du meilleur cœur du monde pour les faire rôtir, & quand j'en aurois mangé la chair, il se contenteroit du trognon.

Commandez : il n'est rien que mon grec ne fera,

Et si vous l'envoyez aux enfers, il ira.

Si vous vous obstinez toujours à avoir compassion de ce faquin, prenez patience, il vous fournira bientôt une occasion

d'exercer votre pitié. Je suis dans le secret , mais je me garderai bien de rendre à sa vanité le service de le trahir. Au reste , il me convient très-bien pour ce que j'en veux faire : il est très-soumis & assez amusant , & lorsqu'il mourra , je dirai , avec *Shashespear* ; *j'aurois mieux traité un meilleur homme.*

Il est maintenant à l'autre bout de ma table , à barbouiller du papier de vers de sa façon , peut-être aurai-je la bonté de l'aider dans ce joli travail. Vous ne vous seriez pas douté qu'il fût si près de moi : rien pourtant n'est plus vrai , & lorsque j'aurai fini ma lettre , je le chargerai de faire l'enveloppe ; je veux

même qu'il appose lui-même le sceau à ce certificat de ses bonnes qualités , & qu'il vous l'adresse par - dessus le marché. Votre bourse , il est vrai , souffrira un peu de ce caprice ; mais vous devez , en bon patriote , applaudir à cette folie puisqu'elle est profitable à l'état , & d'ailleurs , il vous sera facile de vous indemniser. Vous m'objecterez , peut-être , qu'il faut que chacun paie pour soi : à cela je n'ai rien à répondre ; ainsi je finis , en vous assurant de la tendre & sincère estime , &c. &c. &c. &c.



LETTRE XII.

JE vous attends avec la plus grande impatience , & je suis bien flatté du sacrifice que vous voulez bien me faire de quitter la société de votre ami C*** pour vous rendre à mon invitation. Ce seroit , sans doute , vous demander plus que vous n'en pourriez obtenir , que de vous prier de l'amener avec vous. Peut-être se fera-t-il un scrupule d'être mon convive. Cependant s'il se décidait à me faire cet honneur , je lui promets que je ne manquerois pas

au respect dû à la pureté de ses
 mœurs & qu'il ne verroit rien
 chez moi qui pût lui déplaire.
 Daignerez-vous être ma garan-
 tie. Nous nous sommes rencon-
 trés une fois à *Etou* , mais sans
 former aucune liaison particu-
 liere , & depuis je ne l'ai plus
 revu qu'une seule fois que j'ai
 eu le plaisir de dîner avec lui.
 Je me trouvais présent , par ha-
 sard , lorsqu'il proposa un dîner
 à cette campagne : comme il est
 très-poli , il m'invita avec toute
 la compagnie ; la partie s'ar-
 rangea , & fut aussi agréable
 que décente. Je n'oublierai sur-
 tout jamais une circonstance de
 ce repas. Un des convives qui
 y avoit fait le plus grand hon-
 neur

neur par un appetit très-vorace ;
 se ressouvint , lorsque le dèssert
 fut posé sur la table , qu'il n'a-
 voit pas vu paroître un poisson
 qu'on lui avoit promis , & vi-
 vement mortifié de ce qu'on
 avoit trompé sa gourmandise ,
 il en fit des reproches au maître
 de la maison , qui s'excusa très-
 singulierement , & en ces ter-
 mes , si je ne me trompe : « le
 » matin , lui dit-il , quand je
 » vous ai rencontré , j'allois au
 » marché dans le dessein de
 » dépenser pour un *turbot* ,
 » une somme modique destinée
 » pour cet achat ; mais dans
 » le même instant j'ai rencon-
 » tré un homme bien malheu-
 » reux , & à qui une guinée

» étoit bien plus nécessaire
 » qu'un plat de plus à notre
 » dîné. Vous savez jusqu'où je
 » pousse la régularité dans mes
 » dépenses & qu'elles sont tou-
 » tes fixées. Vous en êtes donc
 » pour votre poisson, mais j'ai
 » sauvé un infortuné du déses-
 » poir. D'ailleurs le plaisir que
 » vous auriez eu à manger ce tur-
 » bot eût été bien court, au lieu
 » que j'ai procuré à mon cœur
 » une jouissance qui durera au-
 » tant que lui ». Voilà le sens
 de ses paroles, mais non pas
 ses paroles mêmes qui étoient
 bien plus simples. Ce discours
 fit sur moi une impression si
 vive, que si j'eusse suivi mon
 premier mouvement, j'aurois

été sur le champ donner tout mon bien aux hôpitaux. Mais, hélas ! ces pensées de mes bons jours se sont bien vite dissipées : l'habitude de malfaire a repris le dessus , & je ne connois personne qui puisse me remettre dans la bonne voie , si ce n'est votre ami , en supposant que ses conversations fassent encore sur moi le même effet qu'autrefois.

Cette partie de plaisir me rappelle encore une autre aventure, mais d'une nature bien différente. Le pauvre *John Dancer* (1) étoit avec nous ce jour-là. Il a fait une bien étrange fin, & d'une

(1) Suicide.

bien étrange maniere. J'ai été
 avec lui à *Eton* & en *Italie*, &
 depuis nous avons toujours été
 amis. De tous ceux qui l'ont
 connu, personne n'en a été af-
 fecté auffi vivement que moi. On
 m'a dit que le roi avoit interposé
 son autorité pour arrêter la pu-
 blication d'une ouvrage posthu-
 me de *David Hume*, sur le sui-
 cide. Sans doute, c'est la sollici-
 tude accoutumée de sa majesté
 pour le bonheur de ses sujets qui
 lui a fait desirer la suppression
 d'un ouvrage dangereux pour la
 société, & si directement op-
 posé aux préceptes de l'évangile.
 Mais, selon moi, il n'y a que les
 événemens les plus malheureux,
 une maladie de l'esprit, ou les

souffrances du corps les plus insupportables , qui puissent aujourd'hui déterminer un homme à s'arracher la vie , & jamais les argumens des raisonneurs fatalistes. *Montesquieu* n'est plus lui-même quand il écrit sur ce sujet. *Rousseau* , qui ne s'est pas répondu à lui-même , plaide la cause du suicide , avec des sentimens , plutôt qu'avec des raisons. Je fais qu'on trouve dans mille volumes des exemples de gens qui se sont donné la mort dans la fleur de l'âge & de la santé , jouissant de toute leur raison & de tous les agrémens de la vie. Mais je ne m'en laisse pas imposer par l'apparence. Non , je ne croirai jamais qu'un homme

qui n'a pas de chagrin , & *mens sana in corpore sano* , osera risquer une action dont les conséquences sont si incertaines , & peuvent être si terribles. J'ai défendu quelques temps ce crime , seulement pour avoir une opinion à moi , exercer mon talent , & convaincre un fou , & je dois avouer , quoique je ne voulusse pas publier ma conviction , je dois avouer , dis-je , que le plus foible de mes antagonistes m'a toujours battu. La peinture que fait *Virgile* de la misère que souffrent au-delà de la vie ceux qui s'en sont affranchis avant le terme marqué par le destin , est la meilleure réponse qu'on puisse

faire à tous les sophismes d'une
raison égarée.

————— *Quam vellent æthere in alto
Pauperiem pati & duras perferre labores !*

Comme le désespoir peut
avoir bien des causes différentes,
il se montre aussi sous des ap-
parences très-variées & très-dis-
tinctes. Tantôt emporté & vio-
lent, tantôt morne & taciturne,
il est quelquefois tranquille & in-
différent. Quand il se montre
sous la première de ces formes,
on lui donne le nom de folie ;
quand c'est sous la dernière, on
l'appelle philosophie. Le pauvre
Dancer n'étoit pas philosophe,
en vérité, & cependant il s'est
précipité dans la nuit éternelle,
tout à la fois en véritable épi-

curien & en véritable stoïcien. Il est mort avec toute la tranquillité possible , après avoir fait les préparatifs nécessaires , non-seulement de sang-froid, mais même avec gaieté.

Voilà un bien triste & terrible sujet dont je vous entretiens. En relisant ce que je vous ai écrit , je trouve bien des négligences que cependant je ne corrigerai pas : mon dessein n'est pas de vous instruire ; ce seroit une prétention aussi présomptueuse que ridicule. Lorsque vous viendrez chez moi , je vous lirai , pour vous amuser , un petit écrit , qui est , sans que Bauteur y ait songé , une excellente réponse à tout ce qu'on peut alléguer en

faveur du suicide. C'est un traité sur les nerfs , fait par le docteur *John Stone* , un médecin de mon voisinage. Son ouvrage est clair , ingénieux & bien écrit. Ce docteur s'est attaché à mon pere dans sa derniere maladie : il étoit non-seulement son médecin , mais aussi son confesseur.

Votre lettre ne contenoit que quatre lignes , & voilà déjà plusieurs feuilles couvertes par ma réponse : ce n'est pas ma coutume ordinaire de rendre tant pour si peu , mais vos bontés pour moi mériteroient cent pages de remercimens ,

De votre affectionné , &c.

LETTRE XIII.

Vous n'êtes pas le seul de mes amis, qui pour la plupart aiment beaucoup à critiquer ; vous n'êtes pas le seul, dis-je, qui vous étonniez de ce que devenu tout-à-coup de la plus grande indifférence pour les beautés & les plaisirs de la campagne, j'abandonne entièrement ma belle terre & mon agréable maison de *Tragley*, pour ne plus habiter que *Surry-Delle* (1). *Charlotte Trages*, dans une visite

(1) Sa maison près de Londres.

qu'elle a faite ici , m'a dit que j'y avois l'air d'un crapaud dans un fossé. Quoi qu'il en soit , cette maison est très-jolie , très-commode , d'une élégance recherchée , en un mot , charmante. Une maison de campagne est un apanage nécessaire dans mon rang , dont vous m'avez si souvent recommandé de ne pas profaner la dignité : & où un pair de la *Grande-Bretagne* trouvera-t-il une retraite plus délicieuse pour se délasser dans les instans de loisir que lui laissent ses devoirs ? Où trouvera-t-il une grotte d'*Egérie* plus solitaire , pour s'y entretenir , sans être interrompu ou distrait , avec le génie tutélaire du pays ? Ba-

dinage à part, la proximité de
 cette maison avec la capitale,
 me la rend extrêmement com-
 mode; pour un homme de mon
 caractère, il vaudroit mieux
 avoir une chaumière à *Pinesico*
 qu'un palais dans quelque pro-
 vince reculée. Ici jamais je ne
 suis embarrassé de ma personne
 un jour de pluie; jamais les
 moyens de dissipation, dont mon
 esprit naturellement mélancoli-
 que ne sauroit se passer, ne me
 manquent. Veux-je être seul? Je
 fais défendre ma porte; veux-
 je de la société? à l'instant ma
 chaise de poste m'en amène, ou
 me mène où je suis sûr d'en
 trouver. A *Tragley*, au con-
 traire, quoique ce soit un véri-

table *Elysée*, qui réunit tout à la fois la grandeur, la beauté, & mille agrémens, je n'y jouis cependant d'aucun de ces avantages. J'aurois le temps d'y mourir d'ennui vingt fois, avant qu'on pût me procurer un seul remède convenable pour cette maladie. Dans cette retraite, toute délicieuse qu'elle est, je ne puis pas avoir tout de suite de la compagnie quand j'en desire, & quand j'en ai, je ne peux plus m'en débarrasser. Les environs sont très-déplaisans, il n'y a que du peuple; beaucoup d'ouvriers, parce qu'il y a beaucoup de manufactures: tous les chemins sont détestables, & par quelque fenêtre de mon château

que je regarde , je ne vois que des objets attristans , qui me font souvent remercier les ombres de la nuit qui viennent me rendre à la tranquillité & à moi-même. En outre , la paroisse est au milieu de mon parc , & plus d'une fois il m'est arrivé d'être éveillé , au milieu du songe le plus magnifique , par les chants & le fracas de quelque baptême ; & d'autre fois , j'ai frémi , en voyant au travers de mes rideaux l'appareil lugubre de quelque convoi funebre. — Mais ce n'est pas tout encore. Des voyageurs de toutes especes & de tout état , qui arrivent par charretées , & tout le voisinage , qui les jours de fêtes abonde par

troupes immenses , me chassent de mes appartemens , ou m'y retiennent prisonnier , en s'emparant de tous les environs. Il est rare que le seigneur du lieu soit un seul jour maître chez lui. Je ne mets pas , comme plusieurs , ma vanité à me prêter à la curiosité de tous les arrivans , pour en recevoir des complimens. Il me suffit de savoir que je possède une des plus belles terres de *l'Europe* ; mais je ne veux pas , pour lui donner plus de célébrité , m'astreindre à l'occuper de préférence à tout autre.

La petite retraite d'où je vous écris , m'est bien plus chère.

D*** m'a quitté ce matin. —

Nous avons passé toute la jour-

née d'hier à chercher la nature de l'ame , & à nous épuiser en raisonnemens & en conjectures sur la fin du monde. Nous ne sommes pas nés ni l'un ni l'autre pour être grands métaphysiciens ni grands astronomes. Nous nous sommes familiarisés cependant avec les corps célestes , & nous avons discouru sur cette matiere avec la gravité la plus imposante. Nous avons ensuite exercé toute notre sagacité à deviner dans quelle partie du corps l'ame pouvoit avoir son siège , mais nous avons été très-long-temps sans rien résoudre : notre ami a décidé enfin , qu'elle résidoit dans toutes les parties du corps qui recevoient des sensations , & par-

ticuliérement dans celles qui éprouvoient les sensations les plus exquises. Cette singuliere décision étoit bien digne de lui. Comme il est bien plus aisé d'avancer que de soutenir un système , nous nous sommes bientôt mis à détruire le globe , & tout ce qui l'habite , & cela , admirez notre puissance , en un instant. Nous avons imaginé l'un & l'autre au même moment de faire brûler toute la machine ronde par une comete. De-là une assez longue dispute entre nous , pour savoir à qui appartenoit l'idée d'un si bel incendie. Mon antagoniste y mit fin , en proposant une question bien plus intéressante , savoir si le jour du jugement der-

nier devoit précéder, accompagner ou suivre le terrible événement de la destruction de l'univers. Il parla sur ce sujet avec tant de force & de chaleur; il emprunta des livres saints des expressions si effrayantes, qu'il en pâlit lui-même. L'alarme gagna, & je sentis mon sang se glacer dans mes veines. Si Dieu dans le moment eût tonné sur nos têtes, je suis sûr que ce coup de foudre nous eût jettés dans une telle confusion que nous nous serions tous convertis. Les deux *ladys*, qui étoient avec nous, étoient tellement frappées de terreur, que je commençai à craindre que cet entretien, qui devoit nous divertir, ne finît par

conduire deux très-jolies & très-aimables femmes à *Magdalen* (1). Quelque jour , peut-être , ma maison deviendra-t-elle une maison de conversions ; mais c'est un avantage que jusqu'ici je n'avois pas compté au nombre de ceux qui me la font aimer. Je suis bien certain que si cette scène édifiante s'y étoit passée , elle eût fait une si vive impression dans le monde , qu'on y eût oublié tous les autres événemens de ma vie qui m'ont fait peu d'honneur.

Je suis , &c.

(1) Hôpital pour les femmes repenties.

L E T T R E X I V.

JE vous ai obéi , mon ami , & j'ai lu avec l'attention la plus soutenue , les *Recherches sur le despotisme oriental*. Leur auteur me paroît être un homme d'un savoir profond , d'un esprit vif , & d'une très-belle imagination. Il a lancé sa nacelle avec beaucoup d'adresse sur l'océan des conjectures , & je l'ai suivi avec admiration dans sa course. Mais , quoiqu'il puisse fournir peut-être quelque'appui & faire faire quelques progrès à l'incrédulité , je ne crois pas que son livre seul

fasse jamais un incrédule. Le pa-
 radoxe des théocraties primiti-
 ves, n'est point une idée nou-
 velle, quoiqu'il la présente sous
 un jour & avec des accessoires
 nouveaux. Un auteur qui vient
 s'apper dans leurs fondemens tous
 les faits de l'histoire sacrée, qui
 a été l'objet de la foi de tant de
 gens des plus éclairés pendant
 tant de siècles ; un tel auteur
 devrait employer autre chose
 que des hypothèses, soutè-
 nues même par un immense
colosse d'érudition profane : &
 c'est peut-être le meilleur argu-
 ment à alléguer en faveur des
 saintes écritures, qu'on ait que des
 hypothèses à leur opposer. Il ne
 suffira jamais, pour détruire la

foi de tant de siècles, des ingénieuses, il est vrai, mais aussi très-artificieuses conjectures d'un incrédule moderne. Je n'oppose à votre spirituel françois que le savant M. *Bryant*, notre compatriote, dont le dernier ouvrage, plein de beautés sublimes, honorera à jamais notre siècle & notre nation. Les suppositions de l'un s'en vont en poudre, devant les preuves de l'autre. — Voilà, mon ami, quel est mon sentiment, & je vous prie de croire que je ne l'ai volé dans aucun des pieux manuscrits de mon pere.

Mais, quittons ce sujet, qui n'est pas ordinairement celui de mes méditations & de mes re-

cherches , & sur lequel je ne puis vous offrir que quelques idées , fruits de mes réflexions du moment. Aussi-bien est-il temps que je vous remercie du judicieux & charmant manuscrit que vous avez bien voulu me confier. Il est bien pensé & bien écrit ; le dialogue y est naturel , les sentimens vrais , les caracteres supérieurement tracés , & la morale en va au cœur. J'espère que vous continuerez à charmer vos heures de loirs par des amusemens aussi délicieux , & que votre esprit philanthropique fera part au public de ses productions , pour l'instruire & le corriger.

Ne pensez-vous pas que vous

feriez très-bien d'introduire sur
votre charmant théâtre milady
Montagne & miss Carter (1).
Leur ressemblance à certains
égards , & la différence qui se
trouve entr'elles , en un plus
grand nombre de points , traitée
par une aussi habile plume que
la vôtre , fourniroient le sujet
d'un parallele très-piquant , &
le moyen d'évaluer au juste le
mérite d'une femme auteur. La
premiere , très-instruite , est une
femme accomplie ; elle a la plus
grande influence sur tout ce qui

(1) Femmes savantes : la premiere a
écrit des remarques sur Sackespear ; &
la seconde , a traduit du grec Epic-
tete.

l'entoure , & se permet quelques amusemens très - innocens , & une certaine élégance littéraire : elle fait de son cabinet de toilette le *Lycée* du jour , aime les sciences , reçoit bien les savans , & protège les lettres , auxquelles ses ouvrages ont fait honneur. L'autre vit dans une forte de retraite : elle est aussi modeste que si elle ne savoit rien , quoiqu'elle soit la femme la plus savante de tous les siècles , & une des plus savantes personnes du sien. Le vrai & sublime génie , qui ne va jamais sans la vertu , la guide dans toutes ses démarches , & l'aide à se conduire avec une discrétion admirable ; mais souvent

elle le laisse sommeiller , pour vaquer aux devoirs domestiques , auxquels elle ne dédaigne pas de descendre.

Les interlocuteurs de ce dialogue feroient la justice & le mérite , la première , accompagnée de la vanité , qui veut distribuer des récompenses , & le second , de la modestie , qui les refuse. Ils manifesteroient l'intention , non pas de s'encenser mutuellement , mais de rendre au génie & à la vertu les hommages qui leur sont dus , & vous conclueriez par l'éloge de l'indépendance si douce que le génie ordinairement procure à la vertu : enfin , le tout entre vos

mains , formeroit une peinture très-amufante, très instructive & très-exemplaire. — Pardonnez , de grace , mon impertinence ; mais cette idée m'est tombée dans la tête , & je n'ai pu résister à la vanité de vous en faire part.

Pour tout dire , à quelques exceptions près , je n'aime point du tout les femmes auteurs : elles font , pour la plupart, très-déplaisantes , & elles me rappellent toujours cette femme *astronome* , qui après avoir mis tous les soirs , pendant plusieurs mois, l'œil à son télescope , & après s'être joué long-temps de la curiosité des astronomes ses amis ,

leur déclara enfin que son unique but étoit de découvrir s'il y avoit des *hommes* , dans la lune.

Je suis , &c.



LETTRE XV.

JE ne suis point assez stupide, pour n'avoir pas senti vos plaisanteries ironiques, au sujet des nudités que je fais peindre pour mon cabinet, & que vous avez vues chez l'artiste. Comme productions de l'art, elles sont admirables, & des copies parfaites de tout ce que la nature a de beautés & de charmes. C'est de quoi vous convenez; mais vous appuyez beaucoup sur l'indécence d'offrir de pareils tableaux aux yeux de tout le monde, &

c'est justement, mylord, en quoi vous vous trompez. Les peintures sont destinées à n'orner que mon cabinet de toilette, un *sanctum sanctorum*, où il n'entre que des gens d'une vertu assez éprouvée, & qui ont assez d'expérience des choses humaines, pour voir, sans en être émus, le moins du monde, les productions d'un pinceau mille fois plus lascif.

Tout ce que vous dites contre mes peintures, pourroit être avec bien plus de succès contre l'art même de la peinture & de la sculpture. Je sens combien j'aurois beau jeu, si je voulois profiter de mon avantage; mais je me retiendrai pour ne pas vous

déplaître , & je conviendrai avec vous que ce sont des ornemens d'un autre genre qu'il faut dans les appartemens ouverts , où l'on reçoit fans distinction des personnes de tout âge & de tout sexe , quoiqu'on voie dans votre salon une copie de la *Vénus* du Titien , & le petit garçon nud de *Dominiclien* , sans oublier le sacrifice à *Priape* qui décore votre bibliothèque. Vous avez eu la précaution , il est vrai , de mettre un rideau devant votre *Vénus* ; mais ce voile , en excitant la curiosité , & en faisant travailler l'imagination , pour ne rien dire de plus , est bien plus capable de faire faire des réflexions dangereuses que la vue même des

charmes qu'il cache. Ainsi, notre délicatesse à l'égard des tableaux est fautive, & de plus injuste, puisque vous êtes coupable des mêmes fautes que moi, & de fautes beaucoup plus graves. Surement un enthousiaste de ces deux arts, les plus agréables de tous, qui auroit fait le voyage d'Italie, vous tancerait plus vertement que je ne fais. J'aurois cru que l'*elegantium formarum spectator*, étoit un caractère qui trouveroit toujours grace à vos yeux, & jamais il ne me seroit tombé dans l'idée que vous, qui avez si souvent contemplé avec admiration, dans votre belle collection de gravures, les pierres précieuses du cabinet du duc de *Malborough*,

vous oferiez me faire la moindre remontrance sur mon sérail , qui est cent fois plus décent.

C'est pour l'ardente jeunesse , qui sent à chaque instant une flamme inconnue courir dans ses veines , que ces nudités sont à craindre , mais non pas pour des hommes de notre âge & de notre expérience : elle nous inspireroient bien plutôt , en les offrant sans cesse à nos yeux , de l'indifférence pour les objets qu'elles représentent , & dont l'impression n'est redoutable que les premières fois qu'on les voit. C'étoit une coutume chez quelques anciens peuples , de mettre en présence l'un de l'autre les deux sexes tout nus , pour

amortir cette sensibilité brûlante que vous craignez que le spectacle continuel de mes peintures ne me fasse éprouver à chaque instant. Vous me gratifiez en vérité d'un tempérament bien plus combustible que le mien ne l'est en effet , & si dans cette occasion vous avez jugé de moi d'après vous-même , c'est un compliment à vous faire. Mais finissons : si je voulois pousser ce raisonnement aussi loin que je le pourrois , je ferois un traité au lieu d'une lettre. Je vous observerai seulement encore que la façon dont nos dames s'habillent aujourd'hui est bien plus capable de nous séduire , de nous enflam-

mer , & de porter le désordre dans nos cœurs , que la plus belle peinture de toutes les beautés d'une femme , faite même par le pinceau délicieux du *Titien*. La *Vénus* de votre seigneurie se cache derriere son rideau , & toutes nos femmes du *bon ton* nous offrent sans cesse à découvett la partie la plus charmante de leurs appas , & la plus propre à remplir l'imagination des idées les plus exagérées des autres beautés qu'elles ne dédaignent pas encore de cacher.

J'ai couru sur le champ à votre porte , pour rire avec vous de vos reprimandes ; mais puisque vous vous étiez enfui

aux bains , j'ai résolu que vous ne m'échapperiez pourtant pas. — Savez - vous la mésaventure de *Cosway* ? Il s'est pris de querelle avec son *singe* , s'est battu avec lui , & a été si maltraité , que ses blessures le forcent à garder le lit. La main de votre petit *Raphaël* , je vous l'apprends avec plaisir , a heureusement échappé à la fureur de son adversaire & est toujours réservée à faire les délices des amateurs de son art , mais une de ses jambes a été si terriblement offensée , qu'on craint avec raison , qu'il ne perde un membre aussi essentiel. Adieu.

LETTRE XVI.

JE me confesse coupable , mon ami , d'une partie des torts que vous me reprochez , mais je nie fermement que la femme en question soit vertueuse. Pensez-vous donc que toute femme mariée soit vertueuse , quand elle ne se rend pas coupable d'adultère , & que toute femme non mariée soit chaste quand elle n'a pas à ses gages quelque beau laquais , ou qu'elle ne fait pas de temps à autre un voyage en province pour prendre le lait d'ânesse. Dites , est-ce là votre

façon de penser. Hélas ! mon ami , je connois bien de femmes , & j'entends tous les jours parler d'un plus grand nombre d'entr'elles , qui , quoiqu'elles n'aient jamais manqué aux vœux nuptiaux , ni à l'honneur virginal , sont cependant bien moins chastes dans leur cœur , que telle créature perdue qui gagne son pain par le plus infâme de tous les métiers , celui de la prostitution.

Dans votre relation , dictée par la malice , la mauvaise humeur ou la jalousie ; (car je ne puis pas encore décider lequel des trois) vous représentez comme une chose horrible , un *tête-à-tête* , ménagé uniquement

par le hafard , comme il arrive tous les jours. Oui, je la trouvai feule , fans l'avoir cherché , & dans une difpofition d'efprit qui excitoit à ce badinage *libertin* que peut-être , dans un instant de moins bonne humeur , elle n'eût pas fouffert. Quoi qu'il en foit , elle fe prêta à mes mauvaises plaifanteries avec beaucoup d'efprit & même de coquetterie ; ne passa pas dans une autre piece , ne fonna pas les domeftiques pour me faire mettre dehors , & ne prit pas même un instant fon férieux , pour me faire entendre qu'elle n'étoit pas contente. Au contraire , elle me preffa de refter plus long-temps , & me fit des reproches , lors-

que je fortis , de ce qu'elle me voyoit si rarement. Peut-être que piquée d'avoir perdu ses avances , (excusez si je me livre à ma vanité , mais il le faut pour ma justification) elle a pensé qu'il feroit à propos de se plaindre hautement de moi , pour se venger de mon mépris , ou pour faire croire dans le monde , qu'elle est capable d'inspirer une passion aussi violente que celle qui , dans son récit , m'a poussé avec une force irrésistible à tenter une attaque sur sa vertu. Je suis bien fâché , en vérité , que vous soyez l'instrument de sa rage malicieuse , & la dupe de votre aimable crédulité. Ses menaces , qu'elle ne

fait que pour se donner un certain relief , ne l'effraient point : elle fait trop combien le monde est méchant pour les mettre en exécution : jamais elle ne donnera cet avantage sur elle à ses ennemis qui sont en trop grand nombre.

Il faut encore que je m'avoue coupable d'un autre crime , dont vous m'accusez aussi , car vous aimez beaucoup à me trouver des torts. J'ai , dites-vous , la plus mauvaise opinion de toutes nos femmes de qualité. Il est vrai , que rien , selon moi , ne montre davantage à quel point notre siècle est corrompu , que la manière indécente dont les femmes se conduisent aujour-

d'hui. Prenez & lisez le catalo-
 gue de toutes nos dames à qui
 leur rang , leur beauté , leurs
 agrémens ou leur fortune donnent
 quelque influence dans le monde,
 & dites-moi quelle est l'idée
 qu'on doit se former de celle
 même qui se comporte le mieux !
 Profitent-elles jamais de leur
 élévation pour donner un bon
 exemple à celles qui sont au-
 dessous d'elles ? Ne font-elles
 tourner leur beauté qu'à l'avan-
 tage de la vertu ? Ne se servent-
 elles de leurs agrémens que pour
 former & faire durer un attache-
 ment vertueux ? N'emploient-
 elles leurs richesses que pour
 foulager la pauvreté , encoura-
 ger les arts , protéger les scien-

ces , si ce n'est quelquefois pour suivre la mode ? En est-il une seule qui , à l'âge de quatorze ans , conserve encore quelque chose de l'innocence & de la candeur de l'enfance. La coquetterie ne regne-t-elle pas sur elles quelquefois long - temps , bien long - temps avant cette époque ? Suivez une éducation à la mode depuis le berceau jusqu'à l'autel ; voyez dans votre société quel est le but des soins & des vœux de la tendresse maternelle , & dites-moi où il faut chercher , si tant est qu'elle existe , la femme accomplie , qui force le plus dissolu des hommes à l'admiration & au respect. Vous devez savoir qu'il

n'est point de femme si passionnée qu'elle ne conserve assez d'empire sur elle-même pour ne pas céder à la première attaque; mais leur résistance est si foible, qu'elle encourage à de nouvelles entreprises en présageant une prompte victoire. Une femme chaste & vertueuse, au contraire, rend timide. On séduit l'innocence; on trompe l'ignorance; mais la chasteté est fondée sur une vertu si pure, & qui présente aux yeux du plus rusé & du plus audacieux des libertins une sécurité si respectable, qu'elle lui fait craindre une résistance que rien ne sauroit vaincre.

Vous vous rappelez, fans

doute , où nous avons dîné ensemble il y a quelques semaines ? Il est également impossible que vous ayez oublié combien notre obligeante hôtesse nous témoigna de crainte que M. **** ne fût retenu dans la chambre des communes , parce que Lady **** , nous assura-t-elle , seroit de la plus mauvaise humeur du monde , s'il n'étoit pas de la partie. Ils arriverent , enfin , l'un & l'autre ; on les reçut bien , on les fit mettre à table , & ils parurent tous les deux , on ne peut pas plus contens. C'est pourtant dans une société décente , dans une maison honnête que se passoit ce petit manège : & ce que la maîtresse du logis , faisoit en

présence même de ses filles ; n'étoit-ce pas , dites-moi , encourager publiquement l'adultere ? Ces sortes d'arrangemens sont si ordinaires , que mylady *** , qui se donne pour une femme des plus discrettes , les regarde comme une affaire de politesse , une chose convenue. Ce qui m'étonne beaucoup , c'est que vous permettiez à une femme d'une vertu aussi rare , que votre aimable compagne , de fréquenter de telles gens.

Je consens volontiers à ne point parler de ces petits artifices & de ces impostures de toilettes , auxquels les femmes n'ont recours que pour plaire ,

& dont personne n'est dupe : mais il est une autre tromperie cent fois plus préjudiciable souvent à la félicité & au bonheur , que le crime qui porte ce nom , & auquel on ne pardonne jamais ; c'est le soin que prennent quelques femmes de masquer leur esprit & d'en imposer sur leur véritable caractère. Combien n'y a-t-il pas de femmes dans le monde qui ont joué long-temps un si vil personnage pour attrapper un mari & un douaire , & qui , non contentes d'être rentrés bientôt dans leur naturel , ont encore la cruauté de se moquer de l'homme simple & malheureux qu'elles

ont trompé & qui leur reproche leur duplicité.

Leur visage & leur cœur, tout est trompeur en elles.

Tandis que la plupart d'entre elles paroissent dans le monde charmantes de corps & d'esprit, le pauvre *Benedich* (1) qui a seul le droit d'entrer derriere la toile, les voit dépouillées de tous ces appas & de toutes vertus imaginaires, en un mot, sans aucun espece d'agrémens.

L'excellente femme, que vous avez le bonheur de posséder, est la seule de son sexe, qui daigne encore, à ce qu'on m'a assuré, dire quelques mots en ma

(1) Rôle d'une comédie.

faveur. La raison , monsieur ; en est simple : c'est qu'elle seule possède une vertu assez pure , assez vraie , pour me tenir , en sa présence , dans le respect le plus profond & le plus soumis. Des charmes qui commandent tout-à-la-fois l'amour & la vénération , excitent & contiennent les desirs , sont bien rares. Ce langage vous étonnera , sans doute , de la part d'un pécheur aussi endurci que moi ; mais croyez que c'est celui de toute la bande , dans les courts instans où la raison nous éclaire , & si toutes les femmes coquettes , vaines & intrigantes , savoient avec quel mépris leurs serviteurs les plus humbles , les plus dé-

voués , parlent quelquefois d'elles , avec quel empressement , quelle sincérité , ne retourneroient-elles pas à la vertu , pour goûter le plus doux de tous les plaisirs , celui d'être estimées , aimées , & admirées sincèrement.

Je me fais le plus grand plaisir d'apprendre de vous-même , qu'enfin j'ai poussé à bout votre esprit critique , & qu'au moins sur ce sujet-ci , vous ne me gronderez plus : car quoique la sévérité opiniâtre du public , ne fasse que m'endurcir , & me rendre de plus en plus indifférent , sur ses jugemens , jamais je ne négligerai de me justifier auprès

(339)

de vous, quand, toute fois, cela
sera en mon pouvoir.

Voulez-vous bien faire agréer
mes hommages les plus respec-
tueux à myladi *** & me croire
avec la plus sincere estime,

Votre, &c.



LETTRE XVII.

JE regrette bien vivement & pour mille raisons que vous n'ayez pas voulu m'accompagner ici. J'ai un hôte cependant, mais un hôte bien déplaisant : c'est une indisposition qui me tourmente depuis quelque-temps ; & qui, quoiqu'elle ne me retienne pas dans ma chambre , m'empêche néanmoins de me livrer à aucun plaisir. J'aurois grand besoin de vous pour me consoler , & pour me distraire dans mes tristes réflexions , & je pourrois dans cet instant servir

d'exemple à votre proposition favorite , que l'homme est un animal superstitieux. Un être flottant toujours entre la crainte & l'espérance , doit naturellement être disposé à regarder les accidens même les plus simples , comme des présages de sa bonne ou de sa mauvaise fortune. Dès qu'on redoute ou qu'on desire quelque chose , l'esprit se trouve dans cet importun état d'anxiété & de suspend , qui rend notre raison l'esclave & le jouet de notre imagination. Oui : sitôt que nous poursuivons un objet quelconque fût - il de la plus petite importance , la superstition s'empare de nos cœurs , & c'est de

quoi l'on peut sur-tout se convaincre dans les orgies nocturnes du dieu du jeu, où elle exerce un empire aussi absolu qu'universel.

On reproche aux femmes & aux hommes, qui leur ressemblent, qu'une crainte excessive du malheur leur fait tirer des conséquences sinistres, des événemens les moins extraordinaires. Mais que fais-je ? Pourquoi hazarder cette imputation contre un sexe timide, & la partie la moins hardie du nôtre, quand un instant de réflexion suffit pour convaincre que les esprits les plus forts, ne le sont pas toujours assez, pour se préserver de cette foiblesse, & même qu'il

n'est pas dans notre nature que nous atteignons au degré de perfection nécessaire pour nous en rendre entièrement maîtres. Combien toute l'antiquité ne fournit-elle pas de preuves de ce que j'avance. Le vol des oiseaux & les entrailles des animaux décidoient du fort des rois & du bonheur des nations. Les visions de la nuit & l'heure à laquelle on se réveillait , présageoient si la journée devoit être heureuse ou malheureuse. C'est aux subtilités de la superstition que l'énorme volume de nos proverbes est redevable de sa masse , & encore de nos jours , dans ces temps de lumière & de raison , si l'on vouloit examiner de près

toutes nos opinions , combien ne fourniroient-elles pas de pages à l'histoire de la crédulité humaine ?

Cette disposition de l'esprit humain qui , lorsqu'elle ne s'exerce que sur les événemens journaliers , ne nous cause que des inquiétudes légères & momentanées , devient un poids accablant & insupportable , quand des revers de fortune ou les longueurs du mal-aïse nous font passer de la crainte des malheurs de cette vie , à la crainte des malheurs d'une vie à venir. Dès que les douleurs & une certaine débilité viennent nous avertir que notre corps commence à se détruire , toutes nos idées alors étant trif-

tes , sérieuses & uniquement fixées sur cette éternelle séparation , à laquelle on pense si rarement , parce qu'il est si cruel d'y penser ; il n'y a pas de milieu , il faut que nous tombions dans l'apathie la plus stoïque , ou que nous nous livrions à la superstition la plus outrée. Je ne crois pas la première possible , je suis bien sûr au moins qu'elle ne me le feroit point , à moi : la superstition est donc mon unique ressource , & tout ce que je puis faire , c'est d'essayer d'excuser ma foiblesse , en montrant que depuis l'origine des temps , il n'y a pas eu un seul siècle qui en ait été exempt.

Me croirez-vous , si je vous

compte ce qui m'est arrivé ces jours derniers , dans une promenade que j'ai faite un matin à cheval. M'étant trouvé tout-à-coup , vis-à-vis des feux allumés dans les manufactures qui sont dans mon voisinage , la vue de ces flammes effrayantes me fit frémir & trembler de tous mes membres , & j'exprimai mes terreurs en termes si vifs , que la jeune lady qui m'accompagnoit , en devint aussi pâle que moi-même. Un impie du siècle , (& je crois que c'est *Voltaire* , car cette idée est assez dans son genre ,) a dit que le *trente de janvier* (1) , tous les souverains

(1) Jour où le roi Charles fut décapité.

de l'Europe , se leverent avec un *torticolis*. Pour vous amuser , vous pourrez appliquer cette idée aux allarmes dont je viens de parler. Je suis un assez grand pécheur , pour justifier cette application , & assez humble dans cet instant pour en reconnoître la vérité. Cet esprit railleur , a dit aussi dans un moment d'humeur , contre une certaine race de rois , *que tous les Bourbons craignent le diable*. Pour moi , je compte bien passer l'éternité avec lui ; mais si j'en crois , ce qu'en rapporte généralement, cet aimable fatyrique avoit des instans de retour sur lui-même , ou des craintes pareilles le tourmen-

toient autant que qui que ce soit ,
& le jettoient dans des accès de
désespoir. *Mors instans numina
majora facit.*

Il me faudroit , pour rétablir
ma santé , beaucoup de tran-
quillité ; mais si je me sou mets à
ce régime si essentiel pour mes
infirmités corporelles , je vais
être en proie aux horreurs du
mal-aise intellectuel le plus af-
freux , à moins que vous ne dai-
gniez m'aider de vos consola-
tions. Si vous me refusez les se-
cours *temporels* qu'il est en votre
pouvoir de me donner , il faudra
absolument que je fasse prier le
révérend *John Westley* (1) , qui

(1) Prédicateur méthodiste.

(349)

prêche dans mon voisinage, de
venir m'administrer son élixir
spirituel.

Adieu.



LETTRE XVIII.

LA lettre que j'ai eu hier le plaisir de recevoir de vous, m'a procuré toute la satisfaction que j'avois tant de raisons d'en attendre. Mais, comme il n'est point de bien dans ce monde qui ne soit mêlé d'amertumes, j'ai reçu en même-temps une de ces épîtres où regne un certain ton de maître, & qui sous l'apparence de beaucoup d'amitié & de respect, cachent beaucoup d'imperitence. J'ai un cher parent qui ne manque jamais de m'en décocher quelqueune de cette espece,

toutes les fois que je suis son débiteur. Je lui donnerois volontiers dix pour cent , s'il vouloit me faire grace de ses conseils : l'intérêt le plus onéreux me feroit moins à charge ; d'autant moins , que pour achever de me faire damner, il faut que je paye l'hypocrite en même monnoie ; que je le remercie de l'intérêt qu'il daigne prendre à moi ; que je lui promette de m'amender ; & que fais-je ?

Mon dernier voyage à *Paris* n'a rien eu du tout d'agréable ; il n'a fait que vuider ma bourse, m'a jeté dans de grands embarras, & m'a mis à la merci de gens dont il est si cruel de dépendre. Ajoutez à cela une aventure très-déplai-

fante , à laquelle je ne puis penser , & qui n'a été fçue qu'à mon grand regret. **** auroit dû fans hésiter passer son épée au travers du corps de ce misérable ; mais il a été spectateur tranquille de cette affaire , & n'a pas jugé à propos d'exposer sa vie pour sauver mon honneur.

Lorsque je réfléchis à toutes les miseres de la dépendance (de quelque nom qu'on l'appelle) je ne puis qu'admirer la prudence , & envier les dispositions de tous ceux qui ont su s'en garantir. Je suis intimement convaincu qu'on ne peut être heureux , ni digne d'estime , si l'on ne regle ses dépenses sur ses revenus , & si cette phrase est vraie , qui nous

peint comme le *premier des hommes* celui qui paye tout ce qu'il achete comptant. Il faut donc, quand on s'est mis dans l'impossibilité de tenir la même conduite, se soumettre à l'humiliation de se regarder comme la dernière des créatures. Si vous ne pouvez pas acquitter le mémoire de quelqu'un de vos créanciers, fût-ce de votre cordonnier, il devient votre supérieur, de quelque rang que vous soyiez. Dès l'instant que vous ne pouvez pas payer les gages de votre domestique, il devient votre maître, & il faut non-seulement que vous enduriez ses impertinences, mais aussi que vous conviez à ses mensonges, pour

vous délivrer des importunités de vos créanciers. Que de plaies viennent de se r'ouvrir dans mon sein ! Je sens si vivement tout ce qu'une telle position a de cruel, que si j'avois un secrétaire dans cet instant sous ma main, je lui dicterois un bien beau discours, sur les avantages de la prudence. L'économie n'est pas fille de l'avarice, mais de cette sagesse qui en proportionnant toujours les moyens aux desseins, nous assure l'indépendance, le bien le plus doux de la vie. Dans ce port on n'a rien à redouter. On peut repousser les regards de la fierté, rire de l'orgueil, mépriser la bassesse & les embarras du mensonge, & dire en toute

rencontre la vérité sans crainte. Vous avez un fils : permettez-moi donc de vous conseiller, de vous recommander de jeter dans son cœur, jeune encore, les semences de cette heureuse prudence, sans laquelle la vertu est harcelée sans cesse par la nécessité ; toute espèce de plaisir empoisonné par la crainte & les remords ; & la vie une scène continuelle d'agitation & de détresse.

..... *Quærenda pecunia primum ;
Virtus post nummos !*

Ceci soit dit en passant. — Vous m'apprenez que vous attendez tous les jours une augmentation dans votre famille. Ce sera pour votre bonheur, je l'es-

pere & je le fouhaite. Je ne saurois cependant m'empêcher de penser que c'est un grand tort de se réjouir de la naissance d'une créature réservée à toutes les miseres que nous souffrons; qui voit à peine la lumiere qu'elle est inscrite déjà sur le registre de la mort, & qui en sortant du sein de sa mere, fait un premier pas, & ne cesse plus d'en faire vers le tombeau. C'étoit, selon moi, une sage coutume que celle des *Thraces*, qui pleuroient sur le berceau, & dansoient sur la tombe. Ces sentimens ne vous engageront pas sans doute à me prier d'être *par-rain*. Milady *** m'a lâché quelques mots à ce sujet. Mais dites-lui, je vous prie, que vous sa-

vez par expérience que je suis un personnage trop profane pour prêter mon ministère sur les saints fonds du baptême , & ensuite vous aurez , s'il vous plaît , la complaisance d'ajouter de ma part , que tout ce qui lui appartient m'est trop cher pour que je hazarde de faire faire à son enfant une entrée aussi disgracieuse dans l'église chrétienne , que celle qu'il y feroit , sans doute , si c'étoit moi qui lui présentasse.

Je suis , &c.



LETTRE XIX.

VOTRE amusante & instructive lettre est arrivée fort à propos, pour faire diversion à l'ennui accablant d'une toilette. J'étois, quand on me l'a remise, entre les mains de mon valet-de-chambre, & à l'instant, poudre, pommade & papilottes, j'ai fait tout emporter, pour ne pas perdre une idée qui, bien développée, pourra me fournir une réponse convenable à votre philosophique épître.

Ouvrez l'histoire des siècles passés & du siècle présent, vous

verrez à chaque page , à chaque ligne , que ce sont les plus petites causes qui ont toujours produit les plus grands événemens ; que c'est aux circonstances les plus futiles & les plus vaines , qu'on doit , non-seulement ce nombre infini , qu'on a vu en tout temps , de controverses honteuses , de jaloufies , d'injures , de calomnies & de persécutions ; mais aussi toutes ces guerres cruelles qui ont tant fait répandre de ruisseaux de sang , & porter chez tant de peuples la destruction & la mort.

Mais quittons un sujet qui fait frémir. L'histoire des grands crimes entraîneroient peut-être

celle de tout le genre humain. Je m'arrêterai seulement, si vous le permettez , aux animosités virulentes que les diverses manieres d'arranger les cheveux , de porter la barbe & les perruques , ont enfantées , en différens temps , chez la plupart des nations. C'est un vrai sujet à traiter dans un cabinet de toilette : je me livre donc aux inspirations *de ma robe-de-chambre de satin* , & je poursuis.

Ce n'est pas dans la présomptueuse & ridicule prétention de vous instruire , que je fais mention ici de la vénération que la plus haute antiquité portoit à la chevelure ; mais pour mettre & suivre quelque ordre dans mon sujet.

sujet. Quiconque a un peu lu, fait que la chevelure des vierges consacrées au culte saint, étoit regardée comme une offrande très-agréable aux dieux tutélaires, & que chez les *Grecs* & les *Romains* on sacrifioit avec beaucoup de solennité les premiers poils qui ombrageoient les tempes & le menton, sur les autels de *Bacchus*, de *Neptune* & des autres Divinités protectrices. Dans les temps moins reculés, au commencement de notre ère, (observez que j'écris en chrétien,) c'eût été un crime de ne pas croire un homme qui juroit par ses cheveux, & la manière la plus gracieuse de saluer, étoit de s'en arracher un & de le pré-

senter à la personne qui étoit
 l'objet de cette respectueuse at-
 tention. Offrir ses cheveux à
 couper à quelqu'un , c'étoit le
 reconnoître pour son supérieur,
 & les couper, passoit pour une
 assurance donnée au suppliant ,
 de le protéger. Les cheveux
 courts , distinguoient le serf &
 l'esclave , & quand le débiteur
 insolvable se livroit à son créan-
 cier pour le servir toute sa vie ,
 il lui présentoit les tout-puissans
 ciseaux qui , à l'instant qu'on
 les approchoit de sa tête , lui
 faisoient perdre , avec ses lon-
 gues boucles , tous les signes de
 la liberté , & la liberté même.

Une longue & belle cheve-
 lure , qui étoit à cette époque ,

l'ornement distinctif des gentils-hommes , & à laquelle on a donné dans la suite tant de soins & de prix , devint bientôt l'objet des sarcasmes de la chaire : les saints orateurs firent retentir les *échos* de toutes les églises , de leurs déclamations contre le péché , de perdre trop de temps à la toilette. Néanmoins , les jeunes abbés qui desiroient avec passion d'avoir l'air du monde , hazarderent de suivre la mode : ils donnerent un nouveau tour à leur coëffure *cléricale* , & ils furent bientôt imités par un grand nombre de leurs complaisans freres. Ce schisme, dans les coëffures , fit que les prêtres cessèrent leurs invectives contre les laïcs ,

les réservant pour eux-mêmes : ils occasionnerent une division dans l'église , qui dura très-long-temps , & pendant laquelle les clercs *à longue & à courte criniere* , ne s'épargnerent pas mutuellement les plus terribles menaces de damnation. On s'appuya de l'autorité apostolique de *S. Paul* qui , par la perversion de ses successeurs , est devenu l'instrument innocent de tant de troubles ; on prétendit qu'il avoit expressément défendu aux hommes de laisser tomber leur chevelure sur leurs épaules , ne permettant les cheveux flottans qu'aux femmes , pour cacher d'autres charmes. Il me semble qu'il y a beaucoup de goût dans

cet arrangement , & même un raffinement un peu lascif. Mais comme , parmi les talens dont j'ai hérité , on ne m'a pas transmis les qualités nécessaires pour devenir un commentateur des saintes écritures , ou le champion d'un apôtre injurié , je vais laisser ce sujet , pour vous parler du menton humain , qui n'a pas donné naissance à moins de disputes , d'offenses & de scandales.

Le respect qu'ont eu pour la barbe toutes les nations civilisées & une partie des nations barbares , est connu des gens les moins savans , & encore aujourd'hui , il subsiste un certain préjugé en sa faveur , même dans

les contrées , où depuis long-temps on se fert de barbiers. Cette prévention pour la barbe vient sans doute de ce qu'elle réveille toujours une idée d'expérience & de sagesse , dont elle est le symbole. Elle n'est pas le partage de la folle jeunesse. Jamais jeune homme n'a joui du vénérable honneur d'avoir une barbe bien épaisse & tombante jusqu'à la ceinture , & quoiqu'on puisse dire qu'elle croît & prend des forces , à mesure que nous croissons & que nous prenons des forces , cependant elle fleurit encore , que déjà nous déclinons , & même elle n'atteint à son plus haut degré de beauté & de gloire , que lorsque les genoux trem-

blent, que la voix se casse, & que la tête devient chauve.

Depuis qu'un peintre, dans un enthousiasme sacrilège, a osé, d'un pinceau profâne & hardi, représenter pour la première fois, sur la toile, le Créateur de l'univers, une barbe flottante a toujours été un des caractéristiques essentiels de l'Etre Suprême. Le *Jupiter* des *Payens* & tous les graves habitans de l'Olympe, n'eussent jamais été reconnus, sans ce majestueux ornement. Jusqu'à nos jours, jours de luxe & de mollesse, tous les philosophes l'avoient considérée comme le vrai symbole de leur profession. Elle fut protégée également par la superstition des

Juifs, la sagesse des *Egyptiens*, l'élégance *attique* & la vertu *romaine*. Il n'étoit réservé qu'au zele fantastique de l'église chrétienne, d'en faire un objet de dissention, & de la regarder, tantôt comme le signe de l'*orthodoxie*, tantôt comme l'étendard de l'*hérésie*.

Dans les derniers siècles, on a convoqué non-seulement des conciles provinciaux & nationaux, mais des conciles généraux; on a assigné des synodes, tenu des chapitres de religieux de toute espece, pour examiner le caractère de cette vénérable croissance, & ces examens ont engendré des disputes sans nombre; où l'on mettoit en question, tantôt quelle forme il falloit lui

donner, & tantôt si on pouvoit la laisser grandir sans péché. On s'est permis un instant de pousser les choses jusqu'à faire, de la longueur qu'elle devoit avoir, un point de religion. On ordonnoit de la porter ronde, puis quar-
rée, puis dentelée, & jamais on ne manquoit de lancer des anathêmes contre ceux qui n'obéissoient pas au nouveau decret. Aussi long-temps toutefois que ces capricieux démêlés (car c'est souvent le caprice, je suis forcé de le dire, quoiqu'à regret, qui excite les troubles en matieres religieuses) aussi long-temps, dis-je, que ces démêlés ne roulerent que sur la forme & la grandeur, ils ne s'étendi-

rent point au-delà du clergé d'Occident ; mais quand la faux de la discipline ecclésiastique eut rasé entièrement le visage , à l'exception des moustaches seules , alors on sonna le tocsin dans l'Orient. Tous les fideles d'*Asie* & d'*Afrique* éleverent la voix , & reclamerent avec chaleur & avec force en faveur de cette imposante décoration, qu'ils ont constamment conservée , & à laquelle on rend encore aujourd'hui dans ces climats le culte le plus respectueux.

L'histoire de l'église gallicane , dont j'ai par hazard lu quelque chose , offre mille scènes de ces pieuses comédies. Par exemple : un évêque barbu , se présentant

dans toute sa pompe & sa gloire, à la porte de sa cathédrale, pour être installé dans son diocèse, fut arrêté par une troupe de chanoines rasés, qui refuserent de l'admettre, à moins qu'il ne voulût faire usage des ciseaux d'or qu'on lui présentoit pour couper cette longue barbe qu'ils regardoient comme insultante pour eux & pour la religion qu'ils professoient. La même histoire ne manque pas non plus d'exemples de prélats entêtés qui s'en retournerent pleins d'indignation & de ressentiment d'un tel affront, implorer l'autorité souveraine, qui ne parvint pas toujours facilement à vaincre la résistance des chanoines, & à les

forcer de recevoir leur évêque & sa barbe. D'autres, d'un esprit plus pacifique, ou qui pensoient que le plaisir de conserver sur leur visage une épaisse & incommode forêt de poils, ne valoit pas la peine de différer la jouissance du pouvoir & des richesses qui les attendoient sur le trône épiscopal, se prêterent de bonne grace au sacrifice qu'on exigeoit d'eux ; & leur chapitre, passant tout d'un coup de l'aversion à l'amour, les reçut à l'instant, avec de grands cris d'acclamation, de joie & d'*hosanna*. Sans doute, il paroîtra bien ridicule aujourd'hui, quoique rien ne soit plus vrai, que ces princes de l'église aient com-

posé quelquefois avec leur clergé , & aient consenti à lui livrer la plus grande partie de leur barbe , à condition de conserver celle qui couvre la levre supérieure. L'idée d'un évêque *en moustaches* troublera furieusement l'esprit d'un chrétien moderne , & cependant il y en a eu plusieurs , qui en sacrifiant au Dieu de paix , offroient le fier & terrible aspect d'un pionnier allemand.

Cette pauvre barbe , qui après avoir été un objet de culte , est devenue un objet de persécution , n'a plus d'asyle dans notre partie du globe , si nous exceptons la Turquie , que dans les cloîtres de capucins , à moins

qu'on ne veuille compter pour quelque chose le crédit dont elle jouit toujours chez la nation superstitieuse des *Israélites* , & chez les mendiants qu'on nomme hermites.

Les perruques , avec la tonsure *cléricale* , ont causé aussi de grandes contentions dans l'église , telles que les schismes d'*Arius* & d'*Athanasius*. La dernière génération a éprouvé les terribles effets de ce fanatisme , qui a occasionné alors la révocation de l'édit de *Nantes* , & les questions de *Jansénius*. Le premier de ces deux événemens , si considérables par leurs suites , a réjoui la bigoterie , & vivement étonné le sens commun ; & l'au-

tre a fait faire bien des éruptions au volcan de la discorde religieuse.

La premiere perruque , dont l'histoire fasse mention , c'est cette peau de bouc dont , on dit , que se servit la fille de *Saül* , pour sauver la vie à son mari. Plus tard , *Xenophon* parle de la perruque d'*Astyage* , grand-pere de *Cyrus* , & il peint en cet endroit l'étonnement du jeune prince , lorsqu'il vit le chef de son aïeul si majestueusement couvert. *Suidas* & *Tacite* rapportent tous deux qu'*Annibal* de *Carthage* portoit perruque , & qu'il en avoit dans sa garde-robe un assortiment très-complet , de toute espece , de toute

forme & de toute couleur , non-seulement par magnificence , mais aussi par politique , parce qu'à chaque instant il se trouvoit dans la nécessité d'emprunter un autre déguisement.

Dans l'ancienne *Rome* , les hommes , & sur-tout les femmes , faisoient un grand usage de cheveux postiches. Les cheveux blonds étoient à la mode du temps d'*Ovide* , & on les tiroit de *Germanie* , où ils étoient fort communs.

Num tibi captivos mittet Germania crines :

Culta triumphatæ munere gentis eris.

Ce Poëte , d'ailleurs , si courtoisan & si galant , se montre très-sévère sur cette coutume ; *Mar-*

tial en a fait le sujet de quelques-unes de ses épigrammes , & *Juvénal* nous peint *Messaline* s'entassant sur la tête une immense quantité de ces faux cheveux , pour n'être pas reconnue dans ses débauches nocturnes. Nos dames peuvent se retrancher derrière ces extravagances des dames *romaines*. Ces dernières faisoient venir leurs boucles des pays étrangers , tandis que les nôtres se contentent de faire couper celles des morts de leur patrie , & elles ne témoignent pas la moindre répugnance pour ces tresses qui leur sont fournies par la main fatale & effrayante d'un hospitalier.

Louis XIII , roi de *France* ,

ayant perdu ses cheveux , fut obligé de demander , ou plutôt , car il étoit roi , de commander une perruque , & cette nécessité où se trouva le souverain , fit disparoître les cheveux de dessus la tête de tous ses courtisans , de tous ceux au moins qui voulurent être à la mode. *Louis XIV* donna beaucoup de dignité aux perruques , & son exemple les fit porter si énormes , qu'un homme ressembloit à un lion. Ce monarque qui étudioit tous les jours le grand art de régner , ne s'est jamais montré , la tête découverte , à personne , qu'au barbier qui le rasoit. Il n'ôtoit sa perruque pour mettre son bonnet de nuit , que lorsqu'il étoit

dans son lit , enfermé dans ses rideaux ; un page alors la recevoit de sa main , & il la lui rendoit le lendemain matin , avant qu'il ne fût levé. La figure de ce grand *Bourbon* devoit par fois être passablement ridicule. — Mais en parlant de figures ridicules , si j'eusse vécu sous le regne de notre bonne reine *Anne* , mon papier seroit orné de tous côtés de jolies images de perruques traînantes jusqu'à terre , telles que celles qui couvrent la tête & les épaules du législateur *Blackstone* (1) quand il est sur son tribunal.

(1) Il a écrit des commentaires sur les loix d'Angleterre.

Il est, je crois, généralement reconnu que la plupart des prêtres aiment les modes nouvelles & les suivent avec autant d'exactitude que les plus profânes laïcs. La question s'il étoit permis de porter une perruque à tonsure, fournit matière, comme je l'ai dit ci-devant, à de furieuses controverses, & le premier *petit-maître* du clergé, qui fut assez hardi pour se montrer avec une perruque, fut appelé *le patriarche des ecclésiastiques emperruqués*. C'est dans ce temps qu'on publia ce fameux livre en faveur des perruques, auquel on avoit fort ingénieusement mis en titre le nom d'*Absalon* dont les cheveux on causé le malheur ;

& de toutes les plaisantes compositions du peintre-d'enseignes *Bonnel Thornton*, qui ont amusé si long-temps toute la ville, la plus agréable, selon moi, est celle où il avoit représenté ce prince des *juifs*, suspendu en l'air, avec cette inscription : *enseigne pour les perruquiers*. *Thomas Warton* (1) d'*Oxford* a composé en latin sur les perruques, leur forme & leur effet, un petit badinage dont je ne me rappelle plus rien, sinon que la latinité en est assez bonne & qu'on y retrouve la gaîté ordinaire de l'auteur. *Hogarth* a

(1) Professeur de poëme dans l'université d'*Oxford*.

a aussi employé avec succès son pinceau satyrique pour ridiculiser les longues perruques qui ont paru au dernier couronnement , & celles surtout de quelques *alderman*. Mais le fait le plus extraordinaire & que la postérité aura le plus de peine à croire , c'est la petition du corps des perruquiers à sa majesté régnante , pour la prier de reprendre , par considération pour eux , la perruque qu'il lui avoit plu de déposer , & (ce qui ajoute encore au ridicule & à l'imprudence de cette demande) un témoin oculaire de leur profession , m'a assuré qu'ils portoit presque tous leurs cheveux , quand ils ont été faire en

public la demande insolente de dépouiller de cet ornement naturel le chef du souverain.

Dans le siècle d'*Auguste*, les beaux esprits & sur-tout les satyriques ont exercé leur plume sur les grands soins qu'on prenoit alors de l'arrangement des cheveux. *Séneque*, dans une de ses épîtres, s'empporte avec une véhémence indignation contre les toilettes romaines, dont il nous a conservé toutes les modes & les recherches. Quelques peres de l'église se sont élevés aussi contre la coquetterie des femmes de leur temps, car c'est à la plus belle portion du genre-humain qu'ils ont borné leurs remontrances. Un d'eux entr'autres,

leur déclare que donner tout leur temps à leur parure , au lieu de s'acquitter de leurs devoirs de chrétienne , c'est sacrifier à *Cotys* , la déesse de l'impureté , & à *Priape* , qui en est le dieu. Si cela est vrai , nous sommes plus payens que jamais.

Il est temps de mettre fin à cet étalage d'érudition. Je veux seulement vous rapporter encore le reproche curieux que *Tertullien* allégué contre les hautes frisures, & l'usage de teindre les cheveux quand il vivoit. Il conclut ses vives reprimandes aux femmes sur ce sujet , par leur mettre sous les yeux le texte saint qui dit : *qu'on ne peut rendre un cheveux noir ou blanc , ni rien*
ajouter

ajouter à notre stature , & il ajoute qu'en employant les artifices de la toilette pour opérer ces deux effets , elles donnent un démenti formel à la déclaration divine de l'évangile.

Croyez - moi , la coquetterie est de tous les âges , de toutes les nations & de toutes les conditions. Elle a souvent troublé la paix des états , & fait oublier dans les querelles quelle excitoit l'esprit du christianisme. Elle se glisse dans les cloîtres ; suit l'hermite dans sa cellule , & regne même sur les sauvages *Hottentots*. Il y a eu des faits chez les patriotiques *Romains* , & chez les farouches *Goths*. *Théodoricum* , un de leurs plus célèbre princes ,

Part. II.

R

avoit un officier qui, lorsque le
 barbier avoit fini de le raser, lui
 arrachoit un à un tous les poils
 qui avoient été oubliés, afin qu'il
 ne restât pas la moindre inégalité
 sur son visage : *Cæsar* disoit que
 ses soldats combattoient mieux
 lorsqu'il étoient parfumés ; &
 au rapport de *Plutarque*, *Suré-
 nal*, général des *Parthes* & le
 plus brave homme de sa nation,
 se peignoit le visage ; tandis que
 les françois tous galans qu'ils
 sont, ne peuvent souffrir aucune
 recherche effeminée, & au pre-
 mier commandement de leur
 souverain, ils s'arrachent à toutes
 les douceurs du luxe & de la
 mollesse, pour voler avec cou-
 rage s'exposer à toute les in-

commodités des camps , & aux dangers des batailles.

Je ne fais si vous allez penser avec moi que la coquetterie & la fatuité son nées avec l'homme ; mais je me suis tellement pénétré de cette idée en écrivant ce récit , que dorénavant quand je ferai entre les mains de mon coëffeur , je me regarderai dans ma glace avec beaucoup de patience & de complaisance , comme un homme intimement persuadé qu'il ne fait qu'obéir à une impulsion générale qui gouverne tout l'univers.

Adieu.

F I N.

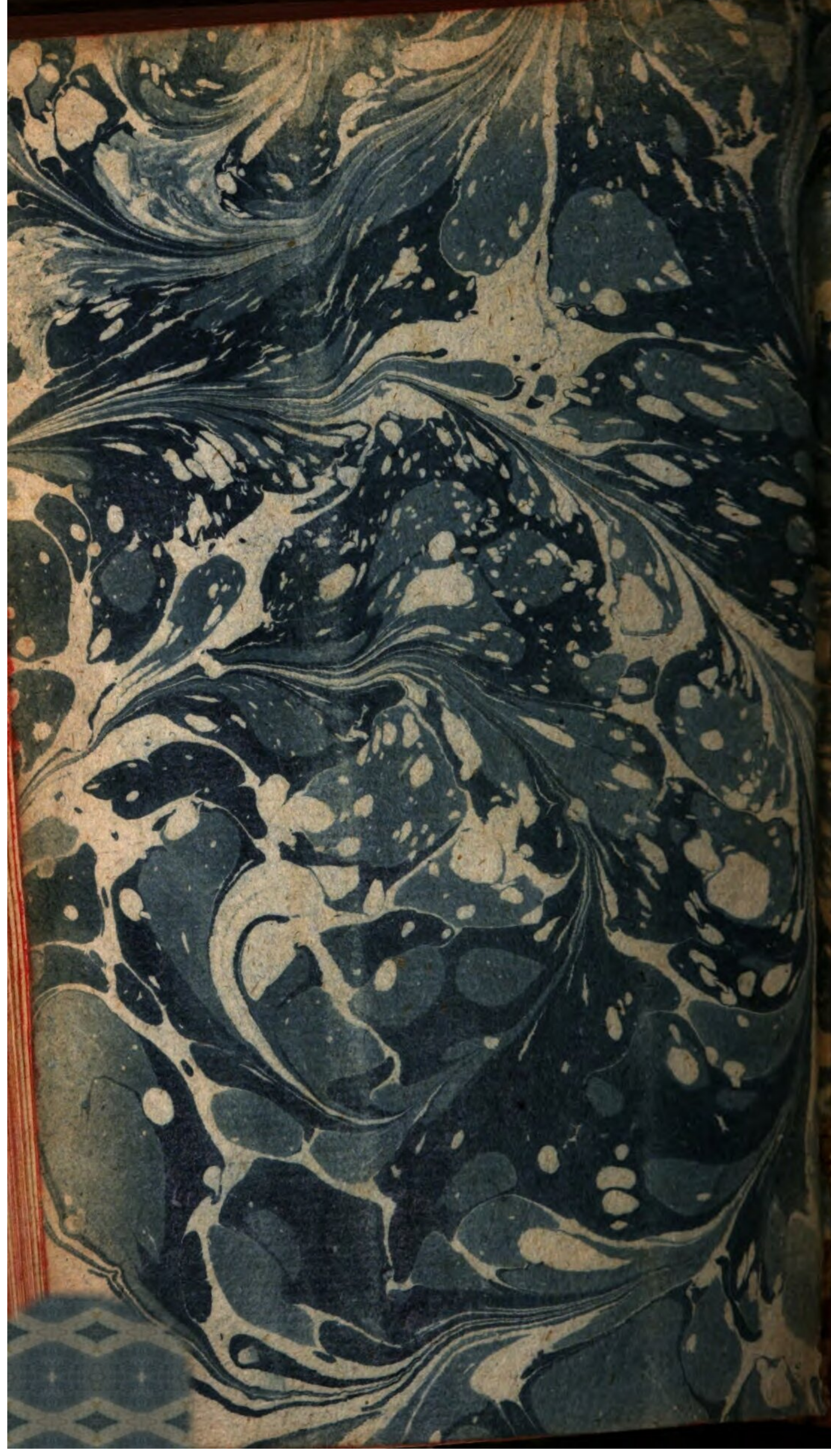
connoissances des hommes & des
dangers des batailles.
Je ne suis si vous allez pen-
ser avec moi que la corruption
de la France son nees avec
l'homme ; mais je me suis tel-
lement pénétré de cette idée en
conservant ce sentiment que vous
avez quand je suis entre les
mains de mon coiffeur ; je me
regarde dans ma glace avec
l'incertitude de l'avenir & de
complications, comme un homme
qui intimement persuadé qu'il
ne fait qu'obéir à une insensibilité
générale qui gouverne tout l'un-

Amiens

T. I. M.











Lyttelton, George

Lettres

Paris 1789

Epist. 544

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10403371-1